

Le Samedi

Vol. XI. No 3
Montreal, 17 Juin 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

AU CHATEAU



GOUTER AU CHAMPAGNE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce: 10c la ligne, mesure agate.

POURIER, BESSETTE & C^{ie},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 17 JUIL 1899

LA PROCESSION DE LA FÊTE DIEU



LE CLERGÉ ARRIVANT A LA CATHÉDRALE.
Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

C'est le 17 juin que se trouve clos le Concours des Bébés du "Samedi".

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est un démocrate pur sang qui disparaît dès que l'égalité cesse.

* * *

L'amour est un chat qui vous fait patte de velours pour mieux vous égratigner.

* * *

L'amour est tout abnégation ou tout égoïsme, ou, pour mieux dire, c'est l'égoïsme à deux.

* * *

L'amour est un enfant terrible: il veut tout avoir et tout savoir, il ose tout et on n'ose rien lui refuser.

* * *

L'amour est un ouragan qui dans son transport et son emportement, déracine toutes les fleurs du cœur.

* * *

L'amour est la plus intelligente des soubrettes, elle ne délance avec tant d'adresse que pour mieux vous enlacer.

* * *

L'amour est le bon génie qui nous visite à vingt ans; il remplace l'ange gardien qui veillait sur notre berceau.

* * *

L'amour est un malin drille, et, quand il vous a ensorcelé, il n'est pas d'eau bénite qui puisse vous sauver de ses griffes.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

PAS BIEN SUR

Dans une table d'hôte de province, un gros monsieur vient de mastiquer, depuis une heure, de tous les plats qui lui ont été présentés. Au dessert, il se penche discrètement à l'oreille de son voisin:

— Pardon! interroge-t-il, je suis un peu myope... Voulez-vous être assez aimable pour me dire si j'ai bien mangé de tout?

L'AMOUR QUÉ QU'EST QU'ÇA ?

Elle. — Qu'est-ce que l'amour ?

Lui. — Je ne sais pas exactement, mais c'est une chose qu'on n'a qu'une seule fois, comme la rougeole. Le frère de Marie Lapointe l'a maintenant et son papa et sa maman l'ont eu et s'en sont guéris, mais Marie soutient que ça n'est pas contagieux.

DE PREMIÈRE CLASSE

Un homme qui avait un âne à vendre, entendit dire qu'un de ses amis voulait en acheter un; il lui envoya une carte postale contenant ceci: "Mon cher Joe, si tu cherches un âne de première classe ne m'oublie pas."

LA CRÈME FOUETTÉE

M. le comte de Marsan, dînant un jour chez le premier président, mangea d'une crème qui se trouva peu de son goût et dont il ignorait le nom. Il demanda au maître d'hôtel comment on appelait ce mets. "C'est, répond celui-ci, de la crème fouettée. — On a eu raison de la fouetter, dit le comte, car elle est bien mauvaise."

CHACUN SON COMPTE

Le père. — Moi, quand j'étais à ton âge, je n'avais pas autant d'argent dans un mois que tu en dépenses en un jour.

Le fils. — Mais, papa, ce n'est pas ma faute, c'est à grand-papa que tu dois reprocher cela.

IL FAUT Y METTRE LE PRIX

La jeune fille. — Quoi, j'aurai seulement un mari dans toute ma vie ?

La Gipsy. — Eh bien! que voulez-vous avoir pour dix sous ?

DANS LA LUNE DE MIEL

Le marié. — Nous paraissions si heureux! J'ai peur que tout le monde s'aperçoive que nous sommes des nouveaux mariés.

Son ami (d'un air consolant). — Ne t'inquiètes pas, mon vieux, c'est seulement pour une journée ou deux, tu sais.

QUOI ?

Baba. — On dit que Dame Fortune frappe une fois à la porte de chaque homme.

Gaga. — Alors c'est sa fille qui doit être venue chez moi.

EN POÉSIE

Flie. — Y a-t-il quelque différence entre "b'en" et "azur" ?

Fluc. — Oui, "b'en" n'a qu'une syllabe et "azur" en a deux. Les poètes trouvent souvent la différence très importante.

C'est du 1er au 8 juillet que doivent être adressés au "Samedi" les coupons de vote du Concours des Bébés.

LA PROCESSION DE LA FÊTE DIEU



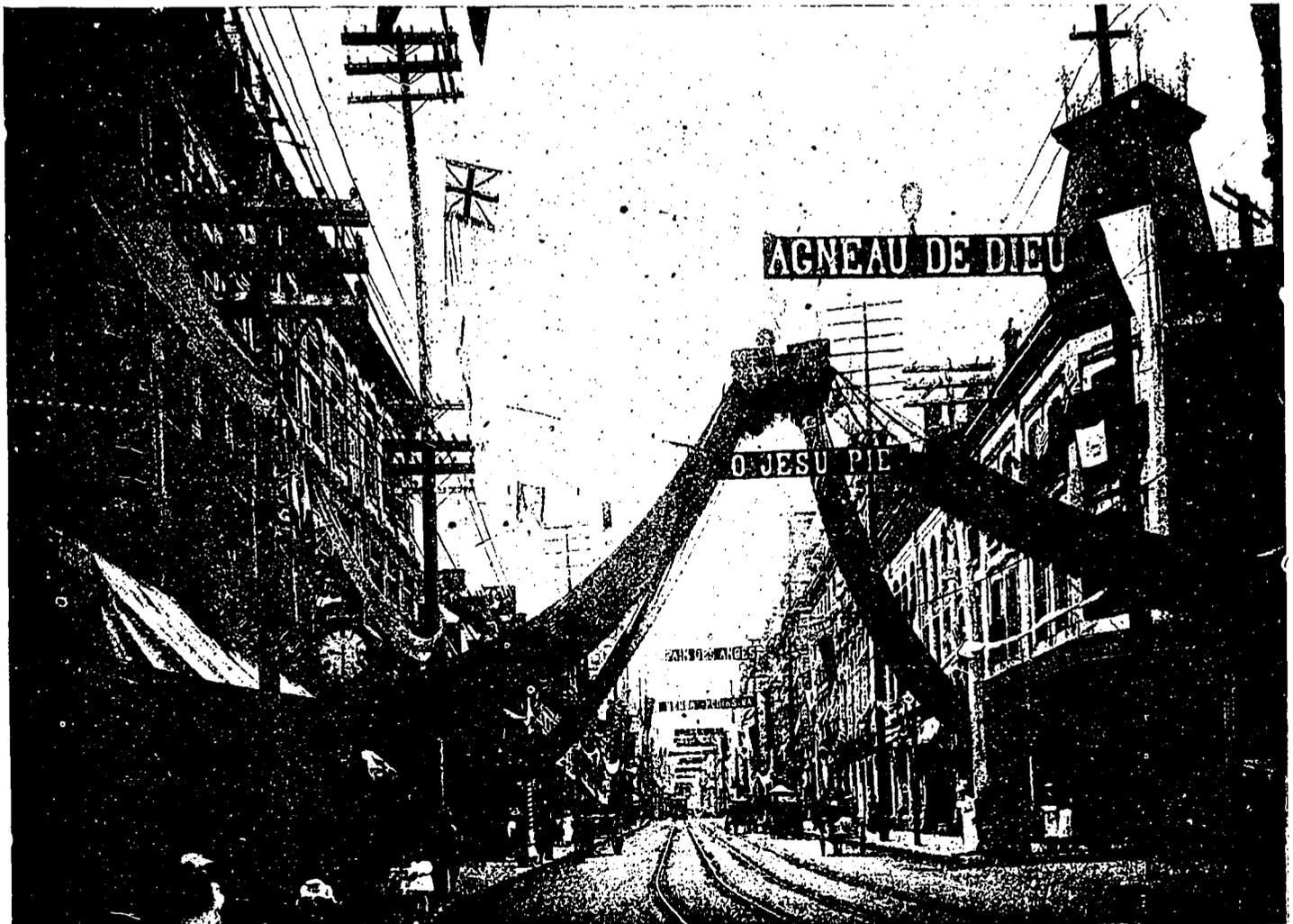
ARC DE TRIOMPHE COIN DES RUES ST-ANTOINE ET CATHÉDRALE.
Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent

PROCESSION DE LA FÊTE DIEU

Photographies de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.



LE CORTÈGE A LA CATHÉDRALE.



DÉCORATION SUR LA RUE NOTRE DAME OUEST.

UN QUI A MANQUÉ SON BUT



I
Le malheureux gamin. — Oh, boo, boo, boo !
Voilà la cruche de mélasse à terre... hi... hi...



II
... Mon Dieu, mon Dieu ! Personne n'a jamais
eu de chagrin comme j'en ai !... hi... hi...

QUE VEUX-TU ?

“ Pour toi.”

Peut-être ai-je mal fait, que veux-tu, la jeunesse
Allumait mes desirs. J'avais besoin d'amour
Et de baisers brûlants et de folles caresses,
Et de ces mots qu'on dit lorsqu'il ne fait plus jour.

Je pleure maintenant cette nuit de folie,
Et je suis au regret du mal que je t'ai fait.
Jamais coupe d'amour n'eut si profonde lie
Et mon être est en pleurs et mon cœur au regret.

Car tu ne la sais pas mon énorme tendresse,
Tu ne peux deviner tout l'amour de mon cœur,
Tu ne peux ressentir mon trouble et mon ivresse,
Mon agenouillement sous ton regard vainqueur.

Je voudrais te chanter un cantique de flamme,
Tout pétri de mon sang, tout formé de mon cœur,

18 avril 1899.

Pour célébrer sans fin, ta beauté que j'acclame,
Ton être tout entier, écrasant de splendeur.

Tu ne croiras jamais à l'amour qui me presse,
Tu riras bien souvent de mes pauvres mots fous,
N'importe, je t'adore, oh ! pourvu qu'on me laisse
Comme un esclave fou t'adorer à genoux.

Je souffrirai pour toi les suprêmes martyres,
Pour toi je donnerai mon âme et tout mon sang,
Je trouverai sans fin de ces mots de délire,
Jettant en tout amour un éclat renaissant.

Je veux t'aimer encore, je veux t'aimer sans cesse,
Je veux vivre pour toi sans aucun lendemain,
Je veux tes baisers fous et tes folles caresses,
Ma reine d'aujourd'hui, ma reine de demain.

B. DE FLANDRE.

DISTINGUONS !...

LE PAPA, administrant au jeune Popaul, lequel piaille comme toute une
portée de petits chiens, une majestueuse collection de gifles. — Tiens ! Tiens !
Et tiens ! Ça t'apprendra à mentir ! Vaurien mal élevé, sans cœur ! Dès
que tu ne le feras plus !

POPAUL, pleurant avec des glouglous de carafe qui se vide. — Non...
ou... ou... pa... a... pa !

LE PAPA, d'un ton pénétré. — Tu ne sais donc pas, petit malheureux, que
le mensonge, c'est ce qu'il y a de plus laid, de plus méprisable, de plus
odieux, de plus... enfin, personne ne peut souffrir les menteurs (péremptoire),
et les gens qui mentent meurent tous sur l'échafaud... Veux-tu
mourir sur l'échafaud ?

POPAUL, épouvanté. — Oh ! non, p'pa !

LE PAPA. — Alors, tu jures de ne plus me dire des
mensonges ? Jamais ?

POPAUL. — Oui, p'pa !

LE PAPA, calmé. — Voyons, maintenant, je vais te
faire faire ta diète. (Après un coup d'œil au texte.)
Ah ! ah ! C'est de l'histoire de France... Voyons, y
es-tu ?

POPAUL étouffe les derniers reniflements qui trahissent
son émotion et fait ses petits préparatifs, tout en
songeant à l'affreux châtiement réservé aux menteurs.
— Je y es, papa !

LE PAPA, dictant. — François Ier, sachant que son
chancelier Duprat, cardinal et légat du pape, lequel
“ avait commis de grandes dilapidations à son préju-
dice, visait le trône pontifical, lui annonça, un jour,
“ que le Saint-Père venait de mourir...”

LA BONNE, entrant. — Monsieur, c'est M. et Mme
Quiraze qui demandent monsieur...

LE PAPA, se méfiant. — Hein ? Le ménage Quiraze ?
Ils vont me faire perdre une heure... Dites que je
viens de sortir, — et que je ne rentrerai que ce soir...
très tard !

Popaul lève la tête et regarde, avec un étonnement profond,
son papa, puis la bonne, qui ne manifeste aucune horreur
pour le travestissement complet dont on la charge d'habiller la vérité.

LA BONNE. — Et s'ils demandent à voir madame ?

LE PAPA. — Heu !... Vous direz que madame re-

grette beaucoup, mais qu'elle a une migraine atroce,
et qu'elle ne peut recevoir... Allez !

La bonne sort de la pièce, et les yeux de Popaul de leurs or-
bités.

LE PAPA. — Voyons, où en étais-je ? (Frappe de l'a-
hurrissement de son rejeton.) Qu'est-ce que tu as à me
regarder comme ça ? On dirait que tu as emprunté
des yeux à une grenouille !

POPAUL, timidement. — Mais, papa, c'est que tu fais
dire que tu y es pas et que maman a la migraine ; et
puis, c'est pas vrai !

LE PAPA. — Evidemment, ça n'est pas vrai...

POPAUL, plus timidement encore. — Alors, c'est un
mensonge ?

LE PAPA, haussant les épaules. — Mais non, espèce
de petit serin ; c'est pour ne pas dire aux Quiraze que
nous ne voulons pas les recevoir parce qu'ils sont as-
sommants... Tu comprends ? C'est du savoir-vivre !

POPAUL, frappé de la distinction. — Ah ! c'est du
savoir-vivre ! Ah ! bien ! (Il se remet en devoir
d'écrire.)

LE PAPA, dictant. — lui annonça, un jour, que le
“ Saint Père venait de mourir. Aussitôt, le cardinal
“ supplia le roi de l'aider à se faire nommer au trône
“ de Rome, faisant valoir qu'il était entièrement dé-
“ voué au roi de France.” — “ Vous avez raison, dit
“ François Ier, mais, pour assurer votre élection, il
“ faudrait de grosses sommes d'argent, et vous savez
“ que je ne suis guère en fonds.” Aussitôt, le cardinal
“ fit porter chez le roi deux grandes tonnes pleines
“ d'or. Ce n'est que quelque temps après qu'il apprit
“ que le pape se portait admirablement. Il comprit
“ alors qu'il avait été joué par le monarque, qui
“ n'était pas seulement un brave soldat, mais aussi
“ un diplomate des plus fins.”

POPAUL, perplexe. — Un quoi ?

LE PAPA, répétant. — Un diplomate. Tu ne sais
pas ce que c'est qu'un diplomate ?... (expliquant.) Un
homme qui fait de la diplomatie !...

POPAUL, rêveur. — Alors, ce qu'il faisait là, Fran-
çois Ier, c'est de la diplomatie ?...

LE PAPA. — Evidemment !...

POPAUL, après un instant de réflexion. — Dis donc,
papa, est-ce qu'il n'est pas mort sur l'échafaud, Fran-
çois Ier ?

LE PAPA, indigné. — Espèce de petit âne, tu con-
fonds avec Louis XVI !

POPAUL. — Est-ce que ?...

LE PAPA, impatient. — Ah, tu m'ennuies... Va ap, rendre ta fab'e, main-
tenant... Moi, il faut que je lise mon journal.

Popaul, docile, mais intrigué, va apprendre sa fable. — Dix minutes s'écouleront.

LE PAPA, montrant le journal à sa femme qui entre. — Ah ! dis donc ? Tu
sais, l'assassin de la rue d'Enfer, il a fait des aveux !

LA MAMAN, très intéressée. — Vraiment ? Oh ! raconte-moi v te.

Popaul relève la tête et écoute.

LE PAPA. — Tu sais que depuis qu'on l'avait arrêté, il y a trois mois, on
n'avait pas pu en tirer un mot. Ni de sa femme non plus. Alors, hier, le
juge d'instruction a voulu en finir... Dès qu'on a amené l'assassin dans
son cabinet, il lui a crié : “ Eh bien ! ça y est ; nous n'avons plus besoin

UN QUI A MANQUÉ SON BUT — (Suite)



III
Mr Duda. — Grands Dieux ! Je vais être en re-
tard et ce sera fini avec Clara Richard, si je ne
fais attendre... Hors de mon chemin, toi, stupide
garnement... Allons, hop... (et il passa lestement.)



IV
(A part.) Je ne puis arrêter pour personne.
Tout mon avenir dépend de ma présence dans cette
maison à deux heures précises.
Le gac n de burvan. — Quel sale travail ! Balayer
des papiers tout le long du jour !...

UN QUI A MANQUÉ SON BUT -- (Suite)

HISTOIRE VRAIE



V
Mr Dude.—Tonnerre ! Veux-tu bien t'ôter de mon chemin, garçon de malheur ! (et il disparut comme un éclair.)...



VI
... Oh ! J'arriverai, j'arriverai ! Je suis toujours rendu à temps quand il s'agit de mon bonheur...

de vos aveux : votre femme a tout dit ; vous êtes le seul coupable !

LA MAMAN, suspendue à ses lèvres.—Et alors ?

LE PAPA.—Alors, l'autre imbécile s'est écrié : " C'est pas vrai ! Je suis pas le seul ! Elle m'a aidé ! " Et a tout raconté... Tiens, lis !... (Il lui passe le journal.)

LA MAMAN, emballée.—Oh ! ça, c'est rudement bien joué ! (Elle décroque les détails de l'affaire.)

LE PAPA, s'habillant pour sortir.—Ah ! c'est une belle instruction ! Le juge a bien mené ça ! D'ailleurs, tu verras à la fin de l'article .. On va lui donner la Légion d'honneur...

LE PAPA, qui se gratte la tête, inquiet.—A qui ?

LE PAPA.—Eh bien ! au juge, parbleu !

POPAUL.—Ah ! .. Mais la femme de l'assassin, elle lui avait rien dit du tout ?

LE PAPA.—Naturellement non ! Sans ça, il n'aurait pas de mérite !

POPAUL.—Ah !... Alors, on ne va pas l'envoyer à l'échafaud, le juge ?

LE PAPA, rectifiant.—Tu veux dire l'assassin ? Sûrement si !

POPAUL, tombant de son haut, et même de plus que ça.—Mais, le juge, on lui fera rien ?

LE PAPA, ébahi.—Tu es agaçant .. puisqu'on te dit qu'on le décore ! .. C'est bien le moins qu'on puisse faire, d'ailleurs, après le service qu'il a rendu à la société et à la justice ! ..

Il embrasse sa femme, Popaul, et part à ses affaires.

POPAUL, éclairé et essayant de se graver dans la tête les paroles de son père.—Ah ! bon ! ça, c'est un service à la société et à la justice .. Ça, c'est un service à la ..

LA MAMAN.—Qu'est-ce que tu fais, Paul ? Va donc apprendre ta fable !

POPAUL.—Oui, m'man ! .. (Tandis que sa mère se replonge, palpitante, dans les détails horribles des aveux de l'assassin de la rue d'Enfer, il reprend son La Fontaine, le travaille à demi-voix, distrait, pourtant, par une préoccupation constante.) Le Loup et le petit Agneau :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure...

(S'interrompant brusquement.) Dis donc, m'man, comment que ça se fait que les bêtes elles parlent plus comme dans mon livre ?

LA MAMAN, s'arrachant péniblement à son journal.—Hein ?... Mais elles n'ont jamais parlé, petit sot... Dans ton livre, ce sont des fables...

POPAUL, perplexe.—Des fables ? (Poussant prudemment son enquête.) Alors, les fables, c'est pas vrai ?

LA MAMAN.—Bien sûr que non !

POPAUL.—Et pourquoi que c'est pas vrai ? C'est-il à cause du " savoir-vivre " , dis ?

LA MAMAN, étonnée.—Du savoir-vivre ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

POPAUL.—.. ou de la... (prononçant avec difficulté) " di-plo-ma-tie " ?

LA MAMAN.—Je ne sais pas ce que tu veux dire !

POPAUL, imperturbable.—C'est-il parce que " ça rend service à la justice et à la société " ?

LA MAMAN, haussant les épaules.—Tu racontes des bêtises : les fables, ça n'est pas vrai, parce que ce sont des histoires qui ne sont jamais arrivées...

POPAUL, triomphant.—Des mensonges, quoi ?

LA MAMAN, se replongeant dans les aveux de l'assassin.—Si tu veux !

POPAUL, fermant son livre.—Plus souvent, alors, que je vais apprendre un mensonge et le réciter à papa... pour qu'il me flanque encore une tournée !

Et il s'en va jouer, confiant, peut-être à tort, dans les conclusions de la logique.

LÉON XANROF.

deux ici ? Mes salutations empressées, madame. Q'importe les remerciements.

Et la bonne dame, rouge comme un homard cuit, s'échoua dans la rue pour attendre le char suivant.

UN POINT NON FIXÉ

M. Crésus (qui a bien réussi dans les affaires).—Je ne suis pas parfaitement fixé sur un point. Savoir si ma femme a confiance en mon habileté à conduire les affaires ou si j'ai confiance en son habileté à me les faire conduire comme elle veut.

LA VÉRITÉ

Premier chasseur.—N'avez vous pas regardé cette enseigne qui se lit comme suit : " Pas de chasse sur ce terrain ? "

Second chasseur.—Oui, et je pense qu'elle dit la vérité. J'y ai chassé toute la matinée et je n'ai pas vu un seul oiseau.

ELLE AURAIT EU PLUS DE CHANCE

Le ministre.—Ma pauvre femme, vous devez être pleine de regrets pour l'horrible crime que vous avez commis !

La condamnée (pour meurtre).—Oui, j'aurais dû le commettre il y a vingt ans, quand j'étais jeune et belle.

SUGGESTION

Fluc.—Quand je pris possession de cette maison, elle n'était pas convenable pour loger même un chien. J'ai dû dépenser mille piastres dessus.

Flac.—Ne pensez-vous pas qu'il aurait été plus économique de tuer le chien ?

BONNE PETITE AMIE

Mina.—Je pense qu'il ne m'aime que pour mon argent.

Xina.—Naturellement ! Pour quelle autre chose serait-ce, voyons ?

LE MOYEN DE LA CALMER

Lui.—Voici le compte de ta modiste. Elle devient impatiente pour son argent.

Elle.—Vraiment ! Alors je dois aller la voir demain et commander une nouvelle toilette.

UN QUI A MANQUÉ SON BUT -- (Suite et fin)



VII
... Bonté divine ! Qu'ai-je donc aux pieds ? Dans quoi ai-je marché ? C'est fini ! Je ne pourrai rencontrer Blanche aujourd'hui ! ..



VIII
... Parfaitement, mon garçon, prenez votre temps pour les nettoyer. Je ne suis plus pressé, maintenant. Savez-vous où est le Bureau de Recrutement Militaire ?

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 179.



No 180.



No 188.



No 189.



No 190.



No 191.



No 192.



No 194.



No 202.

CONCOURS DE BÉBÉS. (Suite)



No 196.



No 197.



No 198



No 199.



No 200.



No 201.



No 193.



No 203.

No 204.

TOUS LES BÉBÉS LES PLUS VIGOUREUX ET JOUISSANT DE LA MEILLEURE SANTÉ SONT NOURRIS AU " NESTLÉ'S FOOD " TOUS LES MÉDECINS L'ORDONNENT

SOUPÇONS



Emile (observant son nouveau petit frère).—Maman dit que c'est le docteur qui l'a apporté; papa dit que ce sont les anges, et la nourrice dit que c'est la cigogne. Maintenant, quelqu'un ment, pour sûr.

LA VIEILLE TERRE

(Chanson de Matelot)

Chantons aussi la vieille terre,
La mère au pain,
La mère au chêne et au sapin.
Elle a ses voix et son mystère.
La mère au pain.
Chantons la terre.

Chantons aussi la vieille terre?
Nos chers petits
Auprès de l'âtre y sont blottis.
Quand ils pleurent son feu fait taire
Nos chers petits.
Chantons la terre.

Chantons aussi la vieille terre!
C'est le grand lit
Où mort, on vous ensevelit.
Qui dort là n'est pas solitaire.
C'est le grand lit.
Chantons la terre.

J. RICHERIN.

UNE MYSTIFICATION

—Mon Dieu, s'écria un jour Henri Monnier en apercevant des furets enfermés dans une cage, appendue à la devanture d'un marchand de parapluies, les jolis petits cochons d'Inde!

— Pardon, fait le marchand, ce sont des furets.

— Des furets? Allons donc! vous plaisantez, des furets, ça?

— On me les a vendus pour des furets, je vous l'assure.

— Quelque ignorant stupide en fait d'histoire naturelle, soit. Ce sont des cochons d'Inde d'Océanie, on ne vous a pas volé, mon cher monsieur. Ah! mon Dieu, mon Dieu, les jolis petits cochons!

— Vous croyez? Là, vraiment, ce ne sont pas des furets? dit le marchand.

— Parbleu, reprend Monnier, j'en suis sûr, je suis empaillleur au Jardin des Plantes.

Et voilà notre brave homme absolument persuadé de sa propre erreur.

Le lendemain, Romieu stationne devant la cage: "Saperlotte! les gentils furets!" s'exclama-t-il.

— Vous vous trompez, dit majestueusement le marchand de parapluies, ce sont des cochons d'Inde... d'Océanie...

— Bourgeois, répond alors Romieu d'un ton digne, pour qui me prenez-vous? Je sais peut-être distinguer un furet d'un cochon.

Ta! ta! j'étais comme vous, mais un de mes amis, empaillleur au Jardin des Plantes, m'a certifié...

— Votre ami est un polisson qui s'est moqué de vous, car ce sont bien des furets que vous avez en cage.

Ebranlé de nouveau dans ses convictions, le marchand s'écrie: "Ce farceur d'hier! je savais bien que je ne me trompais pas."

Quinze jours durant, ce fut une procession des amis de Monnier et de Romieu, les uns affirmant devant les malheureuses bêtes captives: ce sont des cochons d'Inde; les autres: ce sont des furets! Le marchand, finalement, perdit la tête, et d'un coup de pied la cage vola dans la rue: on prétend même qu'il dut s'élancer.

EXEMPLE FRAPPANT

L'instituteur.— Vous voyez donc qu'un reptile est un être qui ne marche pas avec des pieds mais qui se meut en se traînant sur le sol. Quelqu'un de vous peut-il me nommer un être semblable!

Johnny.— Oui, monsieur. Mon petit frère bébé.

FRATERNELLEMENT

C'était une si belle pomme, si grosse, si ronde et si rosée qu'elle n'avait certainement pas sa pareille à dix lieues à la ronde. Paul et Lisa la regardaient avec amour.

— Prends-là, Lisa, dit la mère, et partage-la fraternellement avec Paul.

Lisa n'attendit pas une seconde invitation, mais quand elle eut pris la pomme elle hésita et un petit pli se creusa entre ses sourcils.

— Qu'est-ce que veut dire maman, demanda-t-elle, ce grand mot "fraternellement"?

— Cela veut dire que tu dois partager la pomme en deux morceaux, donner le plus gros à ton petit frère et garder le plus petit pour toi.

— Oh! Et le pli s'accrut sur le front de Lisa. Elle tourna la pomme entre ses doigts et enfin avec un élan de générosité, elle la présenta à Paul. Tiens, dit-elle, prends-la et partage-la toi-même fraternellement.

IL FAUT SE DÉPÊCHER

Alice (vingt-six ans et la plus jeune de cinq filles non mariées).—J'ai lu qu'un statisticien allemand avait calculé que dans trois mille ans il n'y aura qu'un homme pour deux cent vingt femmes.

La mère.—Grand Dieu, vous pouvez vous dépêcher alors de trouver un mari, autrement vous courez chance de ne pas en avoir encore en ce temps-là.

LOGIQUE ENFANTINE

Willie (qui vient d'accepter une correction avec beaucoup de sang-froid).—Maman!

Maman.—Quoi, Willie?

Willie.—Est-ce réellement parce que tu m'aimes bien que tu m'as fouetté ainsi?

Maman.—C'est toujours pour cette raison que je te punis, Willie.

Willie.—Et tu n'aimes pas papa du tout, alors?

LOTÉRIE OU JEU

Boulou.—Je suppose que le mariage est une loterie.

Roulou.—Oh, je n'en sais rien. Je le considère un peu comme un jeu d'esprit.

COMME EN CHINE

Mme de Fashion.—Quelles horribles créatures sont ces Chinois. Je me suis laissé dire qu'en Chine, maintenant, les hommes achetaient leurs femmes.

Mme du Style.—Oui, n'est-ce pas affreux? A propos, quand votre fille doit-elle épouser M. du Billion.

Mme de Fashion.—Juste aussitôt après qu'il sera remis de sa dernière attaque de goutte.

PAS SI TOT

Le gérant (sévèrement).—Vous vous êtes présenté à moi comme étant un homme sobre.

Le garçon (légèrement éméché).—Certainement. Vous ne pensez pas que je suis assez sot pour chercher du travail quand je suis en brosse!

PENSÉE

La dernière chose qu'un joueur perde, c'est son sang-froid.

ECHO DE LA SAINT-PATRICE



Mr O'Meara (le matin).— Et comment me trouves-tu, Marie-Anne?

Mme O'Meara (extasiée).— Ah! Mick. Maintenant, je comprends ce que les femmes des généraux et des amiraux doivent ressentir quand elles regardent leurs maris.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 JUIN 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII — LA CONFSSION DE L'INCONNU

(Suite)



— Eh bien ! que regardes-tu donc, qui t'absorbe ainsi ? demanda André.

“ Et c'est alors qu'après tant de recherches vaines, qu'après tant de recherches inutiles, je dus enfin me résigner à quitter Naples pour venir ici... pour venir à Rome où André brûlait d'impatience d'arriver... à Rome où votre pensée ne m'a pas quittée non plus un seul instant, une seule minute... ”

“ Et le visage encore un peu pâle de Blanche s'éclairant d'un radieux sourire :

— Oh ! si j'avais su que vous étiez ici... si j'avais pu deviner que c'était ici que je vous reverrais, que je vous retrouverais, comme je me serais empressée d'y venir ! s'écria-t-elle.

“ Et dire qu'au contraire j'inventais chaque jour quelque nouveau prétexte pour retenir André et rester à Naples où je vous croyais toujours !... ”

“ Et dire que, peut-être, j'aurais pu aussi arriver trop tard ici !... ”

“ Trop tard !... Oh ! quel gros chagrin j'aurais eu s'il avait fallu que je vous attende encore et que je reste encore longtemps loin de vous !... ”

“ Mais ne parlons plus de cela, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle vivement et le regard de plus en plus rayonnant, ne parlons plus du passé, mais du présent... ”

“ Enfin mon espoir n'a donc pas été déçu !... Enfin vous êtes donc là, là, près de moi !... ”

— Oui, Blanche, fit vivement à son tour Julien, oui, je suis maintenant près de vous et je ne vous quitterai plus... ”

— Vrai !

— Je vous le jure !

— Que vous me rendez heureuse !

— A présent, mon père voyage de son côté, moi du mien ;... à présent, je suis si heureux aussi de vous avoir rencontrée que je ne

veux plus me séparer de vous et que nous rentrerons ensemble à Chaverny... ”

“ Car, Blanche, ajouta le jeune homme avec un accent que l'on sentait profondément sincère, profondément convaincu, laissez-moi vous parler à mon tour en toute franchise et en toute loyauté... laissez-moi vous ouvrir à mon tour tout mon cœur et toute mon âme. ”

“ Vous m'aimez, m'avez-vous dit ? ”

— Oui, Julien, répondit-elle la voix lente et grave ; oui, je vous aime, et j'ose encore vous le répéter, et j'ose encore vous en faire l'aveu... ”

— Vous m'aimez, et vous avez souffert, m'avez-vous dit aussi, que cet amour je ne l'aie point compris, que cet amour je ne l'aie point deviné ? ”

— C'est vrai ! fit-elle à voix basse, avec un soupir.

— Et vous m'avez, sans doute, accusé de froidour et d'indifférence ? Et peut-être même avez-vous eu plus d'une fois un mouvement de révolte contre vous-même, en mouvement de révolte contre l'entraînement de votre cœur ?... ”

— Oh ! non ! s'écria-t-elle, non, je n'ai jamais eu aucun regret et je ne vous ai jamais fait aucun reproche, je vous le jure !... Mais j'ai bien des fois pleuré !... Mais la vie qui m'attendait me paraissait bien vide et bien triste !... Mais l'avenir qui s'ouvrait devant moi m'effrayait, tant je le voyais sous les couleurs les plus sombres !... ”

— Pauvre Blanche !... Pauvre chère enfant ! s'écria-t-il à son tour. Oh ! je vous comprends d'autant mieux que j'ai éprouvé les mêmes chagrins et que j'ai souffert de la même souffrance que vous... ”

— Vous Julien !

— Oui, moi !... oui, moi qui vous aimais aussi !

— Julien !

— Oui, moi qui vous adorais et qui aurais donné tout au monde pour me savoir aimé de vous et pour entendre s'échapper de vos lèvres les paroles que vous venez de me dire et qui me rendent fou de joie, fou de bonheur, fou d'ivresse !... ”

— Julien !... Julien !... ”

— Oh ! non, cet amour que vous aviez pour moi, je ne l'ai point deviné, je ne l'ai point soupçonné, mais vous n'avez pas compris davantage ce qui se passait en moi et quel sentiment profond vous m'inspiriez !... ”

“ Et cependant, malgré la peur que j'avais de me trahir, tant je craignais que vous ne me repoussiez, tant je redoutais que vous me désespériez, combien de fois n'auriez-vous pas pu comprendre mon secret dans le son de ma voix !... combien de fois n'auriez-vous pas pu comprendre mon aveu dans mon regard, dans l'étrange timidité qui parfois s'emparait de moi quand tout à coup vous m'apparaissez, quand soudain je vous voyais surgir dans tous l'éclat, dans tout le rayonnement de votre incomparable beauté ? ”

“ Et nos longs entretiens dans les allées du parc de Chaverny, ou bien à travers les jardins du château d'Argolle, dites, Blanche, vous en souvenez-vous ? continua, la voix plus basse, la voix plus attendrie, le jeune homme. ”

“ Et vous souvenez-vous aussi de nos longues causeries au coin du feu, alors que le cercueil de votre mère venait à peine de se fermer, et que vous aviez l'âme déchirée d'une si profonde, d'une si considérable douleur ? ”

“ C'était l'hiver, la campagne disparaissait sous un linceul de neige, et rien ne troublait autour de nous ce lugubre silence qui rendait encore plus lourde votre angoisse, encore plus affreuse votre tristesse... ”

“ Oh ! dans ces moments-là... dans ces moments où je voyais vos beaux yeux pleins de larmes se lever sur moi avec un si poignant désespoir... dans ces moments où, tandis que je cherchais à vous rendre un peu de courage, je sentais votre main trembler dans la mienne, combien de fois aussi n'ai-je pas failli laisser échapper ce secret que je gardais au fond de mon cœur, ce secret que je n'osais pas vous dire ?... ”

“ Car, je vous le répète, c'était toujours la même peur qui me retenait... la même peur qui me fermait la bouche : la peur que vous me repoussiez, que vous me désespériez... ”

“ Oh ! certes, je savais bien que vous aviez pour moi une sincère et solide affection, et que, depuis longtemps, vous m'aviez fait une très large place dans votre cœur. ”

“ Mais l'affection n'est pas toujours de l'amour... ”

“ Mais, si vous m'aimiez, très probablement n'était-ce que de la même amitié que vous aviez pour André ?... Mais, peut-être, n'aviez-vous jamais vu en moi qu'un frère aussi ? ”

“ Mais l'amour... cet amour qui fiance deux âmes... cet amour ardent et exclusif qui fait qu'on ne voit plus qu'un seul être au monde, qu'un seul être dans la vie, est-ce que vous le connaissiez aussi ?... est-ce qu'il était aussi pour vous, comme pour moi, votre torture et votre joie ? ”

“ Et de ces réflexions naissaient mes craintes, mes hésitations, mon silence. ”

“ Je me taisais pour ne pas m'exposer à perdre les illusions dont

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE**POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES**

j'aimais à me bercer... pour ne pas m'exposer à voir s'évanouir l'espoir qui, malgré tout, me restait encore.

— Et cet espoir auquel, je vous l'avoue, je n'osais plus croire... cet espoir d'un avenir de bonheur et de félicité... cet espoir aujourd'hui se réalise!... cet espoir n'est plus un rêve que je fais tout éveillé!

— Vous m'aimez, chère Blanche... vous m'aimez comme je vous aime!

— Vous m'aimez!

— Oh! ce mot-là... ce mot qui désormais fixe ma vie... ce mot qui me remplit le cœur d'allégresse, redites-le, répétez-le encore!

— Oui, Julien, je vous aime! dit Blanche d'une voix profonde.

— Vous m'aimez et bientôt je vais avoir l'immense joie, l'immense orgueil de vous passer au doigt l'anneau nuptial! s'écria Julien. Vous m'aimez, et bientôt vous serez ma femme... ma femme toujours de plus en plus choyée, de plus en plus adorée!... Vous m'aimez!... O Blanche, je vous devrai le bonheur de ma vie?

— Et de plus en plus ému et serrant toujours, dans ses mains, les deux mains de celle qui, à partir de ce moment-là, n'était plus seulement son amie, mais sa fiancée, Julien ajouta:

— Blanche, Dieu vous devait une revanche, il vous la donnera. Après tant de chagrins, tant de tristesses et de douleurs, c'est enfin le bonheur qui vous attend... Oh! n'en doutez pas, l'avenir n'aura que des jours radieux et pleins de joie!

— Hélas! pauvre Blanche, pauvre enfant, combien, au contraire, l'avenir qui l'attendait l'aurait épouvantée si elle avait pu le connaître!

— Comme elle aurait frémi si elle avait pu savoir quel abîme en ce moment s'ouvrait sous ses pas!

— Comme au lieu de regarder Julien avec ce sourire radieux... avec ce sourire plein d'ivresse, elle se serait sentie glacée d'effroi!

— Mais personne ne peut échapper à sa destinée et la sienne allait s'accomplir!...

— Quelques semaines plus tard, Julien était rentré au château d'Argelle, Blanche et André au château de Chaverny, et les fiançailles des deux jeunes gens déjà officiellement annoncées.

— Et comme, depuis ce moment-là, Blanche voyait son frère toujours tout pensif, toujours tout songeur, et quelquefois même d'une tristesse si profonde qu'il ne pouvait réussir à la cacher, Blanche venait à lui, lui entourait le cou de ses bras, puis, doucement, le grondait.

— Voyons, André, lui disait-elle, pourquoi as-tu cet air-là... cet air si triste qui me gâte ma joie... qui jette une ombre sur mon bonheur!...

— Alors il la regardait très longuement, très tendrement, puis avec une émotion qui lui mettait quelquefois un léger tremblement dans la voix:

— Est-ce que tu ne le sais pas? répondait-il.

— Si, si!... Oh! je m'en doute bien! disait-elle, tandis qu'un léger nuage de tristesse passait à son tour sur son front.

— Toujours tes mêmes préventions contre ce mariage!... Toujours tes mêmes préventions contre Julien!

— Des préventions? Non, mais des craintes... des craintes qui de plus en plus m'assaillent... des craintes contre lesquelles il m'est de plus en plus impossible de me défendre!...

— Des craintes que rien ne justifie, répliquait-elle vivement, des craintes que tu seras le premier à te reprocher plus tard!...

— Je le souhaite!

— Car je te jure que Julien n'est pas le cœur sec, le cœur égoïste et indifférent que tu croyais... Julien m'aime autant que je l'aime, j'en suis tous les jours plus sûre, tous les jours plus certaine. Et tu verras que je serai heureuse... très heureuse avec lui!

— Et elle parlait avec une telle certitude, une telle conviction de son bonheur à venir... elle revenait si souvent à la charge pour dissiper les inquiétudes d'André... elle lui faisait enfin un si beau tableau du bonheur qui l'attendait, qu'il y eut un moment où celui-ci finit par être ébranlé.

— Après tout, pensa-t-il, elle a peut-être raison. Elle doit, maintenant, connaître mieux que moi les sentiments et le caractère de Julien!...

— Et puis, en effet, pourquoi continuerais-je de jouer plus longtemps avec elle ce rôle de prophète de malheur?... Pourquoi lui gâterais-je sa joie?

— Non, non, le mieux est encore de partager sa confiance et son espoir!...

— Et dès lors, le front d'André s'étant rasséréné, la joie de Blanche ne connut plus de limites, son bonheur plus de bornes!...

— Mais, soudain, et alors que jamais la vie ne lui avait paru plus belle, un coup de foudre la frappa... un coup terrible!...

— Comme, un matin, elle était toute radieuse et toute rayonnante, entrée dans le cabinet d'André, brusquement elle recula toute saisie d'effroi, toute glacée d'épouvante.

— Tous les traits horriblement convulsés, l'œil hagard, et plus

pâle, plus livide qu'un mort, le jeune homme, qui était assis à sa table de travail, semblait sur le point de mourir!...

— Blanche courut vers lui, éperdue.

— André!... Mon frère!... s'écria-t-elle. Ah! mon Dieu! Mais tu te meurs!

— Et déjà elle s'élançait pour appeler du secours... Déjà elle s'élançait pour appeler Laurent, quand il l'arrêta d'un geste rapide et très brusque.

— Mais tu ne peux pas rester ainsi!... Où souffres-tu? Qu'est-ce donc?... Parle!... parle-moi!" s'écria-t-elle de plus en plus effrayée et tandis que sa gorge s'emplissait de sanglots.

— Mais André était sous le coup d'une émotion si violente, d'une émotion si terrible qu'il lui était impossible de parler, impossible d'articuler un seul mot.

— Et alors seulement la jeune fille s'aperçut qu'il serrait dans sa main crispée une lettre.

— C'est cette lettre? fit-elle vivement en devenant subitement toute livide à son tour. Que t'apprend-elle donc? Quelle mauvaise nouvelle? Quel malheur? Oh! je t'en prie, parle-moi!... réponds-moi!...

— Et comme elle tendait la main, brusquement il se recula.

— Non, non! s'écria-t-il, la voix étranglée et avec un geste de terreur. Plus tard!

— André!

— Oui, plus tard!... plus tard!... Oh! tu sauras toujours assez tôt ce que cette lettre contient... ce que cette lettre vient de m'apprendre!...

— Et de lourds sanglots lui brisaient la poitrine, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Blanche aussi pleurait.

— Oh je t'en supplie, André, s'écria-t-elle, je t'en supplie, ne me laisse pas dans cette inquiétude qui me tue... dans cette atroce incertitude cent fois plus terrible que tout ce que tu pourrais me dire!...

— Que contient cette lettre?... Je veux le savoir! J'ai le droit de le savoir!...

— Et comme il venait d'avoir un geste d'indicible douleur, d'immense désespoir:

— Ne me traite pas comme un enfant, reprit-elle de plus en plus pressante. Je suis une femme... Je suis ta sœur... Parle-moi! parle-moi, je te jure que je serai forte... oui, je te le jure!

— Que vient-il donc encore de nous arriver?... Quelle est donc, après tant d'épreuves, après tant de malheurs, la nouvelle catastrophe qui nous frappe?...

— Car c'est bien d'une catastrophe qu'il s'agit, n'est-ce pas?

— Oui! dit-il avec effort, d'une catastrophe à laquelle je ne me serais jamais attendu... d'une catastrophe dont je reste foudroyé.

— Et froissant plus nerveusement encore le papier qu'il serrait toujours dans sa main:

— Cette lettre... cette lettre, quel coup elle vient de me porter! ajouta-t-il, la voix encore plus sombre, la face encore plus désespérée. A peine l'avais-je ouverte... à peine en avais-je parcouru seulement quelques lignes que j'ai poussé un cri si strident que je suis étonné que tu ne l'aies pas entendu... Et des flots de sang noyaient mon cerveau... j'avais le vertige... je n'y voyais plus...

— Car sais-tu ce que ses lignes disaient?... Car sais-tu quelle horrible, quelle épouvantable nouvelle cette lettre m'apportait?

— Non! Dis-le-moi! fit vivement la jeune fille avec une inexprimable anxiété.

— Tu seras forte?

— Je te l'ai juré!

— Jure-le-moi encore?

— Je te le jure encore, André! répondit-elle, tandis que son angoisse redoublait.

— Eh bien! Blanche, dit lentement celui-ci qui semblait n'oser parler, Blanche, nous n'avons plus rien!

— Plus rien?

— Nous sommes ruinés!

— Ruinés!

— Oui, ruinés!... Tu sais que toute la fortune de notre père, fortune qui avait été déjà largement entamée avant sa mort, était restée entre les mains de son notaire?

— Oui, oui!

— Entre les mains de Me Le Rodier?

— Oui! oui!... Et je sais aussi que notre père avait la plus grande confiance en cet homme qui était son ami... Eh bien, André?

— Eh bien, Blanche, Me Le Rodier, le plus riche notaire de Paris, vient de se suicider!

— Me Le Rodier!

— Me Le Rodier s'est brûlé la cervelle avant-hier au soir dans son château de Rueil!...

— Est-ce possible!

— Des sommes énormes... des centaines de fortunes ont été englouties, perdues par lui... C'est un véritable désastre!... Du

reste, ajouta André, lis cette lettre qui m'a été écrite par lui avant de mourir... cette lettre qui a été pour moi un coup de massue..."

"Et la jeune fille prit d'une main tremblante la lettre que son frère lui tendait.

"Elle la parcourut d'un regard rapide, pris, tout à coup, écrasée, anéantie, elle se laissa tomber sur une chaise, la poitrine à son tour brisée de lourds sanglots.

"Car c'était bien vrai ce que cette lettre leur annonçait, c'était leur ruine totale, leur ruine complète!

"Écrite d'une main très lourde et pleine de fièvre, elle était ainsi conçue :

"A monsieur le comte André de Chaverny.

"Monsieur le comte,

"Après plus de trente ans d'une vie toute de travail, et je puis le dire, toute de probité et d'honneur, je suis obligé aujourd'hui de trahir la confiance que vous aviez mise en moi... la confiance que m'avait aussi accordée tant d'honnêtes gens.

"De toutes les sommes immenses que l'on m'avait chargé de faire fructifier... de tous les capitaux considérables que l'on m'avait remis en dépôt, à cette heure, il ne reste plus rien!... non, plus rien!

"Des spéculations malheureuses, des affaires qui devaient donner de très gros bénéfices et qui, par suite de circonstances que nul n'aurait pu prévoir, ont complètement sombré, ont tout emporté, tout englouti!

"En présence d'une situation aussi terrible, il ne me reste donc plus d'autre alternative que de mourir ou de traîner dans la honte une existence qui désormais me serait odieuse.

"Ai-je besoin de vous dire que je n'ai pas hésité une seconde à faire mon choix.

"C'est la mort!

"Mort, je n'entendrai pas les cris de colère et de malédiction qui vont s'élever de toutes parts contre moi!

"Mort, moi qui n'ai été qu'un honnête homme malheureux, qu'un honnête homme vaincu par la fatalité, je n'aurai pas à courber la tête et à rougir comme un voleur!

"Mort, je laisserai du moins à ma femme et à mes enfants un nom moins souillé et moins déshonoré!

"Mort, j'aurai du moins expié tous les malheurs et tous les désastres dont je vais être la cause!

"Mais ce qui, dans mon désespoir, me torture surtout, M. le comte, c'est votre pensée... c'est la pensée aussi de votre sœur...

"Grâce à moi, Mlle Blanche ne sera plus qu'une fille sans dot!... grâce à moi, elle qui était un parti enviable, ne sera plus qu'une jeune fille pauvre!

"Et c'est grâce à moi aussi, M. le comte, que vous allez déchoir de votre rang et qu'au lieu de la vie facile et élégante qui devait être la vôtre, vous n'allez plus connaître qu'une existence obscure, où à chaque instant vous souffrirez dans votre amour-propre, dans votre fierté, dans votre orgueil!... Et c'est grâce à moi aussi, que le comte André de Chaverny, dont l'avenir devait être si brillant, ne sera plus qu'un gentilhomme déclassé, qu'un gentilhomme sans fortune!...

"Car je ne dois rien vous cacher : le château de Chaverny et les terres qui en dépendent ne vous appartiennent même plus!... Pour vous faire profiter plus largement des opérations dans lesquelles j'avais une si aveugle confiance, j'avais, en me servant de la procuration que m'avait donnée votre père et que vous m'aviez renouvelée à votre tour, engagé et hypothéqué tous ces biens pour la totalité des sommes qu'ils représentent...

"Et c'est pourquoi cette pensée-là... la pensée de ce désastre qui vous atteint, est pour moi le plus horrible des supplices, et qu'avant de saisir l'arme libératrice qui est à la portée de ma main, j'ai voulu vous écrire pour implorer votre pardon et vous demander de ne pas maudire ma mémoire...

"Oui, que les autres se dressent contre moi... que les autres m'accablent de leur colère... que les autres aillent peut-être jusqu'à douter de mon honneur, mais pas vous, André; mais pas vous Blanche, non, pas vous!

"Oh! votre père! qui me connaissait bien et qui m'aimait un peu, votre père n'aurait gardé contre moi aucune arrière-pensée, j'en suis sûr.

"Il aurait cruellement souffert pour vous plus encore que pour lui de cette fortune perdue, mais il n'aurait pas été impitoyable pour celui dont il avait pu depuis si longtemps éprouver l'amitié et le dévouement.

"Votre pardon et un peu de votre pitié, oui, voilà, M. le comte, ce que j'ose vous demander avant de mourir... oui, voilà ce que j'ose aussi demander à Mlle Blanche...

"Adieu, M. le comte!...

"Il est bientôt minuit!...

"Je suis seul

"Et maintenant je songe aussi... je songe le cœur brisé à tous

"les miens... à tous les êtres si chers dont la vie s'écoulait près de la mienne... à tous les êtres pour qui j'avais travaillé avec tant de joie et que j'aimais d'une si profonde tendresse..."

"Ah! ma pauvre femme!... mes pauvres enfants!..."

"En ce moment, vous êtes dans une maison amie... dans une maison de fête, et comme toujours, votre front resplendit de bonheur, car vous ne vous doutez de rien, car pour vous épargner l'affreux supplice que j'endurais, j'ai eu assez de force pour vous cacher jusqu'au bout toutes mes angoisses et toutes mes tortures..."

"Mais tout à l'heure, quand vous rentrerez ici... mais tout à l'heure, quand, après avoir quitté cette maison joyeuse où vous êtes, vous reviendrez dans la vôtre où la mort et le deuil vous attendent... ah! mes bien-aimés, quels cris de douleur vous pousserez! quel immense désespoir vous remplira de folie!..."

"Mais le temps passe... La nuit s'avance... Pourquoi viens-tu encore d'hésiter au moment d'en finir... au moment d'expier?"

"Manquerais-je de courage?"

"Serais-je assez lâche pour vouloir vivre encore?"

"Non, non, je n'ai déjà que trop longtemps attendu!"

"L'aveu! est là!... Dans quelques secondes j'aurai vécu!"

"Adieu à tous!"

"Et, une dernière fois encore, monsieur le comte, je vous crie : pardon!... je vous crie : pitié!"

"LE RODIER."

"—Pauvre homme!... Pauvre homme!" ne put s'empêcher de murmurer Blanche après la lecture de cette lettre.

"Car, dans la générosité de son cœur, elle oubliait presque le terrible désastre qui venait de l'atteindre, pour ne plus songer qu'à la fin si émouvante et si dramatique du malheureux qui avait écrit cette lettre... qu'à la fin tragique de celui pour lequel, en effet, elle ne ressentait qu'une immense pitié.

"Mais une pensée la fit tout à coup tressaillir.

"Peut-être Me Le Rodier n'avait-il pas donné suite à son sinistre projet?"

"Peut-être, malgré qu'ils avaient reçu cette lettre, l'ardente amitié qu'il avait pour les siens l'avait-elle retenu au dernier moment?"

"Peut-être, repris par un suprême espoir, s'était-il résigné à vivre?"

"—Pauvre homme! répéta-t-elle encore. Mais qui sait cependant si tout espoir est perdu?... qui sait si nous n'allons pas apprendre que Me Le Rodier..."

"—Est encore vivant?"

"—Oui, qui sait si, à la seconde suprême où il allait quitter tous ceux qu'il aimait, son cœur n'aura pas débordé de désespoir et s'il n'aura pas manqué de courage?"

"—Non, non! fit, la voix sourde, André.

"—Qui sait si sous le coup de cette pensée... sous le coup de l'affreuse douleur qu'elle devait lui faire éprouver, si sa main n'aura pas tremblé?"

"—Non, non!"

"—Qui sait si, même en se frappant, il aura réussi à mourir?"

"Mais, secouant la tête:

"—Non, non, ne t'abuse pas, car il n'y a plus d'illusion à se faire," dit vivement André.

"Oh! moi aussi, j'ai eu pendant quelques secondes la même pensée que toi... moi aussi, bien que cette lettre me fût parvenue, je voulais me bercer de l'espoir que peut-être Me Le Rodier n'avait pas mis à exécution son fatal projet... Mais j'ai eu bien vite la preuve que je me trompais et que tout était bien fini..."

"—La preuve?"

"—Oui, la preuve!... La voici!..."

"Et passant à sa sœur deux ou trois journaux qui s'étaient devant lui, le jeune homme ajouta:

"—Ce sont les journaux que je reçois chaque matin, et que Laurent venait précisément de me remettre quand cette lettre m'en est arrivée... Aussi, à peine avais-je lu ce qu'elle contenait... à peine avais-je appris la terrible nouvelle que tu viens d'apprendre à ton tour, que je me jetai comme un fou sur ces feuilles, que je voulus savoir..."

"Et lis, te dis-je!... lis, tu verras!"

"Et la jeune fille ayant ouvert un des journaux, de nouveau elle tressaillit..."

"Car, au-dessous du titre et en très gros caractères, ces deux lignes venaient de lui sauter aux yeux:

"SUICIDE SENSATIONNEL.

"MORT DE ME LE RODIER."

"Et, malgré elle, elle se mit à lire tout haut, la voix tremblante, l'article suivant:

"Hier matin, une bien triste et bien douloureuse nouvelle, à laquelle d'ailleurs beaucoup se refusèrent de croire, se répandait comme une traînée de poudre dans Paris, plongeant dans l'effarement et la consternation le monde de la finance et des affaires.

“ Me Le Rodier, le richissime notaire de la chaussée d'Antin, s'était, disait-on, brùlé la cervelle la veille au soir dans la magnifique propriété que depuis de longues années déjà il possédait dans le joli pays de Rueil.

“ Dès que le premier écho de cette étrange et saisissante nouvelle nous est parvenu, un de nos rédacteurs est immédiatement parti pour Rueil, et voici les renseignements très exacts qu'il a pu recueillir :

“ Avant-hier soir, Me Le Rodier et sa famille devaient se rendre à Paris, où le baron et la baronne de K... qui comptaient parmi leurs amis les plus intimes, donnaient une grande soirée à l'occasion des fiançailles de leur fille.

“ Mais, au dernier moment, l'infortuné notaire, prétextant une légère indisposition, se refusa à accompagner sa femme et ses enfants, insistant d'ailleurs beaucoup pour qu'ils ne se privassent pas à cause de lui du plaisir qui leur était promis.

“ Mme Le Rodier, n'éprouva d'abord qu'un peu d'ennui de ce fâcheux contretemps, mais, chose étrange ! à mesure que la soirée s'avavançait, elle se sentait de plus en plus envahie par une sorte de sombre pressentiment qu'elle ne pouvait vaincre, par une sorte de lourde angoisse dont il lui était impossible de triompher.

“ Oh ! certes, elle était bien loin de se douter qu'un pareil malheur pouvait arriver ; mais, cependant, comme elle nous l'a dit à travers ses sanglots, elle n'avait jamais eu le cœur si oppressé ni une si noire tritèsse...

“ Aussi, tout en s'efforçant de sourire, tout en s'efforçant de cacher même à ses enfants les étranges inquiétudes qui l'agitaient, comptait-elle avec une impatience qui croissait de minute en minute, avec une impatience qui lui donnait la fièvre, chaque heure qui s'écoulait... chaque heure qui la séparait du moment où elle pourrait enfin retourner à Rueil.

“ Ce moment tant attendu, enfin, arriva !

“ Il était environ deux heures et demie du matin quand la pauvre femme et ses deux enfants franchirent le seuil de leur maison.

“ Mme Le Rodier courut d'abord dans la chambre de son mari et fut tout étonnée, toute saisie de la trouver vide...

“ Où donc était-il ?

“ Dans son cabinet de travail ?

“ Mais pourquoi, puisqu'il était un peu souffrant, avait-il donc veillé si tard ?

“ Quelle était donc l'affaire si urgente, l'affaire si importante et qu'elle ne connaissait pas qui pouvait lui faire prolonger ainsi sa nuit ?

“ Et, brusquement, elle sentit une angoisse encore plus grande l'étreindre, l'oppresser...

“ Et, brusquement aussi, certains détails auxquels elle ne s'était pas arrêtée la frappèrent, l'effrayèrent...

“ Elle se rappela que le baiser que son mari lui avait donné quand elle l'avait quitté... que les baisers aussi qu'il avait donnés à leurs enfants avaient été beaucoup plus longs, beaucoup plus affectueux que d'habitude...

“ Elle crut se souvenir également qu'il avait attaché sur eux un étrange regard...

“ Est-ce que son mari... Allons donc !... Était-ce possible ?... Son mari se tue !... Et pourquoi ?... Quelle folie !...

“ Et ce fut sous le coup de cette pensée-là... sous le coup de cette pensée qui lui paraissait véritablement insensée, que Mme Le Rodier, toute frémissante, s'élança vers le cabinet de travail de son mari...

“ Une très faible lumière l'éclairait... une toute petite lumière comme celle qu'on allume dans la chambre des morts...

“ Elle frappa, pas de réponse...

“ Elle ouvrit... et d'abord ne vit rien, rien que la table chargée de papiers et devant laquelle le fauteuil de son mari se trouvait vide...

“ Elle appela de nouveau, de plus en plus frissonnante, la voix pleine de terreur.

“ Mais ce fut encore dans le vaste cabinet noyé d'ombre, dans l'immense pièce tout entière plongée dans l'obscurité, le même silence effrayant, le même silence lugubre...

“ Pourtant, marchant pour ainsi dire à tâtons, Mme Le Rodier s'avance, tout en jetant encore, dans ce silence de mort, le nom de son mari...

“ Et comme elle vient de se rapprocher de la table, soudain elle recule en jetant un cri plein d'épouvante et de folie...

“ Car son pied avait glissé dans une mare de sang !

“ Car elle vient de faire l'horrible découverte !

“ Car là, devant elle, elle vient d'apercevoir le cadavre de son mari !

“ A ses cris de plus en plus perçants, de plus en plus déchirants, tous les domestiques s'éveillent, ses deux enfants accourent...

“ Et tous restes glacés d'effroi, glacée de stupeur à la vue de l'affreux spectacle qui s'offre à leurs yeux.

“ Le crâne fracassé, les yeux horriblement dilatés, le visage livide

“ et serrant encore dans sa main crispée l'arme avec laquelle il a mis fin à ses jours, M Le Rodier est là tout sanglant... là, déjà refroidi, déjà rigide...

“ Mme Le Rodier semble être devenue subitement folle.

“ Hurlante, échevelée, elle s'est jetée sur ce cadavre qu'elle couvre de ses baisers, qu'elle inonde de ses larmes.

“ Son fils, M. Léon Le Rodier, veut l'entraîner, l'arracher à ce spectacle qui la tue, mais c'est avec une sorte de furie qu'elle se débat et qu'elle le repousse...

“ Enfin, on finit par emporter la pauvre femme, qui est tombée sans connaissance, et qui, pendant de très longues heures, en proie à une fièvre des plus intenses, ne parle plus que dans le délire...

“ A l'heure où nous nous sommes présenté au château de Rueil, son état était encore des plus graves et des plus alarmants.

“ L'un des médecins qui la soignent et avec lequel nous avons pu nous entretenir pendant quelques instants ne nous a pas caché son inquiétude

“ — L'émotion que Mme Le Rodier a éprouvée, nous a-t-il dit, a été si violente et si terrible que c'est un miracle qu'elle ne soit pas tombée foudroyée... Mais la pauvre femme n'est pas pour cela hors de tout danger, tant s'en faut... Tout est à craindre, et qui sait !... ”

“ Et comme le médecin paraissait hésiter :

“ — Que craignez-vous donc, docteur ? lui avons nous demandé. Et quel est donc le mot que vous n'osez pas dire ?... que vous semblez avoir peur de prononcer ?

“ — Oui, qui sait, fit-il alors à voix basse et le front tout à coup rembruni ; qui sait s'il n'aurait pas mieux valu pour elle qu'elle fût en effet foudroyée, tuée sur le coup ?

“ Car ce que je crains surtout et ce que je redoute le plus, puis-que vous voulez le savoir, c'est que ce délire que nous avons eu tant de peine à combattre, c'est que ce délire dans lequel, du reste, elle retombe assez souvent, ne soit pas seulement l'effet passager d'une fièvre effrayante... Oui, ce que je crains, c'est que la malheureuse femme ne paye de sa raison la mort de son mari ! ”

“ Et c'est sur ces dernières paroles du médecin... sur ces dernières paroles si menaçantes et que nous n'avons pu entendre sans tressaillir, que nous avons quitté cette maison jadis si heureuse, aujourd'hui si terriblement frappée...

“ Et nous en étions déjà bien loin que nous croyions toujours entendre les sanglots qui l'emplissaient, que nous croyions toujours avoir devant les yeux les deux enfants du mort.

“ Oh ! ces deux jeunes gens... ce beau garçon de vingt ans... cette belle jeune fille de dix-huit... comme leur douleur, comme leur désespoir vous arrachaient l'âme aussi !... ”

“ Mais la voix de plus en plus tremblante, de plus en plus faible, Blanche venait tout à coup de s'interrompre.

“ Car de plus en plus émue et les yeux mouillés de larmes, elle ne pouvait s'empêcher de penser que l'histoire de ces deux jeunes gens... que l'histoire des deux enfants de Mme Le Rodier ressemblait étrangement à la sienne... ressemblait étrangement à celle d'André...

“ Car leur maison, après avoir été autrefois si heureuse, n'avait-elle pas été aussi brusquement plongée dans le deuil, la tristesse et le désespoir ?

“ Car après avoir été immensément riches, ne se trouvaient-ils pas aussi aujourd'hui complètement ruinés, complètement dépouillés de tout ?

“ Car, après avoir grandi, après avoir été entourée de toute la tendresse et de toute l'affection d'une mère, ne s'étaient-ils pas trouvés aussi tout à coup orphelins comme, sans doute, les deux enfants de Me Le Rodier allaient le devenir... comme ils l'étaient même déjà puisque la raison de leur mère s'égarait, puisque la raison de leur mère se perdait ?

“ Oh ! oui, c'était bien là la même histoire... la même histoire si douloureuse et si sombre !

“ Et Blanche allait peut-être s'oublier encore longtemps dans sa rêverie, quand, doucement, la voix d'André l'en tira.

“ — Continue, dit-il. Lis jusqu'au bout... ”

“ Alors, faisant un effort pour se ressaisir, la jeune fille acheva, toujours à voix haute, la lecture de l'article, qui se terminait ainsi :

“ Et maintenant, quand aux causes de ce drame si vraiment tragique, si vraiment impressionnant, nous n'en parlerons qu'avec les plus extrêmes réserves.

“ Mais des bruits qui commencent à circuler, il paraîtrait que la situation financière de Me Le Rodier avait été gravement atteinte dans ces derniers temps.

“ Après avoir remué des millions et enrichi une foule de gens, il s'était vu peu à peu et par suite d'une mauvaise chance véritablement incroyable, acculé à la ruine, acculé à la banqueroute.

“ Avec une énergie extraordinaire, une force d'âme admirable, il avait réussi à cacher aux siens, à cacher à tous, pendant de longues semaines et même pendant de long mois, tous ses horribles angoisses, toutes ses atroces tortures...

“ Puis, un beau jour, comme il avait épuisé toutes ses forces à remonter le courant ; comme il avait vu échouer les uns après les autres toutes ses combinaisons et tous ses projets ; comme il avait jeté au gouffre de la spéculation jusqu'à la dot de sa femme, jusqu'à la dot de ses enfants pour tâcher de se sauver et de sauver ceux qui avaient eu confiance en lui ; comme enfin il ne lui restait plus d'espoir, cet homme qui avait toujours eu tant de sang-froid et qui avait toujours été si maître de lui, a été pris de vertige.

“ Il a dû voir, dans un rêve terrible qu'il faisait éveillé, se dresser devant lui des figures menaçantes. Il a dû entendre retentir à ses oreilles des injures cruelles qui l'on fait bondir de colère et de honte.

“ Voleur !... Je suis un voleur !”

“ Oui, voilà ce qu'il a dû se dire, lui dont on connaissait la légendaire probité, lui qui avait occupé pendant de si longues années une des plus hautes situations de Paris sans se faire un seul ennemi, lui que tout le monde aurait plaint, à qui tout le monde aurait pardonné.

“ Et c'est alors que la sinistre pensée du suicide a germé dans son cerveau plein de fièvre... Et c'est alors qu'il a envisagé la mort comme une délivrance... et, qui sait ? comme une expiation !

“ Ah ! sans doute, son malheur ne le frappe pas seul, et il laissera derrière lui bien des ruines, bien des désastres !

“ Mais les malédictions qui se lèveraient pour accabler un autre se tairont autour de sa tombe... Car, même après cette effroyable aventure, Me Le Rodier reste encore ce qu'il a été toute sa vie ; un honnête homme !”

“ Et cette lecture enfin achevée, il y eut entre Blanche et André un long silence.

“ Tous les deux se regardaient, profondément attendris.

“ Mais ce n'était plus à l'article si émouvant qu'ils venaient de lire, ce n'était plus à la mort si tragique de Me Le Rodier qu'ils pensaient.

“ Non, ils songeaient l'un à l'autre.

“ André plaignait Blanche, et Blanche s'apitoyait sur le triste avenir qui attendait André.

“ Et leurs regards exprimaient si clairement leur pensée, leurs regards disaient si clairement ce qui se passait dans leur âme que, soudain, ils se comprirent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Blanche !

— André !

“ A la longue, l'interminable étreinte, pleine de la plus profonde émotion, de la plus immense tendresse, cessa !

“ — Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre André, dit enfin la jeune fille, la voix brisée, c'est à toi surtout que je pense, c'est toi surtout que je plains !

“ Car moi, mon avenir est assuré, mais c'est pour le tien que je m'effraie... ”

“ Que vas-tu faire ?... Que vas-tu devenir, maintenant que nous n'avons plus rien et que le château même où nous sommes nés, que le toit même où fut notre berceau n'est plus à nous ?

“ Elle eut un léger frisson ; puis, plus pâle et plus émue encore, si c'était possible.

“ Et moi qui, tout à l'heure encore, voyais la vie si belle, reprit-elle entre deux sanglots. Et moi qui, tout à l'heure encore, étais si heureuse ! Et moi ! Et moi qui, tout à l'heure, venais vers toi avec toute la joie du cœur !

“ Et, tout à coup, en face de mon rêve si beau, si éblouissant, ce dresse cette épouvantable chose... cette horrible réalité !

“ Plus rien !... Ruinés !... ”

“ Et bientôt, dans quelques jours peut-être, des étrangers nous chasseront d'ici... des étrangers seront les maîtres dans cette demeure où dormaient pour nous tant de pieux souvenirs !

“ Et pendant ce temps là... pendant que rien ne pourra me consoler de la perte de notre foyer, dans quelles angoisses vivrai-je en pensant à l'existence pleine de luttes, pleine de privations peut-être, à laquelle tu seras condamné !

“ Car, oui, je me demande encore, je me demande toujours le cœur de plus en plus bouleversé : Que vas-tu faire ?.. Quel avenir t'attend !

“ Oh ! oui, c'est cette pensée-là qui me brise... c'est cette pensée-là qui me tue !

“ Et, la tête tombée sur l'épaule de son frère, la jeune fille doucement pleurait, doucement sanglotait.

“ Mais André n'était déjà plus l'homme abattu, plus l'homme terrassé qu'il était tout à l'heure. Mais déjà il avait repris possession de lui-même et retrouvé toute sa force, tout son énergie, toute sa volonté.

“ — Oh ! ne pleure pas... ne sanglote pas ainsi ! fit-il vivement, la voix douce et grave. Moi, je suis un homme, et j'ai assez de fierté pour que la pauvreté ne m'effraie pas... assez de courage pour reconquérir peut-être un jour cette fortune engloutie... ”

“ Nous avons des amis qui ne m'abandonneront pas... des amis qui m'aideront, j'en suis sûr, à me faire une position digne de moi.

“ Je travaillerai, je lutterai, je vaincrai !

“ Oh ! cela, j'en réponds... cela, je le jure !

“ Mais c'est pour toi, ma pauvre enfant, que je tremble !... mais c'est pour toi, ma pauvre enfant, que je m'effraie à mon tour !

— Pour moi ?

“ — Oui, pour toi, ma Blanche aimée... ma Blanche adorée !... Car s'il le fallait, aurais-tu le même courage et la même énergie que moi ?

“ — Que veux-tu dire ? fit-elle, avec un léger mouvement.

“ — Car si le terrible malheur qui nous frappe devait détruire tes plus chères espérances... ”

— André !

“ — Car si, par suite de notre ruine, tes projets de bonheur ne devaient plus aboutir... ”

— André, que dis-tu !

“ — Car si maintenant que tu n'es plus, en effet, qu'une fille sans dot, comme le dit Me Le Rodier, maintenant que nous sommes pauvres, tu devais renoncer à ce bonheur que tu t'étais promis, à cet amour qui était toute ta vie... ”

— André !... oh ! André, ne parle pas ainsi !

“ — Aurais-tu assez d'affection pour moi et assez d'orgueil envers toi-même... aurais-tu assez de force pour pouvoir vivre encore ?... assez de foi en l'avenir pour chercher ailleurs ce bonheur que tu aurais perdu ?

“ — Oh ! je comprends ! s'écria-t-elle, la voix sourde, toute tréssaillante. Tu doutes encore de Julien !... Tu crois que, parce que maintenant je n'ai plus de dot... que, parce que maintenant nous sommes ruinés, il serait capable de reprendre sa parole, capable de me repousser, capable de me renier !

“ Oh ! c'est mal, André, c'est mal de lui faire une aussi sanglante injure !

“ Oui, c'est mal de croire que Julien pourrait être un misérable et un lâche !

— Je connais son père ! dit André, la voix sourde à son tour.

— Son père ?

— Je connais le comte d'Argello !

“ — N'est-ce donc pas un honnête homme ?... N'est-ce donc pas un homme d'honneur ?

— C'est un homme d'argent !

— André !

“ — C'est, avant tout, un être positif et qui ne s'arrête guère aux questions de sentiment.

— Tu le calomnies aussi, André !

“ — Non, je te le jure ! Non, je te le dépeins tel qu'il est... Et voudra-t-il encore pour son fils d'une jeune fille pauvre, d'une jeune fille qui n'aura plus pour toute fortune que sa jeunesse et sa beauté : voilà, depuis que j'ai reçu cette lettre terrible, la question que je me pose, plein d'appréhension et d'angoisse... ”

“ — Soit ! fit Blanche, très pâle, la voix très brève. Mais Julien m'aime !... Mais lui n'est pas un homme d'argent, et quand il t'a demandé ma main, ce n'était pas ma fortune, ce n'était pas ma dot qu'il épousait... ”

— Julien ! fit tout bas et amèrement André.

“ — Et que son père ose aujourd'hui lui reprendre son consentement... que le comte d'Argello ose aujourd'hui nous faire l'injure de rompre, je suis bien certaine que Julien n'écouterait pas ses conseils, bien certaine que Julien ne reniera rien de ses engagements, rien de ses serments, rien de notre amour !... ”

“ — Julien tremble devant lui comme il tremblait quand il n'était qu'un enfant, répondit vivement André. Julien n'oserait pas se révolter contre lui... Julien, par faiblesse, serait capable de se rendre, capable de lui obéir... ”

— Jamais !

— Que Dieu t'entende !

“ — Oh ! non, n'aie pas cette peur, n'aie pas cette crainte ! s'écria avec force la jeune fille. Oh ! moi, je suis si sûre de mon bonheur, si sûre du cœur de mon fiancé, si sûre qu'il aimerait mieux tout braver que de renoncer à moi, que je n'éprouve aucune de tes appréhensions, aucune de tes angoisses.

“ D'ailleurs, ajouta-t-elle plus vivement, il est bientôt l'heure où il doit venir, comme il vient chaque matin... ”

“ Eh bien, tu verras, si quand tu lui annonceras la catastrophe qui vient de nous atteindre, si quand tu lui diras que je ne suis plus la riche héritière que j'étais autrefois, mais une pauvre fille qui n'a plus pour toute richesse que sa tendresse et son amour, ami, tu verras s'il a seulement le moindre tressaillement, s'il a seulement la moindre ombre sur le visage !... ”

“ Mais, tiens, ajouta-t-elle encore, en montrant dans un geste rapide la fenêtre, regarde !

— C'est lui ?

“ — Oui, c'est lui qui vient d'entrer dans le parc... Oh ! tu vas voir !... tu vas voir que c'était moi qui avais raison et que rien ne peut menacer mon bonheur !... ”

“ Mais elle avait à peine achevé ces mots qu'André éprouva un atroce serrement de cœur.

“ Car, loin de partager l'aveugle confiance de sa sœur, il lui avait suffi de jeter un coup d'œil sur Julien pour qu'aussitôt ses appréhensions devinssent plus vives encore.

“ En effet, il lui semblait que, ce matin-là, le fiancé de Blanche ne venait pas à eux de la même allure aussi rapide, de la même allure aussi légère que d'habitude. . . .

“ Son pas, au contraire, était lent et court, et André remarqua qu'il marchait la tête baissée, comme un homme profondément soucieux.

“ — Est-ce qu'il saurait déjà la nouvelle ? se dit-il en se sentant pâlir. Oui, peut-être ! . . . Le comte d'Argelle n'ignorait pas que toute notre fortune était entre les mains de Me Le Rodier. Et les journaux lui auront tout dit, tout appris ! . . .

“ Quant à Blanche, le rayon de joie qu'elle avait eu d'abord dans les yeux, en apercevant son fiancé, s'était brusquement éteint.

“ Très surprise, elle aussi, de l'allure de Julien, elle sentait une vague inquiétude la gagner.

“ — Pourquoi ne me cherche-t-il donc pas du regard comme d'habitude ? se demandait-elle. Pourquoi a-t-il donc cet air-là . . . cet air si préoccupé . . . cet air si étrange ?

“ Est-ce qu'André . . .

“ Oh ! non, non. André se trompe ! ” ajouta-t-elle, tandis qu'elle sentait un frisson lui traverser le cœur.

“ Et comme enfin Julien, qui n'était plus qu'à quelques pas du château, venait de lever les yeux vers elle et de lui sourire, de nouveau son front rayonna . . .

“ — Oh ! j'étais folle ! se dit-elle, ivre de joie. Est-ce que, moi aussi, je n'allais pas avoir peur ! ”

“ Et ce fut complètement rassurée, complètement tranquillisée, qu'elle courut, les deux mains tendues, à la rencontre de son fiancé qui venait d'entrer.

“ Mais à peine les lèvres de Julien avaient-elles effleuré son front, qu'elle tressaillit.

“ Qu'était-ce donc ?

“ Se trompait-elle ?

“ Mais comme ce baiser lui avait paru froid.

“ Mais comme le sourire de Julien lui semblait contraint !

“ Mais comme le son de sa voix semblait changé !

“ Et la jeune fille éprouva le même atroce serrement de cœur que tout à l'heure avait ressenti André.

“ Mais que Julien fût capable de la trahir, capable d'oublier ses promesses, cela lui paraissait tellement inouï, tellement impossible, qu'elle se remit aussitôt, car elle se serait sentie non seulement pleine de honte, mais encore pleine de remords si elle avait pu avoir à ce sujet le moindre doute, la plus légère inquiétude.

“ Aussi fut-ce avec un accent plein d'assurance qu'elle dit au bout d'un instant :

“ — Je crois, Julien, que mon frère a quelque chose à vous dire . . . quelque chose de très important . . . de très grave même . . . Je vais donc vous laisser seul avec lui, mais je reviendrai bientôt . . . ”

“ Et elle s'en alla, non sans avoir jeté à André un coup d'œil qui semblait dire :

“ — Et maintenant parle . . . dis-lui tout ! . . . Tu vas voir si j'avais raison d'être sûre de lui ! . . . ”

“ Mais, la porte refermée, elle resta là, écoutant, prêtant l'oreille, très heureuse et très fière d'avance d'assister à la scène qui allait avoir lieu entre son frère et son fiancé, et de voir avec quel calme et quel souverain mépris de l'argent Julien allait apprendre qu'ils étaient ruinés . . .

“ — Me délaissais parce que je suis pauvre ! . . . Ne plus vouloir de moi parce que je n'ai plus de fortune ! . . . Oh ! non, mille fois non ! se disait-elle, et ce n'est pas un homme comme Julien . . . un homme qui a le cœur si haut et l'âme si chevaleresque, qui pourrait commettre une pareille lâcheté, une semblable infamie ! ”

“ Pourtant la voix lente et un peu sourde d'André venait de s'élever.

“ — Assieds-toi, Julien, commença-t-il, et laisse-moi te dire que je t'attendais avec impatience, car nous avons à causer . . . car, ainsi que ma sœur te le disait tout à l'heure, j'ai quelque chose de très important, de très grave à t'apprendre . . .

“ — Je t'écoute, ” répondit le fiancé de Blanche sans manifester la moindre surprise.

“ Alors, après un silence :

“ — Tu sais, Julien, reprit André, que mon père avait confié toute sa fortune à Me Le Rodier, le célèbre notaire de Paris ? . . .

“ — Oui, je savais cela.

“ — Et tu dois savoir également qu'après sa mort j'avais, pour obéir à ses conseils, continué la même confiance à cet homme ?

“ — Oui, tu me l'as dit.

“ — Eh bien, Julien, je viens d'apprendre ce matin une nouvelle qui a failli me rendre fou . . . une nouvelle qui m'a rempli de vertige et qui, pendant je ne sais combien de temps, m'a laissé comme fou-

droyé . . . Je viens d'apprendre que Me Le Rodier, après avoir englouti des sommes énormes, des sommes immenses, tout l'argent qu'il avait en dépôt, s'était suicidé il y a deux jours . . .

“ Or, poursuivait André, la voix encore plus lente, encore plus sourde, c'est pour nous la ruine, la ruine entière, la ruine la plus complète . . . Même, à cette heure, je ne suis plus le maître ici . . . même Chaverny ne nous appartient plus . . . Chaverny est hypothéqué . . . Chaverny sera vendu . . . Oui, voilà le coup terrible . . . le coup que personne n'aurait pu prévoir qui nous frappe ! . . .

“ Ma sœur n'a donc plus de dot . . . ma sœur est donc à présent aussi pauvre que si, au lieu d'être la fille du comte de Chaverny, elle était l'enfant d'un ouvrier.

“ Voilà ce que je voulais te dire, bien convaincu, comme elle, que ce n'est pas cet affreux malheur qui nous atteint qui peut en rien modifier tes sentiments . . . ”

“ Et André attendit.

“ Blanche aussi.

“ L'oreille collée contre la porte et retenant son souffle, elle épiait avec une sorte d'anxiété, dont, malgré tout, elle ne pouvait se défendre, ce que Julien allait répondre.

“ Mais, un peu pâle, et son regard semblant éviter le regard d'André, le fiancé de Blanche gardait un étrange silence.

“ Enfin, la voix si sourde qu'il semblait avoir peur de parler :

“ — Oui, je savais déjà tout ce que tu viens de me dire, fit-il ; je connaissais déjà par les journaux la triste fin de Me Le Rodier . . .

“ — Ah ! fit doucement André.

“ — Et je n'ai pas besoin de te dire avec quel saisissement, avec quelle stupeur j'ai appris que vous étiez dépouillés de toute votre fortune . . . Mais, mon pauvre ami, ajouta le jeune comte d'Argelle avec un long soupir, Blanche et toi, vous n'êtes pas les seuls à plaindre . . . les seuls qui soyez victimes de cet événement véritablement terrible, véritablement épouvantable . . .

“ — Malheureusement ! dit André, qui l'observait très attentivement. Oui, bien d'autres familles, en effet, vont se trouver ruinées en même temps que nous . . .

“ — Oh ! c'est affreux ! c'est affreux ! fit Julien, qui semblait de plus en plus hésiter à parler. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire . . . Je voulais te parler de moi . . .

“ — De toi ?

“ — Oui, de moi, que ce coup frappe cruellement aussi . . . Car sais-tu ce qui se passe ? . . . Car sais-tu pourquoi je venais ce matin ?

“ — Non ! répondit André qui, brusquement, tressaillit, tandis que, de son côté, Blanche devenait subitement toute livide,

“ — Eh bien ! il n'y a que quelques instants, je viens d'avoir avec mon père une scène qui m'a déchiré le cœur, une scène dont je suis encore tout tremblant de colère.

“ Blanche ruinée, il n'a plus voulu entendre parler de notre mariage . . . et j'ai eu beau le prier, le supplier . . . j'ai eu beau chercher à l'attendrir en lui parlant de mon bonheur et du bonheur de Blanche . . . j'ai eu beau lui répéter cent fois que sa loyauté et son honneur ne lui permettaient pas de revenir sur sa parole, il est demeuré inébranlable, inflexible dans sa résolution . . .

“ — Ton père !

“ — Oui, mon père ! . . . Mon père, aujourd'hui, me refuse son consentement ! . . . Mon père, aujourd'hui, ne veut plus entendre parler de ce mariage qui lui causait, disait-il, tant de joie ! . . .

“ Ah ! c'est aussi là pour moi un coup bien terrible . . . un coup auquel je ne me serais jamais attendu !

“ — Soit ! fit froidement le frère de Blanche. Mais si ton père revient sur sa parole . . . si ton père est assez vil . . .

“ — André !

“ — Assez vil, je répète le mot, pour n'avoir vu dans ton union avec Blanche qu'une question d'argent, qu'une question de gros sous . . . si ton père est assez misérable . . .

“ — André !

“ — Assez misérable, je le répète aussi, pour nous faire un pareil outrage, toi, que penses-tu ?

“ — Moi ?

“ — Oui, toi ? . . . Quelles sont tes intentions ?

“ — Mes intentions ! . . . Comme tu me dis cela ! . . . Avec quel air tu me regardes ! ”

“ En effet, André regardait le fiancé de sa sœur avec un regard si perçant et si profond, qu'il semblait vouloir le fouiller, le sonder jusqu'au fond de l'âme.

“ — Est-ce que par hasard, tu me ferais l'injure de croire que j'ai pu changer ? reprit vivement Julien, dont les yeux venaient de se baisser devant le regard si ferme et si pénétrant de son ami.

“ Non, non, ne me fais pas à ton tour l'injure de croire que je serais assez lâche pour me rendre, assez lâche pour céder ! . . .

“ Non, non, aujourd'hui, comme hier, je suis toujours le fiancé de Blanche . . . de Blanche que j'aime si profondément et si ardemment !

“ Non, non, aujourd'hui, comme hier, je ne puis avoir d'autre joie, d'autre bonheur, d'autre espoir que celui de lui consacrer toute ma vie ! . . .

“ Seulement... ”

“ — Ah ! fit malgré lui André. ”

“ — Ecoute-moi... Laisse-moi parler... ”

“ — Oui, je t'écoute !... Parle ! ”

“ — Seulement, puis-je entrer en révolte ouverte contre mon père ? puis-je, même dans mon intérêt et dans celui de Blanche, commencer par me brouiller avec lui ?... Enfin, ne serait-il pas peut-être très maladroit de ma part de lui arracher brutalement ce consentement qu'il me refuse ? ”

“ — Et alors ? fit André, qui avait peine à se contenir. ”

“ — Et alors, après y avoir longtemps réfléchi, je crois qu'il vaudrait mieux et qu'il serait beaucoup plus habile de ne pas le heurter de front, c'est-à-dire de temporiser un peu, pour voir s'il ne reviendra pas sur sa détermination. ”

“ C'est ainsi, par exemple, que, puisqu'il veut me remmener en voyage, je partirai avec lui demain... ”

“ — Julien ! ”

“ — Ne te fâche pas !... Aie confiance en moi... Ce ne sera, je te le jure, qu'une absence de quelques mois pendant lesquels j'aurai peut-être la chance de le convaincre et de le ramener... Et si, au bout de ce temps-là, rien n'était changé, eh bien, sur l'honneur, je te jure aussi que je reviendrai... je te le jure aussi... ”

“ Mais il n'acheva pas. ”

“ En face de lui, André de Chaverny venait de se lever d'un bond, livide. ”

“ — Tu mens !... Tu mens ! lui criait-il en plein visage. ”

“ — André ! ”

“ — Et toi, aussi, tu es un être vil, un misérable comme ton père ! Et toi aussi, tu es un lâche, car tu fuis, car tu te sauves après avoir brisé le cœur de cette pauvre enfant qui en mourra peut-être !... ”

“ — Non, non, tu te trompes !... Je te jure que tu te trompes ! ”

“ — Tais-toi !... Tais-toi ! cria André, les poings crispés, les yeux pleins d'éclairs. ”

“ Oh ! va, ajouta-t-il avec un sourire amer, ce n'est pas moi qui aurais été ta dupe, car il y a longtemps que je te connaissais, car il y a longtemps que je savais que tu n'avais pas de cœur. ”

“ Mais Blanche n'a pas voulu m'entendre !... mais Blanche t'aimait trop pour me croire !... mais Blanche me répondait toujours que je te calomniais ! ”

“ Mais maintenant que tu lui voles son bonheur... mais maintenant que tu lui brises l'âme... mais maintenant qu'elle peut mourir de la trahison, elle me croira peut-être ! ”

“ Trop tard, hélas ! ”

“ Mais prends garde !... prends garde qu'il n'arrive pas malheur à cette enfant !... prends garde, que grâce à ton infamie, je n'aie pas à la pleurer à son tour ! car, aussi vrai que je m'appelle André de Chaverny, je te tuerai comme un chien ! ”

“ Et de plus en plus livide, de plus en plus effrayant de colère, le jeune homme semblait prêt à se jeter sur Julien d'Argelle. ”

“ Mais la porte venait brusquement de s'ouvrir, et Blanche était apparue... Blanche, toute frémissante et horriblement pâle aussi. ”

“ — Tu l'as entendu ! s'écria André en lui montrant du doigt Julien. Voilà l'homme que tu aimais !... Voilà l'homme à qui tu avais donné ton cœur !... Voilà l'homme que je calomniais... l'homme que tu croyais si loyal et si chevaleresque ! ”

“ Cet homme n'avait pas d'âme, je te l'avais dit ! ”

“ Cet homme est un misérable qui oublie tous ses serments et qui foule aux pieds son honneur ! ”

“ Cet homme est un lâche qui maintenant ne veut plus de toi parce que tu es pauvre ! ”

“ — André, tais-toi ! André, laisse-moi... laisse-nous ! s'écria la jeune fille effrayée de l'immense colère de son frère. ”

“ Et elle le poussa vivement dehors, tandis que Julien, qui ne savait plus quelle contenance tenir, et tout frémissant de colère aussi sous les sanglantes injures dont André venait de le souffleter, demeurait immobile, les lèvres tremblantes et le front baissé... ”

“ Puis, comme elle venait de s'approcher lentement de lui : ”

“ — C'est donc vrai, Julien, dit-elle avec un accent si douloureux que rien ne pourrait le rendre, c'est donc vrai ce que je viens d'entendre ?... c'est donc vrai que vous me trompiez !... que vous me mentiez ? c'est donc vrai qu'il ne reste plus rien de ces beaux rêves que nous faisons ensemble ?... plus rien de cet avenir de bonheur que vous m'aviez tant promis ?... c'est donc vrai que j'avais tort de vous croire, tort de vous aimer ?... ”

“ — Non, non, Blanche, non, je reviendrai, je vous le jure ! s'écria Julien. Non, vous verrez dans quelques mois qu'André me calomniait encore ?... ”

“ Mais elle, les yeux pleins de larmes, hochait lentement la tête. ”

“ — Non, Julien non, ne mentez plus, dit-elle, vous ne reviendrez pas !... Non, si vous me quittez demain, ce sera pour toujours ! ”

“ — Blanche croyez-moi... ”

“ — Oui, pour toujours... pour toujours, vous dis-je !... Oui, c'est entre nous un dernier, un éternel adieu ! ”

“ — Blanche ! ”

“ — Vous étiez toute la joie de ma vie, reprit-elle la voix tremblante, le visage tout inondé de larmes. Je ne vivais que pour vous, et je n'étais heureuse que lorsque je pensais à vous... ”

“ — Vous dédaignez aujourd'hui cet amour que je vous avais donné... cet amour qui était si profond que je ne pourrai jamais l'oublier... que je ne pourrai jamais en connaître un autre... ”

“ Soit ! ”

“ Adieu donc ! ”

“ Je ne vous en veux pas, car je vous aime trop pour pouvoir jamais vous haïr... ”

“ Tout ce que je désire seulement, tout ce que je souhaite le plus ardemment, c'est que celle que vous rencontrerez plus tard sur votre chemin... c'est que celle que vous choisirez plus tard pour en faire votre femme vous aime autant que je vous aurais aimé !... ”

“ Et si, un jour, quand vous reviendrez au château d'Argelle... si, un jour, quand vous repasserez près de Chaverny, on vous dit : “ Blanche est morte... ” ”

“ — Oh ! ne dites pas cela ! ”

“ — N'ayez pas de remords, car je serai morte en vous pardonnant ! ”

“ Adieu ! ”

“ Et la jeune fille s'enfuit, la gorge pleine de sanglots. ”

“ Julien resta un moment les yeux fixés sur la porte par laquelle elle venait de disparaître, puis, tout à coup, avec un léger haussement d'épaules : ”

“ — Est-ce qu'on meurt d'amour ! murmura-t-il. Elle se consolera ! ”

“ Et il sortit. ”

“ Quelques secondes après, il traversait d'un pas rapide le parc. Caché derrière un rideau, Blanche, qui toujours pleurait, qui toujours sanglotait, le suivait encore des yeux. ”

“ Mais il ne se retourna pas. ”

“ Mais il n'eut pas même la pensée de jeter un dernier regard sur cette maison où sa trahison venait d'apporter la douleur et le désespoir. ”

“ Sa silhouette disparut brusquement au détour d'une allée, on entendit la porte du château se refermer lourdement derrière lui, et tout fut dit. ”

“ Blanche restait bien seule en face de son avenir détruit !... en face de son amour brisé ! ”

“ Pauvre enfant ! ”

“ Un mois plus tard, et jour pour jour après l'épouvantable scène que nous venons de raconter, Laurent errait encore à travers les allées du parc solitaire. ”

“ C'était la tombée de la nuit. ”

“ Le ciel était triste et sombre. ”

“ Et tout en marchant lentement et au hasard, le front très pâle, l'air profondément pensif, le vieux soldat se retournait parfois pour jeter de longs regards sur le château. ”

“ Au premier étage, une faible lumière brillait à travers les rideaux... une petite lumière qui avait quelque chose de lugubre et de sinistrement. ”

“ Alors, tout son pâle visage se contractait et de grosses larmes lui roulaient dans les yeux : ”

“ — Ah ! pauvre demoiselle !... Pauvre M. André ! murmurait le vieux serviteur de Chaverny. ”

“ Et après s'être retourné pour la vingtième fois au moins, il venait de reprendre encore sa marche errante, quand tout à coup, il tressaillit. ”

“ Une ombre venait de se dresser à quelques pas de lui. ”

“ Le vieux soldat s'avança vivement au-devant de cette ombre. ”

“ — Est-ce vous, monsieur le duc ? demanda-t-il à voix basse. ”

“ — Oui, répondit sur le même ton la voix de M. de Ryon. Vous m'attendiez, mon brave Laurent ? ”

“ — Comme tous les soirs, monsieur le duc. ”

“ — Eh bien ? ”

“ Il eut un silence. ”

“ — Mauvaises nouvelles ? fit avec appréhension le vieux gentilhomme. ”

“ — Très mauvaises, monsieur le duc ! ”

“ — Blanche ?... ”

“ — Perdue ! ”

“ — Perdue ! ”

“ — Oui, c'est la fin !... Demain, à moins d'un miracle sur lequel je ne compte pas, la pauvre enfant ne verra plus lever le soleil... ”

“ — Est-ce possible ? ”

“ — Oui, M. le duc... oui, la pauvre enfant se meurt... la pauvre enfant s'en va !... Il n'y a plus désormais aucun espoir... ”

“ Et c'est ce Julien... c'est ce misérable qui nous la tue ! ajouta le vieux soldat en montrant du poing la masse sombre du château d'Argelle. Car voyez-vous, elle l'aimait trop... elle l'aimait comme on n'a jamais aimé !... ”

“ — Oui, c'est un gredin ! dit le duc, la voix sourde. ”

“ Pais après une courte pause : ”

“ — Et lui ? interrogea-t-il anxieusement. ”

“ — M. André ? ”

—Oui, André?... que devient-il ?

—Oh ! écrasé !

—Pauvre garçon !

—Anéanti !... Il ne fait que pleurer, que sangloter, et j'ai bien peur pour lui aussi, M. le duc... oui, bien peur qu'après tant de secousses il ne finisse mal !...

—Est-ce que je peux monter ? demanda M. de Ryon.

—Oh ! certainement, M. le duc, et M. André sera même très content, car vos visites et celles de M. le marquis de Cerninge sont sa seule consolation.

—Tout en échangeant ces derniers mots, ils venaient de se rapprocher du château.

—Le duc leva la tête, puis, comme il venait d'apercevoir la petite lumière si pâle et si triste qui brillait au premier étage, il ne put s'empêcher de tressaillir, le cœur tout serré.

—Pauvre petite ! murmura-t-il. Cette lumière, c'est comme le reflet de sa vie qui de plus en plus baisse, qui de plus en plus s'éteint !

—Il monta au premier étage, traversa familièrement trois ou quatre pièces pleines d'ombre, puis, tout à coup, s'arrêta tout saisi.

—Là, dans la pièce où il se trouvait et qui précédait immédiatement la chambre de Blanche... dans cette pièce toute noire aussi, toute pleine de ténèbres aussi, il venait d'entendre un bruit sourd de sanglots.

—André, est-ce vous ? fit-il à voix basse.

—C'était, en effet, André... André qui, tombé en travers d'un canapé, sanglotait ainsi, le visage enfoui dans les coussins et le front dans ses mains.

—A la voix du duc, le jeune homme se leva d'un bond, puis s'élançant vers lui, l'étreignit avec force dans ses bras, tandis que de nouveaux sanglots l'étouffaient...

—Mon ami !... Mon ami, du courage ! dit vivement M. de Ryon en l'étreignant à son tour contre sa poitrine. Remettez-vous !... Il ne faut jamais désespérer...

—Ah ! si vous saviez !... si vous la voyiez ! s'écria André avec un geste d'indicible douleur.

—Oui, je sais... Laurent vient de me le dire... la pauvre enfant va plus mal... Mais elle est jeune et à son âge on revient souvent de bien loin !...

—On ne revient pas de la mort ! dit André, dont le visage aurait effrayé le duc, s'il avait pu le voir.

—De la mort ? Elle est morte ! s'écria celui-ci, plein d'épouvante.

—Non, non !... Elle vit, si vivre c'est avoir encore un peu de souffle... Mais, de plus en plus, je le vois bien, la mort se rapproche ! Mais, de plus en plus, ses forces diminuent !... Mais, de plus en plus, sa voix s'éteint !... Mais, à chaque minute, la sueur qui l'inonde devient de plus en plus abondante, de plus en plus glacée !

—Pauvre petite Blanche !... Pauvre chère enfant ! murmura M. de Ryon qui, maintenant, pleurait aussi.

—Elle était si belle... si belle et si bonne !

—Oh ! oui, belle comme le jour !... bonne comme la bonté même !

—Et elle m'aimait tant !... Et je l'aimais tant aussi !

—C'est vrai !... C'est vrai !

—Et puis nous avions tant pleuré et tant souffert ensemble que la douleur avait été entre nous comme un lien de plus...

—C'est vrai !... C'est vrai !... Mais ne pleurez pas... ne sanglotez pas ainsi, mon pauvre André !... Vous me faites une peine inouïe !... Vous me déchirez l'âme !...

—Oh ! j'en étais sûr... j'en étais sûr ! s'écria le jeune homme qui, malgré toute sa force de volonté, ne pouvait s'empêcher de sangloter toujours. Oui, j'avais beau vouloir me raisonner... j'avais beau me dire que j'étais stupide, que j'étais fou d'avoir de pareilles idées, rien ne pouvait m'ôter le pressentiment que cet amour lui serait fatal, que cet amour dont je n'avais pu la guérir la tuerait !...

—Et il la tue, en effet !...

—Oh ! le misérable !... le misérable !

—Oh ! quand je pense à ce qui s'est passé depuis la dernière fois que nous l'avons vu... depuis le jour où il a eu le cynisme de venir nous dire que son père reprenait sa parole et que tout était fini, que tout était rompu entre nous, je me demande comment j'ai été assez lâche aussi pour pouvoir me contenir... comment j'ai été assez lâche aussi pour ne pas lui faire rentrer dans la gorge toutes ses hypocrisies et tous ses mensonges !

—André ! André ! fit vivement et doucement le duc.

—Mais c'est encore pour elle que j'ai tremblé !... Mais c'est encore d'elle que j'ai voulu avoir pitié !... Elle l'aimait si follement, et d'un amour si éperdu, que j'ai eu peur de la frapper au cœur si je châtiais ce drôle !...

—Et je l'ai laissé partir !... Et maintenant il est loin !... Et maintenant il l'a déjà oubliée, tandis qu'elle se meurt et qu'elle râle... tandis que, demain, je verrai se rouvrir pour elle... pour elle naguère si heureuse, naguère si joyeuse, la tombe où reposent les miens... la tombe où dorment les Chaverny !...

—Et la tête dans ses mains et ne parlant plus qu'à travers ses larmes :

—Ah ! ma pauvre Blanche !... ma pauvre sœur ! s'écria le jeune homme que le duc de Ryon cherchait en vain à calmer, en vain à apaiser. Sa robe de fiancée... cette robe qu'elle contemplait avec tant de bonheur et de joie, ne sera plus maintenant que son suaire !... Sa couronne virginale... cette couronne qui devait briller à son front si pur, ne servira plus maintenant qu'à orner son cercueil !...

—Pauvre enfant !... Pauvre enfant ! poursuivit le jeune homme, dont la voix venait de se briser dans de nouveaux sanglots, pourquoi n'as-tu pas voulu me croire ?... Pourquoi, quand je te criais : "Blanche, chasse cet homme de ta pensée !... Blanche, oublie cet amour qui me fait trembler pour toi !" hélas ! oui, pourquoi es-tu restée sourde à mes conseils, sourde à mes prières !...

—Ah ! c'est que tu ne pouvais me croire !... C'est que cet amour, tu n'aurais pu l'oublier sans t'arracher le cœur !

—Aussi quel coup pour toi quand enfin tu as pu connaître... quand enfin tu as pu juger ce lâche !... Oh ! oui, le coup a été si terrible que tu en es restée foudroyée !

—Il venait de chanceler comme un homme ivre sous le poids de son immense douleur.

—Il se laissa retomber comme une masse sur le canapé, puis, tandis que le duc de Ryon, de plus en plus ému, restait silencieux en face de lui :

—Oh ! oui, foudroyée !... foudroyée ; reprit-il lentement et à voix très basse, comme s'il n'eût plus parlé que pour lui seul. Oui, dès le lendemain du jour où cet homme avait mis pour la dernière fois les pieds dans notre maison... dès le lendemain du jour où tu avais dû dire adieu à tous tes rêves et renoncer à toutes tes espérances... oui, dès ce moment-là, déjà je ne te reconnaissais plus !

—Était-ce toi, ce fantôme, ce spectre que je voyais passer ?... Était-ce toi que je voyais les joues déjà creusées par les larmes et ces yeux où flambait la fièvre ?... Était-ce toi que je voyais tressaillir au bruit de mes pas... toi qui fuyais pour rester seule en face de ta douleur et de ton désespoir ?

—Oh ! que n'aurais-je pas donné pour revoir encore ton joyeux sourire !... pour entendre ta voix si gaie m'appeler !... pour retrouver sur ton front ce rayon de joie qui naguère encore l'illuminait !...

—Mais tu n'étais déjà plus de ce monde !... Et chaque matin c'était avec un nouvel effroi, une nouvelle épouvante que je voyais ta pâleur augmenter encore, ta fièvre devenir plus ardente, jusqu'au jour où tu restas inertes et sans souffle dans mes bras... jusqu'au jour où déjà j'ai pu croire que tu étais morte !...

—Et, brusquement :

—Morte ?... tu le seras demain... tu le seras dans quelques heures ! s'écria-t-il en se redressant d'un bond et avec un accent déchirant. Mais, dès demain aussi, je n'aurai plus qu'une pensée, je n'aurai plus qu'un but dans la vie ; te venger à ton tour comme j'ai vengé notre père !...

—Oh ! oui, j'en fais le serment, ce n'est pas impunément que Julien d'Argelle t'aura tuée par son parjure !... Et lui aussi expiera comme a expié l'autre !... Et lui aussi expiera comme a expié l'infâme marquis de Ponsac !

—André !... André ! s'écria le duc que cette exaltation effrayait.

—Et le serrant encore dans ses bras :

—Je vous en supplie, mon enfant, du courage !... ayez du courage ! lui dit-il d'une voix très douce, d'une voix paternelle. Oh ! oui, je sais que Blanche est bien malade, que son état est très grave, et moi-même, bien que je me sois toujours efforcé de ne pas paraître trop alarmé pour ne pas vous causer un plus gros chagrin, moi-même j'ai plus d'une fois tremblé pour elle...

—Ah ! certes !

—Mais pourtant, moi qui aime cette enfant presque autant que vous pouvez l'aimer... moi qui l'aime comme j'aurais aimé ma fille, si j'avais eu le bonheur d'en avoir une, je ne veux pas désespérer encore...

—Hélas !

—Non, je ne veux pas perdre tout espoir !... Non, je ne veux pas croire que Dieu nous reprendra cette enfant à qui il avait donné une si radieuse beauté et un si grand cœur... cette enfant qui est, pour vous, la seule affection qui vous reste en ce monde, et, pour moi, la dernière joie, la dernière consolation de ma vieillesse !

—Non, non, Dieu ne voudra pas la reprendre... .

—Espérez donc... espérez encore, vous dis-je !... Un miracle se fera... Blanche vivra... .

—Un miracle ! s'écria avec un accent plein de désespoir le jeune homme. Eh bien ! monsieur le duc, venez... vous la verrez !

—André venait de s'emparer de la main de M. de Ryon.

—Il poussa très doucement une porte qui était entre-bâillée, et ils se trouvèrent dans la chambre de Blanche.

—Une lampe, dont la mèche était baissée, n'y jetait qu'une clarté presque funèbre.

—Aucun bruit.

—Aucun souffle.

—André et le duc n'avançaient que sur la pointe des pieds,

—Approchez !... approchez !... fit très bas André.

Puis, comme ils venaient d'arriver devant le lit sur lequel reposait Blanche, il en écarta très doucement les rideaux, et les yeux clos, immobile comme si déjà elle eût été morte, la jeune fille apparut.

D'abord M. de Ryon n'aperçut qu'une silhouette indécise... une ombre plutôt.

—Elle dort ! murmura-t-il en se penchant.

Mais à peine avait-il pu entrevoir le visage de la fiancée de Julien qu'il faillit jeter un cri d'effroi, un cri de douleur.

Blanche !

—Était-ce bien Blanche qu'il voyait ?... Était-ce bien Blanche qu'il avait sous les yeux ?

Quoi ! cette agonisante dont le front avait déjà la lividité de la mort c'était cette jeune fille que, quelque temps auparavant, il avait vu si vive et si gaie pendant le long voyage qu'ils avaient fait ensemble !

Quoi ! ce spectre aux yeux creux et aux joues creuses... ce fantôme dont la vue effrayait, c'était cette belle enfant qui, il n'y avait que quelques semaines encore, était si débordante de joie, si débordante de vie !

Quoi ! c'était Blanche !

Et, de plus en plus saisi, le duc se pencha davantage encore.



—... puis, comme d'habitude, il me mit au front un long baiser.

Le visage de la jeune fille était si défait, si décharné, et il avait pris une expression si douloureuse, qu'il ne put s'empêcher de tressaillir.

Une sueur froide collait ses cheveux à ses tempes, ses paupières étaient violacées, et ce n'était plus qu'un souffle très court, très rauque et qui ressemblait à un râle, qui s'échappait de ses lèvres livides et flétries...

M. de Ryon, maintenant, ne croyait plus à ce miracle dont il venait de parler à André !... M. de Ryon, à son tour, n'avait plus, maintenant aucun espoir !

Et tandis qu'il n'osait plus lever les yeux sur André de peur de lui laisser lire sa pensée... tandis qu'il se sentait en proie à une émotion qui de plus en plus l'oppressait, il songeait, plein de colère, lui aussi, contre Julien d'Argelle, à ce que tout ce que la pauvre enfant avait dû souffrir pour mourir... pour qu'en si peu de temps elle en fut arrivée à ne plus être que ce qu'elle était maintenant...

Ah ! quelles angoisses et quelles douleurs elle avait dû connaître !... quelles tortures elle avait dû endurer !

Et, malgré lui, le duc de Ryon pensait aussi à cette phrase stupide qu'il avait entendu dire cent fois :

—On ne meurt pas d'amour !

Hélas ! si, on en meurt !... et la preuve, c'était cette enfant qui

agonisait... cette enfant qui, dans quelques heures, ne serait plus qu'un cadavre, pour avoir trop sincèrement et trop profondément aimé !

Et le duc venait de se redresser et de faire quelques pas en arrière, quand enfin son regard rencontra celui d'André.

—Eh bien ! fit douloureusement le jeune homme, maintenant que vous l'avez vue, pensez-vous encore qu'on puisse la sauver ?... pensez-vous encore qu'un miracle puisse se faire ?

Pour toute réponse, M. de Ryon lui serra énergiquement et longuement la main.

Puis, comme s'il se parlait à lui-même :

—Comme elle est changée depuis la dernière fois que je suis venu ! murmura-t-il. Comme elle est changée depuis vingt-quatre heures à peine !... J'avais beau la regarder, j'avais beau rester penché sur elle, je ne la reconnaissais plus !... Ce n'est plus elle... Une morte déjà !...

—Une morte !... Oh ! je vous le disais bien !

Et la voix très sourde, André ajouta :

—Quelle heure est-il ?

—Neuf heures.

—Neuf heures ? Si elle va jusqu'au jour, ce sera tout !... Et quelle nuit terrible... quelle nuit affreuse je vais passer !... Il y a des moments où j'ai peur de moi... où j'ai peur que la folie ne s'empare de mon cerveau !...

—Oh ! certes, je vous crois, mon pauvre ami, dit vivement M. de Ryon, la voix très sourde aussi, je vous crois d'autant plus que je partage vos angoisses et que je souffre de votre douleur. Mais que voulez-vous faire contre la fatalité ?... Le mieux n'est-il pas encore de faire appel à tout son courage ?

—Je n'en ai plus !... Je suis à bout de forces ! dit le jeune homme avec un accent très sombre. Tous ceux que j'aimais me quittent !... Tous ceux que j'aimais s'en vont !... Et me voilà seul au monde, quand je ne suis encore qu'au début de la vie !... quand je ne suis encore qu'à l'aurore de ma jeunesse !

—Oh ! ne dites pas ces mots-là, André ! s'écria le duc en saisissant dans un mouvement plein d'affection les deux mains du jeune homme ; non, ne dites pas que vous êtes seul au monde, seul dans la vie !

Et moi, ne suis-je donc rien pour vous ?... Et moi, ne m'aimez-vous donc pas un peu comme je vous aime ?... Et moi, n'ai-je pas pour vous non seulement l'attachement d'un ami, mais toute l'amitié, toute la tendresse d'un père ?

—Monsieur le duc, balbutia André dont les yeux venaient de s'emplier de nouvelles larmes

—Oh ! vous le savez bien, n'est-ce pas ? reprit le vieux gentilhomme, avec une émotion plus grande encore, et cette pauvre enfant qui va nous quitter... cette pauvre enfant que nous pleurons déjà le savait bien aussi !...

Oui, le duc de Ryon vous aime comme si vous étiez son fils !... le duc de Ryon l'aimait comme si elle était sa fille !...

Aussi, cette nuit, ne vais-je plus vous quitter et resterai-je ici près de vous... ici près d'elle !...

Puis, ajouta-t-il plus lentement et comme s'il avait le cœur très lourd, si le malheur que nous redoutons se réalise... si notre pauvre Blanche va rejoindre à son tour ceux que nous pleurons avec elle... vous viendrez vivre avec moi qui tâcherai sinco de vous consoler, du moins d'adoucir un peu vos regrets... vous viendrez dans ma maison qui sera la vôtre !...

Et touché, remué jusqu'au fond de l'âme, André venait de tomber dans les bras de son vieil ami, quand, brusquement, tous deux se redressèrent.

Une plainte venait de s'élever :

—André !... André !

C'était Blanche qui appelait... Mais ce n'était pas non plus sa voix !... Un souffle... un murmure... quelque chose de si poignant qu'on ne pouvait l'entendre sans frissonner.

—André !

Mais déjà celui-ci venait de courir vers elle.

—Blanche, je suis là, dit-il en s'efforçant de lui cacher son atroce angoisse. Que veux-tu ?... Te faut-il quelque chose ?...

—Non, rien... Reste seulement près de moi, répondit-elle en fixant sur lui un regard étrange.

Elle avait pris dans sa main, qui avait la froideur du marbre, la main de son frère, et toujours elle le regardait du même regard profond, du même regard singulier.

—Que je suis donc bien près de toi ! dit-elle de sa voix mourante. Oh ! ne me quitte pas... je ne veux pas que tu me quittes !

Puis, comme son regard venait de se porter par hasard dans la chambre, tout à coup elle tressaillit.

Elle venait, sans le reconnaître, d'apercevoir dans l'ombre la silhouette du duc.

—Tu n'es donc pas seul ? fit-elle vivement. Qui donc est là ?

—M. de Ryon, répondit André.

—M. de Ryon !

—Oui, mon enfant, oui, c'est moi, dit le duc en s'avançant; oui, c'est moi qui venais, comme chaque jour, prendre de vos nouvelles...

Il y a déjà un bon moment que je suis là, ajouta-t-il en prenant un air de plus en plus dégagé, de plus en plus tranquille, mais vous dormiez si profondément que vous ne m'aviez pas entendu...

Tant mieux!... Tant mieux!... Le sommeil réparera vos forces, et bientôt...

—Je serai guérie?

—Je n'en doute pas!... Oui, bientôt nous aurons la joie de vous retrouver aussi bien portante et aussi jolie que vous l'étiez autrefois... que vous l'étiez quand nous avons fait ce beau voyage en Suisse et en Italie...

Mais une ombre venait de couvrir subitement le front de la jeune malade.

Car les derniers mots de M. de Ryon venaient brusquement d'évoquer pour elle des souvenirs qui faisaient saigner son cœur: le souvenir de sa rencontre à Rome avec Julien; le souvenir des serments qu'il lui avait prodigués avec tant d'enthousiasme et d'exaltation; et aussi, hélas! le souvenir de sa perfidie et de sa trahison!

—Que je suis donc contente de vous voir, monsieur le duc! dit-elle en lui tendant la main, sa petite main si maigre et si décharnée que le vieux gentilhomme ne put sans tressaillir la serrer dans la sienne. Oh! oui, bien contente, car je pourrai du moins vous faire mes adieux...

—Blanche!

—Car je pourrai du moins vous dire avant de m'en aller, combien je vous étais reconnaissante de l'affection que vous nous aviez donné... combien, moi aussi, je vous aimais et quelle grande place vous aviez dans mon cœur...

—Mon enfant!... Mon enfant!

—Car, tout à l'heure, quand la mort qui déjà rôde autour de moi, quand la mort que je sens de plus en plus se rapprocher m'emportera, mon pauvre André ne sera pas seul ici... seul en face de cet effroi et de cette épouvante...

—Ma sœur!

—Ma fille!" s'écrièrent ensemble André et M. de Ryon.

Puis, après un court silence, d'une voix de plus en plus faible, de plus en plus éteinte, et avec un sourire qui faisait pleurer:

—Vous parliez, M. le duc, de ce beau voyage que nous avons fait en Suisse et en Italie, reprit-elle. Je vais en faire un autre... un autre beaucoup plus long... un autre dont on ne revient pas... un autre dans un monde inconnu...

—Blanche, tais-toi!... tais-toi! s'écria André que ses sanglots étouffaient.

—On dit, continua-t-elle, que de ce monde où bientôt je serai, on voit ce qui se passe dans le nôtre, et que l'on peut encore protéger, encore veiller sur ceux que l'on a aimés...

Oh! s'il en est ainsi, André... s'il en est ainsi, cher frère bien-aimé... cher frère que je vais laisser si seul et si désespéré, mon âme sera toujours près de toi... oui, toujours... pour te guider, te raffermir et te consoler...

Et comme André pleurait, la tête tombée sur le dossier du lit:

—Ne pleure pas!... Ne pleure pas! dit-elle. Mais fais-toi une raison... Mais si tu m'aimes, au lieu de me plaindre, dis-toi qu'il vaut mieux pour moi qu'il en soit ainsi...

Car, vois-tu, si j'avais vécu, je n'aurais jamais eu de joie, jamais eu de bonheur, jamais eu de repos...

Toujours j'aurais pensé à lui... toujours j'aurais souffert de cet amour inguérissable...

Tu le vois bien, puisque j'en meurs!

Et écoute-moi, André... Écoutez-moi aussi, M. le duc...

Rapprochez-vous... Est-ce que vous m'entendez?... Je parle si bas!... Je ne peux plus parler...

C'est à vous, M. le duc, à vous qui avez toujours eu pour nous, comme vous le disiez et comme c'était vrai, une affection toute paternelle, que je confie mon pauvre frère qui va être si abandonné.

Faites-lui oublier son isolement... Entourez-le de votre dévouement... Aidez-le à se faire une autre vie, une autre existence, un autre avenir... Aidez-le aussi à se refaire une autre famille au milieu de laquelle il pourra vivre plus heureux et oublier tous les malheurs qui ont fondu sur nous...

Et toi, André, écoute-moi... écoute-moi bien... C'est de lui que je veux te parler...

—Blanche!

—Oh! n'aie pas cet accent de colère!... Mais écoute-moi... écoute-moi, je t'en supplie!... Où est-il?... Le sais-tu?

—Non.

—As-tu entendu parler de lui?

—Non.

—Le château d'Argelle est toujours fermé?

—Toujours.

—Eh bien, André, dit-elle, la voix solennelle, si tu le revois, je veux que tu lui pardonnes comme je lui ai pardonné... Promets-le-moi!... Jure-le-moi!...

—Non, Blanche!

—André!

—C'est impossible!

—Je t'en conjure!

—Non, non!... Pardonner à cet homme!... Oublier le sanglant affront qu'il nous a fait!... Oublier que tu as été sa victime!... Non! jamais!... Non, cela est impossible!... ne me demande pas cela!...

—Oh! M. le duc, s'écria alors l'agonisante en tendant vers le vieux gentilhomme des mains suppliantes, monsieur le duc, parlez à André!... Aidez-moi à le convaincre qu'il faut qu'il m'écoute... qu'il faut qu'il m'entende!... Aidez-moi à éteindre en lui cette haine qui m'effraie et que je ne veux pas laisser derrière moi!...

Puis, sans laisser le temps à M. de Ryon de dire un mot:

—Oh! oui, je t'en supplie, oublie aussi!... pardonne aussi! reprit-elle avec un accent de plus en plus touchant, de plus en plus attendrissant. Ne sois pas implacable dans ton ressentiment, impitoyable dans ta colère!... Ne cherche pas à me venger!... Songe que je serai morte en l'aimant toujours!... Oh! oui, je t'en prie, André, promets-moi que Julien n'aura rien à craindre... rien à redouter de toi!...

Et comme André, que ces prières et ces larmes remuaient jusqu'au fond des entrailles, continuait cependant à demeurer silencieux, le front très sombre, elle ajouta, de plus en plus pressante:

—Songe que c'est mon dernier désir... mon dernier vœu!... Songe que ce serait un sacrilège et un crime que de ne pas obéir à la dernière volonté d'une mourante!... O André, André, au nom de notre amitié, au nom de notre tendresse, grâce! oui, grâce pour lui!... grâce pour Julien!...

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle eut un cri de joie.

Enfin, brisé par l'émotion, enfin vaincu, André venait de tomber à genoux devant elle.

—Eh bien, oui, s'écria-t-il, je t'obéirai!...

—André!

—Eh bien, oui, je te fais la promesse que tu me demandes... je te fais le serment que tu exiges de moi!...

—Merci, André, merci!

—Eh bien, oui, pour toi, je ferai taire ma rancune... pour toi, j'oublierai cet outrage qui me faisait bondir le cœur de colère... pour toi, j'oublierai... je pardonnerai!...

Alors elle lui jeta ses bras au cou, se pencha vers lui, lui couvrit le front de baisers...

—Oh! comme je t'aime! murmura-t-elle, le regard de plus en plus rayonnant de joie. Oh! quel immense bonheur tu me donnes!... Cher André!... Cher André!...

—Noble cœur!... Pauvre martyre! murmura, le duc de Ryon ne pouvant retenir ses larmes.

Et dans la chambre, il se fit un très long, un très lourd silence.

Pourtant, de plus en plus les forces de Blanche diminuaient... de plus en plus la vie en elle s'éteignait...

La sueur qui inondait son front devenait plus abondante encore, ses mains étaient plus glacées, son souffle plus court et plus rauque, et dans son regard on aurait déjà pu voir l'ombre de l'agonie.

La fin approchait.

Encore quelques instants, et sa robe nuptiale serait un linceul!

Encore quelques instants, et le château de Chaverny serait frappé d'un nouveau deuil, d'un nouveau malheur de plus!

Et elle le sentait bien, la pauvre enfant, qu'elle s'en allait, que ses minutes étaient comptées!

Elle demeura longtemps le regard fixe, la pensée perdue...

A quoi songait-elle?

Quelles étaient les pensées que suivait son esprit?

Peut-être était-elle torturée du regret de mourir si jeune et quand elle était si belle?

Peut-être évoquait-elle les souvenirs de sa vie, hélas! si courte!

Peut-être voyait-elle passer devant ses yeux le petit cimetière où si souvent elle était allée prier... la tombe de famille où si souvent elle s'était agenouillée, où elle allait dormir bientôt entre sa mère chérie et son père bien-aimé?...

Mais sûrement, elle devait penser aussi à celui qui, à cette heure, après l'avoir trahie, vivait loin d'elle heureux et sans remords!

Mais, sûrement, elle devait penser au misérable qui l'avait si odieusement trompée... au misérable dont l'amour, tant de fois juré, n'avait été qu'un mensonge... au misérable dont elle avait fait son Dieu et qui s'était fait son bourreau!

Et soudain, comme prise de peur:

—André... André, où es-tu? s'écria-t-elle, la voix de plus en plus rauque, de plus en plus sifflante.

—Là... toujours là, près de toi! répondit le jeune homme qui était demeuré à genoux.

—De la lumière!... On n'y voit pas! fit-elle avec un frisson.

Le duc courut remonter la flamme de la lampe.

—Ah! c'est plus gai!... J'avais presque peur!" dit-elle.

Et, longtemps encore, son regard erra autour d'elle...

"C'était un étrange regard... un regard par lequel elle semblait dire un dernier adieu à tout ce qui l'entourait... à tous les objets qu'elle avait aimés..."

"Tout à coup, un nouveau frisson la secoua, puis, effrayée, épouvantée à l'approche de la mort dont elle sentait le souffle froid sur son front, elle éclata en sanglots.

"André venait de se relever d'un bond, M. de Ryon s'était élancé vers elle.

"Et tous deux eurent le même cri de pitié, le même cri de douleur :

"—Blanche !... Blanche !"

"Mais, la tête dans ses mains, elle avait des sanglots plus déchirants encore :

"—Mourir !... Mourir ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu !... Mourir !..."

"—Non, Blanche, non, tu ne mourras pas ! s'écria André éperdu. Blanche !... Blanche !... Ma sœur !... Mon enfant !... Oh ! ces sanglots !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Oh ! je t'en prie, je t'en prie, je t'en supplie, tu vas te tuer !..."

"—Adieu, André !

"—Blanche !

"—Adieu, M. le duc !

"—Ma fille !

"—Votre main... Donnez moi votre main !... J'aurai ainsi plus de courage."

"Et les deux hommes, pleurant et sanglotant avec elle, venaient de laisser tomber leurs mains dans ses mains de plus en plus froides, de plus en plus glacées..."

"—Vous penserez quelquefois à moi !" reprit-elle d'une voix qu'on n'entendait presque plus.

"André et le duc ne pouvaient plus répondre.

"—Tu viendras aussi quelquefois prier pour moi... prier sur cette tombe où nous allions si souvent prier pour eux... Je t'entendrai comme ils nous entendaient, et je serai bien heureuse de te savoir près de moi..."

"Appelle Laurent... Je ne veux pas le quitter sans lui dire adieu, sans l'avoir revu une dernière fois..."

"Déjà André venait de se précipiter au dehors.

"Une minute à peine s'écoula, puis Laurent accourut, son visage énergique et martial de vieux soldat aussi défait et aussi décomposé que celui de sa jeune maîtresse.

"Et comme il restait tout saisi, tout tremblant :

"—Approchez, Laurent, approchez, dit-elle. Je vais mourir !..."

"—Mademoiselle !

"—Venez m'embrasser !... Venez aussi me dire adieu !..."

"—Adieu !... Oh ! non... On ne meurt pas à votre âge ! s'écria le vieux soldat avec de grosses larmes sur les joues.

"—Si, Laurent... si, je vais mourir !... Embrassez-moi !..."

"Le vieux serviteur se pencha sur elle et lui mit un long baiser au front.

"—Ne m'oubliez pas non plus ! ajouta-t-elle. Et pardonnez-moi.

"—Vous pardonner ?

"—Oui, pardonnez-moi si quelquefois, sans le vouloir, j'ai pu vous faire de la peine..."

"—Oh ! non, jamais !... jamais !... Oh ! ne parlez pas ainsi, vous si douce et si bonne ! s'écria Laurent, dont le visage de plus en plus s'inondait de larmes. Oh ! oui, pour sûr, les anges ne sont pas meilleurs que vous !"

"Mais Blanche ne parlait plus.

"Ses yeux venaient de se fermer.

"Elle semblait ne plus respirer.

"Ses mains, qui serraient toujours les mains de son frère et du duc, les étreignirent pendant quelques secondes plus fortement, puis, dans la chambre, un grand souffle passa, un silence tomba.

"—Morte ! s'écrièrent, pleins d'épouvante, André et le vieux gentilhomme.

"—Morte !" s'écria Laurent, plein d'effroi aussi.

"Et tous trois tombèrent à genoux !

"Deux jours après, dans le profond silence de la campagne, les cloches lentement tintaient le glas lugubre, le glas des morts.

"Deux jours après, couvert de roses blanches, le cercueil de la pauvre amoureuse que l'amour avait tuée... le cercueil de Blanche prenait la route du cimetière.

"Or, comme il passait non loin du château d'Argelle, un homme, qu'André et le duc de Ryon, trop absorbés par leur douleur, n'avaient pu apercevoir, un homme qui se trouvait sur son chemin, brusquement se rangea, brusquement se cacha..."

"Et cet homme, c'était l'infâme fiancé !

"Et cet homme, c'était Julien !

"Revenu depuis une heure à peine, pour repartir le jour même, le hasard venait de le mettre tout à coup en face du sinistre convoi.

"D'abord, comme il n'avait plus entendu parler de son ancienne fiancée ; comme il n'avait plus eu de nouvelles de Blanche ; comme il n'avait pu savoir quel coup fatal sa trahison avait porté à la pauvre enfant, il n'avait rien compris, rien deviné, et c'était sans la

moindre émotion et avec la froideur indifférente d'un passant qu'il avait vu s'avancer vers lui le funèbre cortège..."

"La première chose qui le frappa, ce fut le drap blanc qui recouvrait le cercueil.

"Une jeune fille !

"Qui donc ?

"Quelle était donc la malheureuse famille qui venait d'être frappée dans une si chère, une si profonde affection ?

"Et son inconscience était telle que rien ne lui parlait de Blanche, que rien ne lui donnait le pressentiment du malheur qui était arrivé, que rien ne lui disait que celle que l'on portait en terre était peut-être la malheureuse enfant qu'il avait si cyniquement reniée, la malheureuse enfant qu'il avait si odieusement repoussée..."

"Mais, comme le cortège se rapprochait de plus en plus de lui, tout à coup, il avait tressailli, tout blême.

"Il venait enfin d'apercevoir André... André qui avait peine à marcher, et que soutenaient le duc de Ryon et le marquis de Carninge..."

"Ah ! le pauvre garçon, quelle douleur terrible, quelle douleur effrayante était la sienne !

"Son mouchoir sur sa bouche, il ne cessait de sangloter, en murmurant tout bas le nom de la sœur bien-aimée qu'il venait de perdre, le nom de Blanche..."

"—Elle ! C'est elle !" se dit Julien de plus en plus saisi, de plus en plus pâle.

"Et, le cortège l'ayant dépassé, ce fut plus fort que lui, il se mit à le suivre..."

"Était-ce le remords qui le poussait ?

"Peut-être !

"Quoi qu'il en soit, c'était une force invincible qui le menait vers le cimetière.

"Quand il y arriva, la cérémonie venait à peine d'être terminée, les dernières prières à peine dites, et pour laisser s'écouler la foule des invités sans être aperçu, cette fois encore il se dissimula, se cacha..."

"Pais, enfin, quand il fut bien sûr que tout le monde était sorti et que personne ne pouvait plus le voir, d'un pas rapide il se dirigea vers la tombe des Chaverny.

"Et là, immobile, il sentit un grand frisson lui traverser le cœur.

"Cette pauvre fille qui l'avait tant aimé... cette pauvre fille qui lui avait donné tout son cœur et toute son âme était donc à tout jamais couchée sous cette pierre !

"Cette pauvre fille avait donc payé de sa vie son rêve de bonheur... ce rêve qui, par sa faute à lui, s'était si brusquement évanoui !

"Et, malgré lui, il remontait vers le passé..."

"Il se rappelait leur rencontre à Rome, quand le hasard les avait mis face à face dans la basilique de Saint-Pierre..."

"Oh ! la pauvre enfant, elle avait éprouvé une si grande émotion, une si grande joie en le revoyant, qu'elle était tombée évanouie dans ses bras !

"Et alors, tremblant pour elle, il l'avait portée en courant dans cette petite maison qu'il connaissait... dans cette petite maison qui se trouvait tout près de là, et où, toujours à demi évanouie et dans un rêve qu'elle semblait faire, elle avait laissé échapper le secret de son cœur :

"—Julien, je vous aime !... Julien, je vous aime !" avait-elle murmuré plusieurs fois.

"Et, revenue à elle, loin de rougir de cet aveu, elle l'avait renouvelé.

"—Oui, c'est vrai... oui, Julien, je vous aime !" avait-elle répété encore.

"Et profondément ému, profondément troublé, il n'avait pu s'empêcher de tomber à ses genoux et de porter ses mains à ses lèvres..."

"Et lui aussi, alors, lui avait fait le même aveu... Et lui aussi, lui avait dit :

"—Blanche, moi aussi, je vous aime !... Blanche, vous serez ma femme !... Blanche, vous êtes déjà ma fiancée devant Dieu !..."

"Et comme, à ces mots, le front de la pauvre enfant avait rayonné de joie !... comme son regard avait étincelé le bonheur !

"Et quels projets d'avenir ils avaient faits !... De quels rêves brillants ils s'étaient bercés !... Comme la vie qui s'ouvrait devant eux leur était apparue radieuse et belle !

"Et Julien, les yeux toujours fixés sur la tombe où dormait Blanche, eut un nouveau tressaillement, un nouveau frisson.

"—Non, non, se dit-il, je ne l'aimais pas comme je croyais l'aimer et je n'avais pas pour elle le même amour profond, le même amour immense qu'elle avait pour moi !

"Non, non, je m'abusais, je me trompais moi-même, car si je l'avais aimée, serait-elle là aujourd'hui !..."

"Aujourd'hui, elle serait encore rayonnante de jeunesse et de beauté !... Aujourd'hui, elle aurait réalisé son rêve, réalisé son espoir !... Aujourd'hui, je ne sentirais pas ce remords qui de plus en plus m'évanouit, qui de plus en plus me déchire !

“ Oh ! oui, si je l'avais aimée, je n'aurais pas à me reprocher aujourd'hui ses souffrances et ses douleurs !

“ Si je l'avais aimée, je ne me serais pas conduit envers elle comme le dernier des lâches, comme le dernier des misérables !

“ Si je l'avais aimée, est-ce que quelque chose aurait pu m'empêcher d'être à elle ?... Est-ce que quelque chose m'aurait empêché de tenir les serments que je lui avais faits ?... Est-ce que quelque chose m'aurait empêché d'agir comme un honnête homme ?

“ Si je l'avais aimée, aurais-je obéi aussi lâchement à la volonté de mon père, et n'aurais-je pas trouvé la force de braver sa colère, plutôt que de me faire le complice de son injustice et de trembler devant lui comme un enfant ?

“ Oh ! pauvre Blanche !... pauvre Blanche ! murmura-t-il, les yeux pleins de larmes. Comme tu as dû me maudire !... Quel mépris tu as dû avoir pour moi !... Et comme, à ta dernière heure, le souvenir de ma trahison, le souvenir de ma lâcheté a dû t'emplir le cœur de dégoût et de colère !

“ Pardonne-moi !... pardonne-moi, car tu es bien vengée, je te le jure !... car, maintenant, comment pourrais-je être heureux avec un pareil souvenir qui toujours me reviendra... qui toujours assombriera ma vie !”

“ Et les bras croisés, la tête tombée sur la poitrine, il resta longtemps plongé dans les plus douloureuses réflexions.

“ Et il allait pourtant se retirer, après avoir encore une fois murmuré le nom de Blanche, quand soudain, il tressaillit :

“ — André !”

“ En effet, André venait d'apparaître à quelques pas de là.

“ Il s'avançait très lentement, le pas très lourd, les yeux cloués au sol, et si pâle, si défait, si abattu, que Julien ne put retenir un mouvement de pitié.

“ — Pauvre André, c'est à cause de moi qu'il souffre aussi !” pensa-t-il.

“ Et, malgré lui, il reculait, pris de peur comme un lâche.

“ Quels reproches sanglants le frère de Blanche n'allait-il pas lui faire !

“ De quels mots terribles n'allait-il pas le souffleter !

“ Et que pourrait-il dire ?... Que pourrait-il répondre ?... Rien !

“ Et André s'avançait toujours.

“ Tout à coup, ce fut lui qui tressaillit.

“ Il venait d'apercevoir Julien.

“ — Lui !” s'écria-t-il en s'arrêtant brusquement, avec un éclair dans les yeux.

“ Mais presque aussitôt il se ressaisit.

“ Il venait de repenser à l'agonie de Blanche, à ses dernières paroles, à ses dernières volontés.

“ N'avait-elle pas demandé grâce pour son bourreau ?

“ N'avait-elle pas demandé pitié pour celui qui l'avait tuée ?

“ N'avait-elle pas supplié André d'oublier, de pardonner ?

“ Et, vaincu par ses prières, vaincu par ses larmes, ne lui avait-il pas fait le serment qu'elle exigeait de lui... le serment de ne pas se venger, si jamais il revoyait Julien ?

“ Et ce serment-là, il lui semblait qu'une voix sortait de la tombe de Blanche pour le lui faire rappeler encore... il lui semblait entendre encore la voix de la morte lui crier :

“ — Oublie, André !... Pardonne, André !”

“ Aussi, comme il n'était plus qu'à quelques pas de la tombe, et comme Julien, instinctivement, reculait encore, prêt à s'en aller, l'arrêta-t-il d'un geste.

“ Puis, d'une voix si triste que le cœur de l'ancien fiancé de Blanche en tressaillit :

“ — Oh ! ne crains rien ! dit-il. Reste, car tu n'as rien à redouter de ma douleur... rien à redouter de ma colère... Reste, car il faut que je te parle encore d'elle... que je te parle encore en son nom...”

“ Ils étaient à présent en face l'un de l'autre, mais Julien, mort de honte, n'osait pas dire un seul mot, n'osait pas même lever les yeux sur André.

“ — Oui, reprit celui-ci la voix très sourde, toute tremblante, c'est en son nom qu'il faut que je te parle, et c'est son dernier désir, ce sont ses dernières volontés que je dois te faire connaître... ”

“ Car la pauvre enfant s'est vue mourir... car la pauvre enfant, jusqu'à sa dernière minute, a conservé son intelligence et toute sa lucidité.

“ Et, à ce moment-là, elle a eu peur, en effet, de mon ressentiment et de ma colère contre toi... elle a eu peur que je ne voulusse la venger de la basse trahison dont tu t'étais rendu coupable envers elle, de ce lâche abandon par lequel tu l'avais tuée... ”

“ Elle s'est souvenue du marquis de Ponsac... elle s'est souvenue de l'éclatante vengeance que j'avais su tirer de la mort de notre père... ”

“ Et pour toi qu'elle aimait encore, qu'elle aimait toujours... pour toi, dont le nom était encore sur ses lèvres quand elle a rendu le dernier soupir... pour toi elle a tremblé, demandé grâce, imploré pitié... ”

“ Oh ! je ne te le cache pas, continua plus vivement André, ce

n'est pas sans peine que je me suis rendu à ses prières... ce n'est pas sans me faire la plus grande violence que j'ai fini par céder à ses larmes, car depuis le jour où tu avais osé venir lui reprendre ta parole, car depuis le jour où ton parjure lui avait brisé le cœur, je ne pouvais plus penser à toi, je ne pouvais plus une seule fois évoquer ton souvenir, sans sentir mon cœur bondir d'indignation et de rage... ”

— Oh ! oui, ci cela n'avait tenu qu'à moi, je ne t'aurais pas fait grâce !... ”

“ Oh ! oui, si cela n'avait tenu qu'à moi, comme je t'aurais tué avec joie !

“ Mais elle m'a fait jurer d'oublier... mais elle m'a fait jurer de pardonner... et ce serment qu'elle a fini par m'arracher... ce serment qui a été peut-être la plus grande preuve d'affection que je pouvais lui donner, ce serment-là, quoi qu'il puisse m'en coûter, je le tiendrai... ”

“ Sois donc heureux !... Oublie-la !... Vis sans soucis et sans remords !... ”

“ Mais peut-être un jour, cependant, une heure viendra-t-elle où tu te rappelleras ta mauvaise action... où tu te souviendras que c'est grâce à ta déloyauté que cette enfant est morte si jeune, et que ma vie, déjà si triste et si douloureuse, est devenue plus douloureuse et plus triste encore... ”

“ Oui, plus tard... dans quelques années, ce souvenir se réveillera en toi, j'en suis sûr, et alors tu seras suffisamment puni, et alors je serai suffisamment vengé !

“ — Tu l'es déjà !” fit sourdement Julien.

“ Et comme les lèvres d'André venaient de se crispier dans un sourire amer :

“ — Oui, je te le jure ! s'écria-t-il. Oui, depuis que j'ai vu passer son convoi... depuis que je suis là, devant cette tombe, le remords est déjà entré dans mon cœur !

“ Oui, je te jure que tu n'as pas pour moi plus de mépris que j'en ai moi-même !... ”

“ Oui, si j'ai été indigne de ta confiance, indigne de l'amour de Blanche, je te jure que j'en suis déjà cruellement puni !

“ — Adieu ! dit André, la voix brève.

“ — Adieu !

“ — Oui, adieu !... adieu pour toujours !... ”

“ — Oh ! André !

“ — Adieu ! et que je ne te revoie plus !... et que je ne te revoie jamais !... Adieu ! et laisse-moi seul ici... et laisse-moi seul avec elle !”

“ Et le frère de Blanche eut un geste si plein d'autorité que Julien s'en alla lentement, la tête basse.

“ — André, André !” cria-t-il encore de loin.

“ Mais celui-ci ne l'entendit même pas.

“ Tombé à genoux devant la tombe de sa sœur, où il avait voulu revenir seul, il ne pensait déjà plus qu'à elle.

“ — Tai-je bien obéi ?... Es-tu contente de moi ?” murmura-t-il.

“ Et il lui sembla voir Blanche radieuse, voir Blanche rayonnante le remercier d'un sourire.

“ Comment s'écoulèrent les jours qui suivirent, jamais, plus tard, André ne put y penser sans frissonner.

“ Il avait dans le cœur un si grand vide, un si immense désespoir qu'il ne se sentait plus la force de vivre.

“ Parfois, enfermé dans la chambre de Blanche, il y passait des journées entières à contempler, avec des larmes dans les yeux, tous les objets qu'elle avait aimés, tous les objets qu'elle avait laissés et qui étaient devenus pour lui de véritables reliques.

“ Parfois aussi, la poitrine déchirée de sanglots, il passait de longues heures en face de son portrait, se surprenant parfois, dans le délire de sa douleur, à lui parler tout haut comme si elle avait pu l'entendre encore, comme si elle eût été encore auprès de lui... ”

“ D'autres fois, c'était à travers les allées solitaires du parc qu'il errait en des promenades sans fin, voulant revoir chaque banc où elle s'était assise, cherchant à retrouver sa trace dans chaque sentier que son pied avait foulé.

“ Il avait bien, pour essayer de le consoler et le fortifier, la grande affection du duc de Ryon et du marquis de Cerninge ; il avait bien aussi l'admirable dévouement de Laurent, mais la blessure était trop profonde pour pouvoir être cicatrisée... ”

“ Et même, il s'est bien souvent reproché depuis, comme une ingratitude, que sa seule joie était d'être seul pour pouvoir penser à elle, d'être seul pour pouvoir pleurer tout à son aise... ”

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la “Canadian Royal Art Union” tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

BOILEAU AUX PRISES AVEC LA POLICE

A une représentation du théâtre de Lille, le public avait témoigné à plusieurs reprises, par des murmures, le peu de plaisir que lui causait un jeune débutant, que le directeur voulait lui faire accepter. Enfin, au beau milieu d'une scène qui demandait du pathétique, et où l'acteur ne fut que ridicule, un violent coup de sifflet partit d'un coin obscur de la salle, où bientôt régna une confusion extrême. L'agent de police, chargé de maintenir l'ordre et de protéger les débuts du jeune acteur, veut imposer silence. "On ne vient pas au théâtre pour siffler !" s'écria-t-il.

"C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant,"

lui répond une voix du parterre. "Qui a dit cela ? qui a dit cela ? reprend l'agent tout en colère : — C'est Boileau, dit une autre voix. — Eh bien ! reprend l'agent, que l'on arrête Boileau et qu'il soit mis à la porte de la salle !" Ce furent alors des éclats de rire, des trépignements universels. "Oui ! oui ! arrêtez Boileau," criaient on de toutes parts. Après une scène aussi plaisante, il n'y avait plus de spectacle possible, et le rideau tomba.

CERCLE TERRIBLE

M. Taupin.—Comment appelez-vous la paire de mules que vous avez achetée l'autre jour, oncle Penoute ?

L'oncle Penoute.—Péché et Misère, monsieur. C'est un péché de les fouetter tout le temps et c'est une misère d'essayer de les faire marcher sans cela.

UNE INDIGNITÉ

Lui.—Je suis réellement surpris du Dr White. Après avoir été pendant des années le médecin de votre famille, m'avoir traité pour toute sorte de maladies et reçu tout l'argent qu'on lui a payé pour cela...

Elle.—Qu'a-t-il donc fait ?

Lui.—Il m'a refusé un certificat pour une assurance sur la vie.

ENTRE DEUX

Un maire de la ville de Caen, homme fort sage, quoiqu'il n'eût pas le brillant bavardage des orateurs de nos cercles, se trouvait à dîner entre un marquis et un chevalier. Ceux-ci employèrent à le persifler tout le talent qu'ils avaient de dire des inutilités et des sottises. C'étaient des éloges ridicules de l'esprit, de la pénétration, des lumières de M. le maire. "Messieurs, leur dit-il enfin, je n'ai jamais eu l'ambition de passer pour un homme de génie, mais je ne suis pas un fat et je ne crois pas être tout à fait un sot, je suis seulement entre les deux.

ELLE N'Y PERDRA RIEN

Mme Jeuneménagère (à son obligeante amie).—Avez-vous dit au boucher de m'envoyer un gigot de mouton ?

L'obligeante amie.—Oui, ma chère, mais comme il n'avait pas de gigot de mouton je lui ai dit d'en envoyer un de bœuf à la place.

DEMANDE INDISCRÈTE

Docteur Tantmieux.—Ne craignez point, mon ami. Il y a deux ans j'étais absolument dans votre condition et je suis guéri.

Le patient (vivement).—Quel était votre médecin ?

PLACET BIEN REÇU

Un intendant de province rejeta avec mépris un placet que lui présentait un paysan. Celui-ci revenant à la charge, l'intendant, fatigué, lui donna des coups de canne. "Ma foi, Monseigneur, répondit le pauvre battu, si vous acquittez ainsi toutes les requêtes, vous n'avez pas besoin de secrétaire." Ce mot dérida le front sévère du magistrat : il se montra plus traitable et accorda tout au paysan.

ABSOLUMENT SURE

Mme Bonnemère.—Alice, es-tu certaine que monsieur Laconnais t'aime pour toi-même ?

Alice.—Oui, j'en suis sûre, maman. Il paraît toujours tellement ennuyé quand vous êtes avec nous.

SON DROIT SEULEMENT

Maman.—Où vas-tu donc, Henri ?

Henri.—A l'école, maman ; le maître nous a dit qu'il nous montrerait une éclipse de lune, ce soir.

Maman (sévèrement).—Et moi, je te dis de rester ici. Si ton maître veut te montrer quelque chose, qu'il profite des heures de classe.

LE NEZ CAMUS

Un grand seigneur, dont le nez était horriblement aplati, donnait l'aumône à un pauvre. "Dieu vous conserve la vue ! dit le mendiant. — Pourquoi fais-tu ce souhait ? lui demanda le seigneur intrigué par un vœu si singulier. — C'est parce que, si votre vue faiblissait, vous seriez embarrassé pour porter vos lunettes."

IL Y A DES EXCEPTIONS

Le citoyen.—Il faut qu'un homme meure pour faire quelque chose avec les assurances sur la vie.

L'agent (nuivement).—Oh non ! Voyez-moi ! je ne suis pas mort encore.

UN SAINT QUI N'EST DANS AUCUN CALENDRIER

Une bonne vieille se tenait agenouillée dans une église, et allait faire une petite prière devant chaque saint. Le bedeau nettoyait une de ces statues, et elle aurait voulu savoir quel saint invoquer. "Dites donc, s'écria-t-elle, comment qu'vous appelez c'saint-là ?" Le bedeau pour com-

plaisant lui répondit : "Mouche ton nez, ma vieille." La bonne femme ne comprit pas, et se prosternant avec une admirable ferveur, elle s'écria à l'instant : "O grand saint *Mouche-ton-nez* ! priez pour nous." Le bedeau peu sérieux n'y put tenir ; il laissa son nez se promener sur le pavé, et il eut besoin de se moucher lui-même.

CE QU'IL GAGNAIT RÉELLEMENT

Elle.—Je pensais que vous m'aviez dit que votre salaire était de trente piastres par semaine ?

Lui.—Oh non ! j'ai dit que je gagnais trente piastres, mais on ne m'en donne que dix.

UNE EXCELLENTE IDÉE

Alice.—Vas-tu lui rendre sa bague de fiançailles à ce pauvre garçon ? *Florence (qui vient de briser son engagement).*—Hum !... Je ne suis pas décidée. Je suppose qu'il va te demander maintenant et je pensais à te la remettre pour nous épargner des ennuis à tous les trois.

ULTRA ABSORBANT

Mme Rupin.—Georges !

M. Rupin.—Ne me dérangez pas, je suis à lire un article des plus absorbants.

Mme Rupin.—Qu'est-ce ?

M. Rupin.—C'est un article sur les éponges.

PAS DE PAROLE POUR UN SOU

M. Grillot (qui vient d'avoir une déception d'amour).—Il ne faut jamais se fier à la parole d'une femme. Vous ne croyez pas cela peut-être, mais c'est ainsi.

M. Grillard (marié depuis onze ans).—Oh, oui, je vous crois. Il y a dix ans que ma femme menace de me quitter et elle n'est pas encore partie.

UNE VRAIE CHANCE

Madame.—Si je ne porte pas quelque chose de neuf pour la fête de la Reine, je ne veux pas en avoir de tout le reste de l'année.

Monsieur.—Pour l'amour du ciel, n'en porte pas, alors.

PENSÉE

Soyez content de votre lot, surtout si c'est un lot d'argent.

LE PETIT FLACON

Un plaisant se trouvant un jour à la table d'un lord, le maître de la maison fit servir à la fin du repas un vin précieux dans un petit flacon, et ne cessait de vanter les qualités et surtout l'âge de son vin. "Eh bien, comment trouvez-vous mon petit flacon ? lui dit le lord. — Ma foi, répondit le convive, je le trouve bien petit pour son âge."

UN CAS EXCEPTIONNEL

L'avocat.—Une personne qui s'évanouit devient pâle, n'est-ce pas ?

Le témoin.—Non, pas toujours.

L'avocat.—Pouvez-vous citer un cas d'évanouissement où le sujet n'est pas devenu pâle ?

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Avez-vous déjà été témoin vous-même d'un tel cas ?

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Quand cela ?

Le témoin.—Il y a environ un an, en cette ville.

L'avocat.—Qui était donc ce phénomène ?

Le témoin.—C'était un nègre, monsieur.

L'avocat. a perdu sa cause.

INCONTESTABLEMENT TORT

Sa belle-mère.—Non, mon gendre, non... je n'accepterai jamais l'idée de la crémation.

Son gendre.—Vous avez tort, belle-maman, le feu purifie tout.

CERTAIN ALORS

La maîtresse.—Pensez-vous, Marie, que ce jeune policeman, qui vient ici si souvent, ait à votre égard des idées matrimoniales ?

La cuisinière (rougissant).—Oh, oui ! madame, je le crois. Il commence déjà à se plaindre de ma cuisine.

PAS BIEN ARRANGÉ

Bouleau.—Le monde a une place pour chaque personne.

Rouleau.—Oui, mais l'embêtement c'est que généralement il y a quelque un autre dans la place.

UNE FORTUNE EN PERSPECTIVE

Jobardeau.—J'ai un plan pour augmenter la rapidité des tramways.

Roublardeau.—Cela ne fera pas ta fortune. Il faudrait découvrir quelque chose pour augmenter la rapidité des personnes qui poursuivent les tramways.

PAS ÉTONNANT

Premier honorable.—Savez-vous, mon cher député, que vous avez l'air passablement abruti ?

Second honorable.—Ah ! vous savez... quand on vient de passer un mois avec ses électeurs...

PAUVRE HOMME !

Mme Taupin.—Pauvre homme, vous n'avez donc aucun ami ?

Le mendiant.—Non, madame, je n'ai que des parents.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Elle a embrassé René plusieurs fois.—Enthousiasme, ambition, courage, audace et indépendance. Caractère franc et ferme. Un peu d'égoïsme et de sensualité.

Lois de toi.—Franchise, générosité et bienveillance. Volonté peu énergique. Tendance à la mélancolie, imagination.

196 Grain de beauté 1-2.—Votre écriture révèle une nature timide, conciliante et peu dissimulée. De bonnes dispositions à l'amour et de la constance.

Aurore le 19.—Défiance, ruse et jalousie. Volonté de fer, franchira tous les obstacles à force de persévérance.

Berengère.—Nature très versatile. Caractère tendre et passionné. Tendance à la mélancolie. Imagination très romantique.

Derpha.—Caractère froid et réservé. Assez bonnes dispositions à l'amour cependant. Volonté ferme et bon pouvoir de persuasion.

Trois hurrahs pour Eugène.—Amour du travail. Esprit d'ordre. Nature conciliante et douce. Timidité. Volonté faible et peu d'ambition.

Clairette.—Nature déterminée et ferme. Promptitude de décision. Imagination active. Indépendance de caractère.

Almanach.—Sens pratique, intelligence mercantile. Caractère un peu ombrageux, susceptible et déflant. Activité et initiative.

Etoile.—Fécondité et activité de pensée. Tempérament nerveux et excitable, se laisse aller sans réflexion au premier mouvement.

Manitou.—Sens littéraire, imagination ardente et aventureuse. Beaucoup d'enthousiasme, mais peu de persévérance.

Minouche No 2.—Délicatesse de sentiments et de goût. Rectitude d'appréciation. Caractère ferme, fier et prudent.

H. J. Ste-Croix.—Caractère entreprenant quoique très irrégulier. Nature vive, prime-sautière, spontanée dans ses manifestations.

L'Argenson.—Tempérament très excitable, souffrant peu la contradiction. Courage, énergie, audace et indépendance de caractère. Quelque peu d'égoïsme.

Second fort à bras de la P. C.—Caractère fantasque et changeant. Manque de prudence, de discrétion et de persévérance. Beaucoup d'ambition et de courage.

Vallante du New-Hampshire.—Orgueil, audace et ambition. Nature peu impressionnable. Coquetterie et inconstance.

Landskœi.—Beaucoup d'imagination. Enthousiasme, timidité et indépendance. Manquez quelque peu de suite dans vos idées. Bonté et générosité.

Diana Aldah.—Tendances artistiques. Esprit d'ordre, bon pouvoir d'observation. Quelques aptitudes pour la musique.

R. Ocralls.—Economie domestique, amour du travail, activité, habileté aux travaux manuels et sens pratique.

Fleur Ange 3.—Manque d'ordre. Coquetterie et étourderie. Bonté d'âme et extrême sensibilité. Paresse et insouciance.

Jeune plante desséchée.—Manque de persévérance. Caractère mou, très bon mais absolument faible. Lenteur de compréhension.

Floremonde.—Votre nature est calme, réfléchie et plutôt froide. Vous êtes fière orgueilleuse et peu sensible. Ambition effrénée.

J'aime D. L.—Fermeté, courage et intrépidité. Audace extrême. Besoin de mouvement et d'aventures. Beaucoup, beaucoup d'imagination.

Florissante.—Vous manquez absolument de persévérance dans vos résolutions. Votre goût assez délicat est changeant et se lasse vite de tout.

J'aime le mariage.—Exaltation et manque de contrôle sur soi-même. Imagination romantique. Tendance à la rêverie.

Marichette Poireau.—Amour de l'ordre. Beaucoup de suite dans les idées. Caractère entreprenant et actif. Volonté énergique.

Ah! le tabac! c'est du nanan.—Nature portée à la colère, assez bonne et sensible au fond cependant. Constance dans l'affection.

Ninette L.—Caractère très irrégulier, imagination vive, esprit ingénieux et fécond en ressources. Audace, courage et timidité. Bonnes dispositions à l'amour.

Heureuse Lauréate.—Persévérance, ambition et énergie. Caractère entreprenant. Orgueil et amour-propre. Sens artistique.

Chrysolithe.—Nature ambitieuse, enthousiaste et ardente. Amour de l'étude, curiosité et esprit d'entreprise. Audace et courage.

Philos.—Défiance et ruse. Quand au reste je vous l'ai dit déjà, n'est-ce pas!

Marcellin.—Courage, fermeté, ambition et énergie. Sévérité de jugement appliquée autant et même plus à soi-même qu'à autrui.

Pancracette.—Sens littéraire. Beaucoup d'imagination, audace. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

Rose abandonnée.—Discrétion, timidité, réserve. Sensibilité et générosité. Nature assez tendre quoique peu démonstrative.

Je suis la Lise, Mathias.—Inconstance en amour, mais très grande sincérité. Esprit fécond en ressources. Discrétion et ruse.

Violette.—Franchise et générosité. Nature conciliante, douce et timide. Peu d'initiative et peu d'ambition. Sensibilité.

Lucine R.—Sens artistique. Goût sévère et délicat. Amour des jouissances intellectuelles. Talent pour la musique.

L'Oiseau.—Sens littéraire. Bonté, douceur et bienveillance. Nature impressionnable. Imagination ardente.

Samuela.—Bonnes dispositions à l'amour. Beaucoup d'imagination. Manque de discrétion. Economie domestique.

A. de F. R. Albert.—Nature très impressionnable. Imagination romantique. Sensibilité. Caractère faible quoique passionné.

C. X. Fabiola No 1.—Nature extrêmement superficielle et légère. Imagination romantique et capricieuse. Inconstance en amour.

Herve F. P.—Manque de persévérance et de sens pratique. Caractère absolument tendre, peu expansif cependant.

Sans énergie.—Délicatesse d'intuition. Amour de l'ordre. Prudence et discrétion. Bonnes dispositions à l'amour.

Ville-Marie E. T.—Caractère mélancolique et rêveur. Volonté molle. Manque d'initiative. Paresse et insouciance. Sentimentalité.

Hieronimo G.—Vous manquez de franchise, votre nature très entreprenante, active et déterminée. Grande ambition.

Année Jane.—Caractère froid, fier et peu expansif. Nature délicate. Amour de l'ordre. Léger esprit de contradiction.

Blé d'inde.—Nature active, pratique et ferme. Prudence, perspicacité et énergie. Amour du travail, de l'étude et des arts.

Samson.—Générosité, franchise et droiture. Manque de prudence, d'énergie et de persévérance. Absence d'ambition.

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS : 1ère Prime, \$50 ; 2ème Prime, \$25 ; 3ème Prime, \$15 ; 4ème Prime, \$10.

C'est le moment de réunir tous les coupons de vote insérés dans nos numéros depuis le 25 mars jusqu'au 1er juillet, en aussi grand nombre que vous le pouvez et de nous les adresser au bureau du SAMEDI.

Il est bien entendu que chacun peut envoyer autant de coupons qu'il lui plaira, de n'importe quelle semaine, en faveur du bébé qu'il a choisi.

C'est le moment de réunir vos coupons et ceux que possèdent vos amis et de nous les adresser.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un numéro suivant.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de vote.

Le bébé qui réunira le plus de votes, aura la 1ère prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 ; le quatrième \$10.

Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

Mon cœur s'ouvre à la voie.—Bon talent pour la musique. Esprit subtil, observateur et assez judicieux. Caractère entreprenant et imagination active.

Paul A. B. S.—Beaucoup d'imagination. Caractère déflant et enclin à l'affection. Peu de constance dans l'affection. Ambition.

Stéphano.—Amour de l'étude, curiosité. Esprit d'ordre et d'observation. Jugement droit. Franchise, générosité et bienveillance.

Rosette.—Coquetterie, caprice et malice. Imagination vive. Nature assez impressionnable quoique légèrement superficielle.

Marie Aline J.—Dissimulation, défiance et ruse. Ambition, tenacité et prudence. Bonne entente des affaires.

Sens beauté.—Sens littéraire. Caractère entreprenant, mais peu persévérant. Beaucoup d'imagination. Enthousiasme.

Helenie.—Tempérament vif, incontrôlable, ne souffrant aucune contradiction et ne se flant qu'à son propre jugement.

Aurèle No 3.—Economie domestique, activité et sens pratique. Nature conciliante, ferme cependant. Caractère entreprenant et actif.

Jean Nimi.—Esprit insouciant, primesautier et vif. Bonnes dispositions à l'amour, peu de constance cependant. Aptitudes musicales assez apparentes.

Diane aux yeux d'azur.—Caractère tendre. Nature impressionnable, délicate et passionnée. Imagination quelque peu romantique.

Trompe la Mort.—Enthousiasme, imagination ardente, passionnée et romantique. Nature extrêmement impressionnable. Caractère assez entreprenant.

Mélancolique.—Vous êtes un peu portée à l'affection. Votre caractère est ambitieux, entreprenant et énergique.

Chant d'oiseau.—Nature très irrégulière. Esprit observateur et analyste, mais peu ferme et se laissant dominer par le cœur.

Quinze ans.—Nature active, curieuse, vive et ardente. Une légère tendance au scepticisme. Aptitudes pour la musique.

Hélène.—Energie, originalité et ambition. Amour du travail, sens pratique et économique.

Emile et une brunette de 17 ans.—Exaltation. Bonnes dispositions à l'amour. Optimisme et beaucoup d'imagination.

Blanche de Ryon.—Sentiments poétiques. Esprit sentimental et romantique. Exagération de ses propres sentiments. Talent pour la musique.

Marguerite.—Sens littéraire. Imagination active. Caractère entreprenant, un peu trop exalté et enthousiaste cependant. Sens artistique.

Ano Elisam.—Intelligence mercantile, sens pratique. Activité d'esprit. Initiative et ambition.

(A suivre.)

Un client au propriétaire du restaurant :

—J'ai trouvé ce morceau de cordon de soulier dans ma soupe.

—Comment ! un cordon de soulier ! Le gargotier, très digne, au garçon :

—Remportez la soupe de monsieur et dites au chef de la passer. Il a pourtant l'ordre formel de se servir toujours de la passoire ; malheureusement, il l'oublie quelquefois.

Au restaurant.

—Pas fameux, ce macaroni ; il ne file pas.

Le garçon, insinuant :

—Le macaroni sans fil, mais c'est le progrès, monsieur !... Voyez plutôt ce qui se passe pour le télégraphe...

Le président à un témoin.

—Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

L'un des avocats, bas à son confrère :

—Hien ! si l'on en exigeait autant de nous !

Un ivrogne s'affaisse devant la boutique d'un opticien.

Alors, regardant le thermomètre qui se trouve à la devanture :

—C'est drôle ! dire que c'est l'alcool qui le fait marcher, lui !

Le petit Robert apprend sa leçon de géographie.

—Dites-moi, lui demande son professeur : Vous savez où est située l'Espagne ?

—Oui, Monsieur.

—Par quoi ce pays est-il surtout célèbre ?

—Oh ! monsieur, fait Robert avec un sourire : tout le monde sait que c'est par ses châteaux !

Dialogue entendu dans le port, entre deux jeunes voyous :

—Dis donc, Polyte, nous allons se baigner.

—Ah ! bougre non, répond l'autre, si je me noye ma mère à moi me tue !

Deux femmes se prennent aux cheveux dans la rue.

—Ah ! mon Dieu !... fait un spectateur. Et l'on n'a songé à interdire que les combats de coqs... Toujours des demi-mesures !

APRES-IAVERGNE Photographes
 No 360 RUE ST DENIS
 COIN ONTARIO MONTREAL P. Q.
 BUREAU TEL. MARCHANDS 843
 RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

MUSETTE

Pièce pour Harmonium ou Piano

CÉSAR FRANCK

And^{te} quasi allegretto

p *espress.*

con tenuto
dolce.

Les lys penchaient leurs urnes blan ches Sous les

bri ses d'un soir — d'é té, De frais par fums tom baient des

bran ches, Et le Si mo is ar genté. Ber çait de sa vague nar mo.

pi e Le vol de notre ré ve, çant

①

poco più

1

(A suivre.)

TE SOUVIENT-IL?...

POÉSIE DE
FERNAND BERTIN

MUSIQUE DE
RENÉE ELDESSE

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The music is in 3/4 time with a key signature of one flat. The tempo is marked 'Andante'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The tempo is marked 'Andante' and 'poco rall'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The tempo is marked 'Andante'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The tempo is marked 'Andante'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The tempo is marked 'Andante' and 'molto dolce'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The tempo is marked 'Andante' and 'rall'.

Two staves of piano music. The tempo is marked 'Andante' and 'Andante'. The dynamic is marked 'p'.

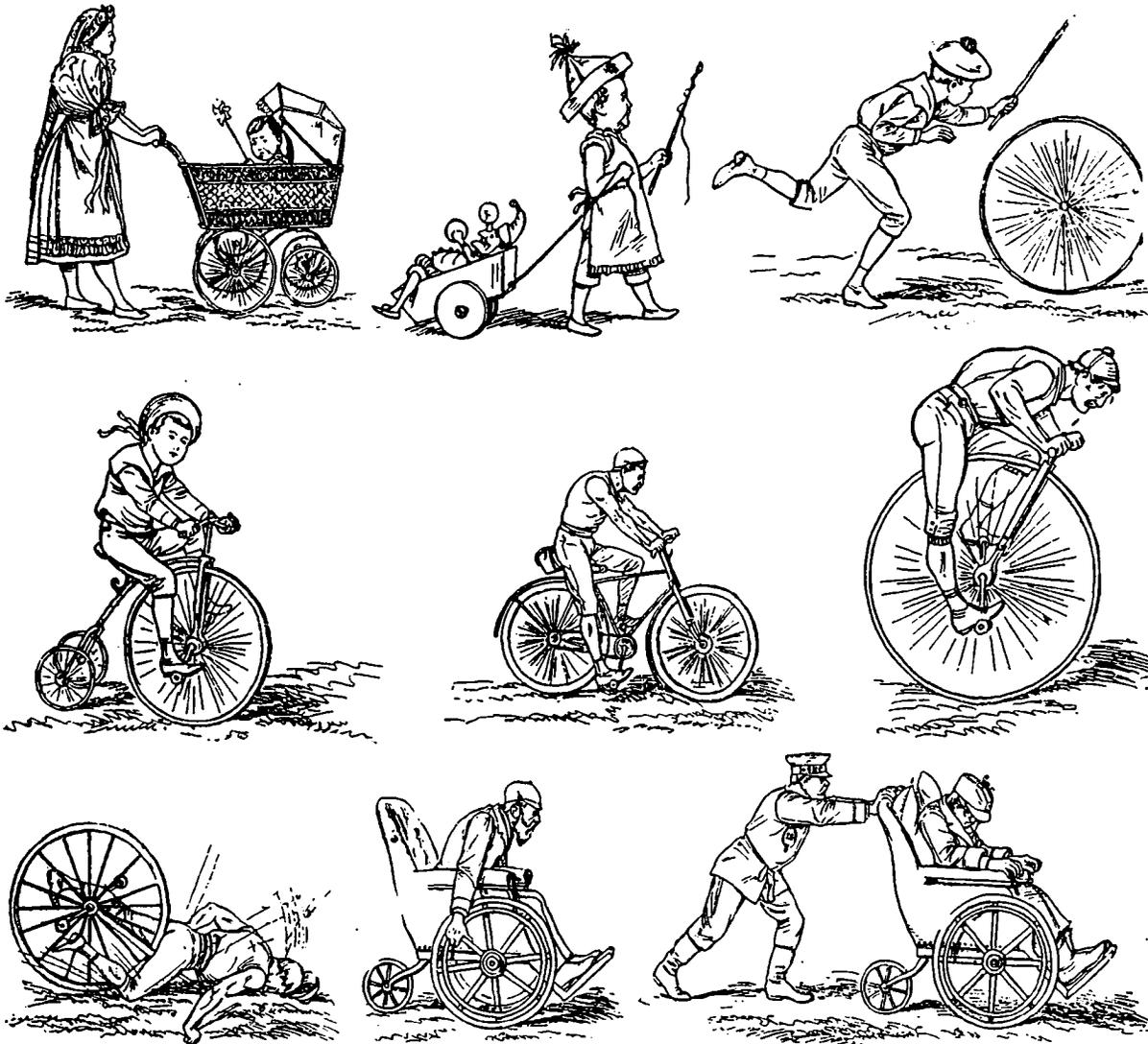
Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The lyrics are: "celle nuit sacrée - e Ou, sous la paix des cieux, — Jaillit en -". The tempo is marked 'Andante'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The lyrics are: "fin de notre âme en - l - vré - e Le mol mysté - ri -". The tempo is marked 'Andante' and 'p'.

Two staves of music. The upper staff is for voice and the lower for piano. The lyrics are: "eux? Te sou - vient - il?..". The tempo is marked 'Andante' and 'rall'.

Two staves of piano music. The tempo is marked 'Andante' and 'rall'.

DIFFÉRENTS MODES D'UTILISATION DE LA ROUE



Dédié à nos lecteurs du SAMEDI, de tout âge et de toute condition.

UN DUEL ORIGINAL

Un homme qui peut se vanter de l'avoir échappé belle, c'est M. Havers qui, récemment, visitait les îles Falkland.

Certain jour, il avait résolu de "croquer" d'après nature une bande de superbes phoques, de l'espèce dite "lions de mer", qui se prélassait au soleil sur la plage. Il y avait là un mâle d'au moins cinq mètres de longueur, et ayant une étonnante crinière brune ; puis, trois femelles, et une quantité de petits. Le temps était clair et calme. La brise soufflait doucement et ridait à peine la surface de l'eau. Enfin, les amphibiens poussaient de tels grognements, que certainement aucun d'eux n'avait dû entendre approcher l'homme.

Celui-ci se glissa, à pas de loup, jusqu'à environ quatre mètres des "modèles" et s'assit sur un gros galet derrière un rocher, par une échancrure duquel il pouvait, en se penchant un peu, regarder en toute tranquillité le troupeau. Alors il tira de la sacoche qu'il portait en bandoulière, son matériel d'aquarelliste, et se mit à peindre.

Il était ainsi absorbé depuis une vingtaine de minutes, et il achevait de peindre la famille, quand il lui sembla qu'outre les grognements de celle-ci, un autre avait retenti derrière lui. Il se retourna.

Un phoque, aussi monstrueux que le "modèle" principal, sortait des dernières lames de la mer et se traînait droit vers M. Havers, le regardant avec des yeux étincelants, et ouvrant une gueule aux crocs menaçants.

Notre voyageur était naturaliste et artiste tout à la fois. Par-dessus le marché, il possédait une bonne dose de ce sang-froid que les Anglais manifestent dans les plus périlleuses circonstances. Il avait "croqué la famille" sur une page de gauche de son album ; il entreprit de silhouetter sur la page de droite le spécimen isolé qui se présentait à lui, et qui était bien le plus magnifique que l'on pût imaginer.

Il dévisagea donc bien le phoque, puis jeta sur le papier les traits principaux de sa physiognomie. Quand il releva la tête pour examiner le détail de la gueule, la bête s'était rapprochée : elle n'était plus qu'à une douzaine de pas.

M. Havers se dit qu'il avait dû tomber sur l'un des rares moments où le lion de mer oublie son habituelle douceur pour devenir d'une féroacité comparable à celle du lion de terre. Il réfléchit qu'il n'avait ni fusil, ni revolver, - pas même une canne. Et vite il se remit sur pieds, lâchant boîte à couleurs, pinceaux, album, qui s'éparpillèrent parmi les galets.

Il fallait fuir le long de la ligne des rochers, sur ces galets qui formaient une jonchée chaotique et dont la surface polie, humide, à demi couverte de goémon, était glissante comme le verglas. M. Havers commença par s'étaler tout de son long ; quand il se releva, il avait perdu son chapeau, et une de ses bottes, engagée entre deux cailloux, était à demi sortie. Il

eut la présence d'esprit de ramasser le chapeau et de le jeter à la tête du phoque. Celui-ci, qui n'était plus qu'à deux mètres, s'arrêta, surpris.

M. Havers profita de ce répit pour achever de retirer son pied de sa botte, et arracher celle-ci d'entre les galets. Puis il la lança, elle aussi, "au nez" de la bête, et reprit sa course, boitant, trébuchant.

Le lion de mer n'interrompait nullement sa poursuite, M. Havers n'avaient qu'une faible avance. Cependant il s'assit un instant sur un quartier de roche, pour retirer sa seconde botte et s'en servir comme d'un troisième projectile. D'ailleurs, maintenant qu'il ne marchait qu'avec ses bas, ses pieds ne glissaient plus, la fuite était moins lente. Malgré cela, un moment arriva où M. Havers fut assourdi par un rugissement poussé à deux pas de ses oreilles. Il tourna la tête, et ce mouvement le fit buter de nouveau. Il tomba sur ses genoux, pensa aux siens, saisit un volumineux galet et le lança de toutes ses forces vers la gueule entr'ouverte presque au-dessus de lui. L'objet était gros comme une tête d'homme.

Le phoque hurla de douleur et de rage, mais s'arrêta. M. Havers avait eu le temps de se relever et de repartir. Il avait d'ailleurs atteint la partie de la plage où le sable s'étendait seul.

Quelques instants après, il était sur la falaise où il avait attaché son cheval à un arbrisseau. Il regarda ses pieds tout ensanglantés, et poussa quand même un biev compréhensible soupir de soulagement. Il allait sauter en selle, quand il pensa à son album. A tout prix il fallait recouvrer ces pages où il avait consigné le fruit de tant de recherches.

Il prit, dans la petite valise installée sur le devant de la selle, son revolver, le chargea, et revint vers le phoque, qui semblait le guetter, sur la lisière des galets et du sable.

Deux balles successivement s'aplatirent sur la peau du monstre. Une troisième se perdit dans l'épaisse crinière. La quatrième enfin pénétra dans le cerveau par l'œil droit.

Le phoque s'abattit comme une masse, et M. Havers alla tranquillement chercher son album, sa boîte à couleurs, ses pinceaux, ses bottes et son chapeau.

A. M.

LA DIFFÉRENCE

Mme Fortetête. — Ernestine, ma chérie, attends-tu Constant ce soir ?

Ernestine. — Sans doute, maman. Pourquoi demandez-vous cela ?

Mme Fortetête. — S'il te demande en mariage, dis lui qu'il vienne me parler.

Ernestine. — Et s'il ne me demande pas, maman ?

Mme Fortetête. — Alors dis lui que je veux lui parler.

PENSÉE

Les mei leurs années de la vie d'un homme viennent généralement après que les meilleures années de sa vie ont été gaspillées.

ELLE N'AVAIT PAS PRÉVU ÇA

La diseuse de bonne aventure. — Votre futur mari sera grand, brun et très riche.

La consultante. — Maintenant dites-moi donc, je vous prie, comment je pourrais faire pour me débarrasser de mon présent mari.

SUPPOSITION

Mlle Vieucoumbre. — Mais je ne suis qu'au matin de la vie.

M. Lacornais. — Ne croyez-vous pas que vous vous levez un peu tard.

UN COMBLE

Bouleau. — Je m'en vais, je ne puis rester plus longtemps dans cette maison. Quand j'ai épousé ma femme je croyais que c'était une perle, mais s'il y a quelqu'un qui est traité comme un fou dans sa propre demeure, c'est moi. Elle ne s'occupe pas de moi, elle me parle très rarement et seulement pour me comparer avec son premier mari. Mais maintenant elle met le comble à mon infortune en lançant des invitations pour la célébration de ses noces d'argent, chez nous, la semaine prochaine. Et je me révolte, c'en est trop.

Bouleau. — Mais je ne vois pas en quoi la célébration des noces d'argent peut vous déplaire. N'y a-t-il pas vingt-cinq ans que vous êtes mariés ?

Bouleau. — Juste ciel, non ! c'est son premier mari qu'elle épousait il y a vingt-cinq ans !

CAUSERIE PARISIENNE

Il y a une ligue dont je voudrais bien faire partie, malheureusement je ne sais pas quels sont les devoirs précis qu'elle impose à ses membres et j'ignore les statuts qui la régissent...

Cette ligue, ai-je besoin de la nommer?... C'est la ligue pour la protection des éléphants... Car elle existe... toute une catégorie de mes contemporains s'est donnée la mission philopachydermique de veiller au salut des éléphants, pauvres êtres abandonnés... sinon coupables!

COMMENT MME FLEURDELYS A APPRIS LA BICYCLETTE



Mme Fleurdelys allait paisiblement faire son marché quand, soudain...

sont absolument dépourvus de défense auraient, aussi, besoin d'être protégés contre l'audace sans bornes de la Réclame.

En effet, un de nos confrères raconte qu'un distillateur anglais fit venir du Brésil plusieurs centaines de ces volatiles auxquels il apprit à répéter cette phrase en anglais :

"Ne buvez que du *Whiskey Untel!*"...

Leur éducation terminée, le subtil fabricant fit construire autant de cages qu'il avait de perroquets, et il distribua le tout, comme prime, aux cabarettiers de l'endroit.

A force d'entendre répéter la réclame en question par les oiseaux parleurs, les clients ne pouvaient pas faire autrement que de demander le produit qu'ils prénoient...

Il est juste de dire que je connais des clients qui se seraient empressés d'aller dans des cabarets dépourvus de perroquets...

Rien ne diffère, on le sait, comme les manières de voir... ou si vous préférez... les manières de boire!...

* * *

A une époque où le protectionnisme domine, je crois qu'il conviendrait de protéger également les fleurs...

Cette protection vous incombe, tout naturellement, mesdames! Il faut agir énergiquement si vous voulez leur conserver ces couleurs et ces parfums qui firent votre parure et vos délices depuis votre mère Ève et son Paradis terrestre, perdu, hélas! par sa faute!... Mais ne revenons pas là-dessus... cela ne sert à rien de récriminer!...

Un célèbre horticulteur bulgare fut surpris, ces temps derniers, en examinant quelques plants de rosiers, d'y trouver des roses du plus bel azur...

Les jours suivants, elles passaient par les différentes teintes du vert, ce qui ne laissa pas que d'étonner l'amateur de jardins.

Actuellement, il analyse le fumier où sont plantés les rosiers, persuadé que, là, git le secret de ces colorations anormales.

Espérons qu'il ne sera jamais connu, ce secret plein d'horreur!

Les bluets sont bleus, les roses sont roses!

Pas de permutations... au nom de la poésie, au nom de l'art... et de nos habitudes!...

Un autre pépiniériste plus téméraire... j'irai, presque, jusqu'à dire qu'il est criminel!... a trouvé le moyen de changer en mauvaises odeurs les parfums des fleurs.

Cette découverte lui a coûté beaucoup de temps, de peines, d'études et de travaux de toutes sortes!...

Si c'est là le progrès, je suis franchement rétrograde, et, plutôt que de

Que leur sort malheureux paraît triste et fâcheux!... Vraiment, il ne fait pas bon être éléphant, par le temps qui court!...

De féroces chasseurs ne craignent pas de les tuer dans le seul but de leur enlever leurs moyens de défense qui sont du plus pur ivoire! tout le monde ne pourrait pas en dire autant!...

Qu'il doit être bon et doux... *quam bonum, quam jucundum*... de protéger les éléphants de l'Inde ou de l'Afrique, tout en prenant un bock à la terrasse d'un café du boulevard!

Les perroquets qui, eux,

voir - ou plus exactement de sentir - des bouquets aux odeurs... répugnantes, je demande à revenir aux plus mauvais jours de notre histoire, quand les roses sentaient bon et que les violettes avaient un doux parfum... quand les lilas sentaient bon, et que l'aubépine en fleur parfumait les haies... le long des sentiers odorants...

Je ne peux m'empêcher de plaindre cette pauvre humanité future, scientifique et industrielle... qui n'aura plus ni sentiers, ni haies, ni aubépine, ni lilas, ni violettes, ni roses... rien que des usines... quand toutes nos campagnes ne seront plus qu'une vaste plaine d'Aubervilliers!...

* * *

Allons n'importe où, fût-ce au diable, mais ne restons pas chez nous... C'est ce que prêchent journellement des hommes d'initiative hardie qui voudraient voir nos compatriotes imiter l'esprit d'entreprise, l'amour des voyages, toutes qualités qui caractérisent la race anglo-saxonne.

Je crois que ces messieurs ont raison... contre le proverbe qui dit: "Pierre qui roule n'amasse pas mousse..."

Il fut un temps - pas très éloigné - où les forains qui passaient avec leurs *roulottes* sur le grand chemin étaient regardés comme de dangereux vagabonds ou tout au moins comme des nomades méritant d'inspirer de la méfiance aux gens honnêtes et casaniers...

Une histoire, toute récente, jette un jour nouveau sur cette *vie de bohèmes*...

Ne voilà-t-il pas qu'un cambrioleur s'est introduit dans une de ces *roulottes* où il a volé pour trente mille francs d'argent et de titres appartenant légitimement au propriétaire nomade de ce véhicule!...

Décidément, il va falloir changer les histoires de bohémien qui firent la terreur de notre enfance.

Le patron de la roulotte dira, dorénavant, à son valet de chambre:

— Jean, nous allons traverser une ville dont les habitants sont très casaniers. Il va falloir serrer l'argenterie!...

JULIEN MAUVRAZ.

AU NATUREL

Buskin.— Il ne m'est pas possible d'entrer en scène et de jouer ce rôle, monsieur. Je n'ai rien pour me grimer et n'ai pas fait de répétition.

Le gérant.— Quel rôle avez-vous donc?

Buskin.— Celui du fou dans...

Le gérant.— Allez-y, mon cher, pas besoin de répétition ni de grimage, jouez au naturel.

SON AMBITION

Henri (désignant la vitrine du marchand d'objets en caoutchouc).— Qu'est-ce que cela?

Maman.— Ce sont des appareils pour les marins. Avec cela l'eau ne peut atteindre le plongeur.

Henri.— Oh, je voudrais bien en avoir un.

Maman.— Et pourquoi donc, chéri?

Henri.— Pour le mettre quand tu me laves.

ÇA N'A PAS EU DE SUCCÈS

Elle.— Bien des personnes admirent ma bouche. Qu'en pensez-vous?

Lui (distrain).— Je pense que c'est tout simplement immense.

La vérité fait quelquefois des brèches, le mensonge fait toujours des ruines. — GEORGES SAND.



II

...elle eut la sensation d'un choc terrible, puis, sans transition,...

LE VÉRITABLE JOINT

L'arocat.— Vous pouvez l'attaquer pour rupture de promesse de mariage, mais il me semble peu raisonnable de réclamer des dommages.

La jolie cliente.— Je veux qu'il ait une si forte condamnation qu'il soit obligé de m'épouser, le gredin!

LES REGRETS DE PITOU

— Oui, disait le fossoyeur Pitou, les affaires vont très mal; pas une âme vivante n'a été enterrée aujourd'hui.

SIX FILS

B.— Est-ce que Joson a de la famille?

R.— Oh oui, il en est à la sixième édition.



III

...celui d'un déplacement rapide, d'une envolée dans l'air frais du matin. Depuis ce jour Mme Fleurdelys est devenue une enragée péralaise.

VAINS REGRETS



Jacob (regardant amoureusement la devanture d'un charentais.) - Ah, zî chédais zeulement un ghrédien !

Adressez au "Samedi", du 1er au 8 juillet, tous les coupons de vote que vous pouvez réunir en faveur du bébé que vous voulez favoriser !

Bibliographie

UN NOUVEAU JOURNAL ILLUSTRÉ

Bonne chance à notre nouveau confrère Montréalais *Le Sport Illustré* dont le premier numéro nous a été adressé. C'est notre confrère, M. A. Marion, journaliste bien connu de Montréal, qui en est l'éditeur-proprétaire et l'échantillon qui nous est parvenu est bien rédigé, bien imprimé, se présentant, en un mot, avec tous les avantages désirables.

Nous croyons au succès du nouveau confrère, le sport étant devenu pour la population de langue française, d'une importance égale à celle qu'il occupe vis-à-vis de nos confrères anglais.

Bonne chance, répèterons-nous, au *Sport Illustré*, c'est le souhait que nous lui adressons du fond du cœur.

L. P.

Amusements et Sports

PARC SOHMER

Une scène de contes de fées quand, les derniers sons de l'orchestre Lavigne s'étant fait entendre et la foule envahissant le jardin, vous apercevez, à travers la verdure, les mille lucioles la piquant de leur douce lumière.

Et c'est aux accords entraînants de l'excellente musique hongroise que chacun parcourt la délicieuse terrasse, aspire les effluves du St-Laurent, dans un véritable décor d'opéra.

Êtes-vous las ? Prenez un siège et, non loin des magnifiques tziganes dont les ezar-las endiablés font passer dans l'épiderme un frisson de plaisir,

prenez un cigare et oubliez la ville, les fatigues du jour, les préoccupations des affaires, dans cet enchantement de l'oubli, devant ce paysage merveilleux.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

"Marie-Jeanne", grand drame en cinq actes et six tableaux, par D'Ennery et Malliair, a été l'attraction du Théâtre des Variétés la semaine dernière. C'est une pièce à émotions, absolument dans le goût du public qui lui a fait un chaleureux accueil.

Les rôles en général étaient bien tenus, et plusieurs des artistes sortaient même de l'ordinaire. M. L. Labelle a été superbe dans le personnage de Bertrand. Godeau a été amusant comme toujours et Palmieri s'est consciencieusement acquitté du rôle d'Appiani. P. Filion a fait un excellent docteur. Mme de la Sablonnière nous a donné une Marie-Jeanne supérieure et a fait preuve d'un talent très flexible, et de grandes qualités émotionnantes. Mlle Bérengère a, comme d'ordinaire, tenu avec beaucoup de fine coquetterie le rôle de soubrette. N'oublions pas en terminant A. de Lestac dans le personnage de Catherine.

D'ici à la fin de la saison, il n'y aura plus que deux matinées par semaine, le jeudi et le dimanche. Quant aux représentations du soir, elles auront lieu comme d'ordinaire tous les jours, le mercredi excepté.

ELDORADO

Le succès est à jamais acquis à l'opérette, cette forme nouvelle de l'art théâtral qui sait si bien nous offrir, après le repas, le double attrait de l'amusement sans fatigue et de l'agréable mélodie. C'est pourquoi l'Eldorado est et restera le spectacle favori, celui dont on ne se lasse jamais.

Cette semaine, comme toujours d'ailleurs, le programme est fort attrayant. Avec "Cadiu amoureux", gentille comédie, pleine d'esprit et de bons mots, on joue "Les Deux Timides", l'un des chefs-d'œuvre de Labiche. Comme interprètes de cette jolie pièce, on trouve Mlles d'Arcy et Blonck, MM. F. Delville, Cartal et Delamay ; ces deux derniers ont été récemment engagés à l'Eldorado et se sont placés d'emblée au premier rang, montrant qu'ils sont tout autant à leur aise sur une scène de café-concert qu'au théâtre et que la réputation d'excellents comédiens qui les a précédés était, de tous points, justifiée.

A citer aussi Constantino, le célèbre danseur, et Albert Lalonde, le fameux équilibriste, dans son émouvant travail à l'échelle sur son fil de fer. Enfin, on nous annonce la rentrée très prochaine de Marcelle Ducas, l'une des favorites du concert.

PALLADIO.

C'est le bébé qui réunira le plus de suffrages sur son numéro qui gagnera la prime de \$50.

Les 2e, 3e et 4e bébés ayant réuni le plus de voix après le premier prix, toucheront \$25., \$15. et \$10.

EMBELLISSEZ-VOUS, MESDAMES

Combien de femmes seraient jolies en soignant quelques petits détails de leur personne. Ne oublions pas, la beauté s'acquiert souvent avec quelques petits soins, trop fréquemment négligés chez un grand nombre de femmes qui, cependant, voudraient être belles et ne savent comment s'y prendre pour le devenir. Combien de femmes ont au visage ces poils follets et même portent sous le nez et au menton un peu de barbe, choses fort laides, il faut bien l'avouer, quand elles peuvent se faire enlever, comme par enchantement, tout ce poil par l'emploi du Baume Magique de Cléopâtre. Ce merveilleux baume, non-seulement fait disparaître les poils du visage, mais il agit aussi sur le teint en lui donnant un velouté et une fraîcheur admirables.

On peut aussi obtenir le même résultat par l'Electrosis, nouveau procédé fort recommandé par toutes celles qui l'ont essayé.

Quand aux autres enlaidissements du visage, tels que : rides précoces, rousseurs, taches et mauvais teint généralement, le massage de la figure, quand il est pratiqué par un expert, corrige tout ça en donnant un peu de temps un teint qui paraît absolument vierge, c'est à dire que ce traitement enlève toute trace de mauvais teint ou autres. Bref, Mme Geo. Tucker, notre dermatologiste de renom, obtient en ce moment un succès qui va sans cesse grandissant auprès du beau sexe. Soit par le massage de la figure, soit par l'Electrosis, soit par son Baume Magique de Cléopâtre, toutes ses clientes sortent de son institut satisfaites d'avoir pu s'embellir, le plus simplement du monde, et pour une bagatelle comme paiement.

Mme Tucker n'est pas une novice. Elle a étudié sérieusement son art chez les plus grands dermatologistes américains. Elle vient de débiter à Montréal et déjà sa renommée s'étend au loin. On demande de partout son fameux Baume Magique de Cléopâtre, et toutes celles qui peuvent venir la consulter à son institut, s'empressent de le faire avec avantage, disons-le en toute sincérité.

UN PROBLÈME

Lui. — Oui, chérie, ce sera l'ambition de ma vie de l'entourer de tout le bien-être possible et de deviner tous tes desirs pour les réaliser !

Elle. — Oh, cher amour, combien tu es bon ! et tout cela avec \$10. par semaine.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No. _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Précise d'écrire très lisiblement

Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 3

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

MODES PARISIENNES

CORSAGE - CHEMISETTA MANON



pour jeunes femmes et jeunes filles.

Ce mignon corsage en soie de Chine quadrillée est entièrement doublé de percale blanche. La forme, coquette et gracieuse, légèrement bouffée à la taille, est ornée devant par trois plis plats retenant de chaque côté un volant très fourni en même tissu bordé d'une fine dentelle blanche; ce l surmonté d'un même volant, dos et manches unis. Cette chemisette existe en turquoise quadrillé blanc, rouge quadrillé blanc, mauve quadrillé blanc, noir quadrillé blanc, rose quadrillé blanc, marine quadrillé blanc.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 378. — Cette robe est très simple et confortable pour la maison. Le corsage se compose du devant, dos et petits côtés, se tenant après la jupe. Notre illustration est faite en cambrie blanc à fins dessins vert olive; la robe se boutonne au milieu du devant et l'ampleur est retenue par une ceinture prise dans la couture sous le bras. On peut la doubler ou non. Les manches ont deux coutures. Un col rabattu finit le cou.

No 378—Peignoir pour Dames.

No 532—Chemisette pour Dames.



NO. 532 LADIES' SHIRT WAIST.

Il faut 5 verges $\frac{1}{2}$, en 11 pouces, pour une personne de grandeur moyenne.

No 378 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 532. — Cette chemisette, si simple, peut être faite en dimity piqué à la machine; le devant et dos sont froncés dans le haut sur un empièce-

ment lequel est double; le dessous est droit et c'est sur celui-là que l'on coud les froncés; l'empiecement du dessus est pointu et se pique par dessus, cela est très solide et très soigné; le devant a un pli et se ferme par des boutons doubles ou boutons et boutons; le bas de la chemisette est froncé tout autour de la taille; une ceinture entoure la taille. On peut faire un col ou rien qu'une bande. Les manches n'ont qu'une couture et se ferment au poignet par des boutons doubles. On peut faire cette toilette en toute sorte d'étoffe se lavant ainsi qu'en petite soie ou taffetas.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$, en 36 pouces, pour une personne de grosseur moyenne. No 532 est coupé de 32 à 42 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

IL PERDAIT LA MÉMOIRE

Henri.—Ma's, grand-papa, vous disiez que vous aviez tué six indiens d'un seul coup, ensuite vous avez dit cinq et maintenant vous dites qu'il n'y en avait que quatre.

Grand-papa.—Que veux-tu, mon enfant, je suppose que ma mémoire devient plus faible d'année en année.

IL FALLAIT BIEN FINIR

Mme Taupin.—Pas un mot de plus. C'est un affreux scandale et il n'est pas convenable pour vous de parler davantage sur ce sujet, je ne veux pas vous écouter.

Monsieur.—Mais c'est que je n'ai pas encore fini ?

Mme Taupin.—Continuez alors.

IL N'EN AVAIT PAS BESOIN

Le petit Tommy (première visite à l'église au moment de la collecte).—Non, merci, je n'en ai pas besoin. Je possède un peu d'argent moi-même.

SUIVANT LE CAS

Le visiteur.—C'est à vous, madame, ce ravissant petit toutou ?

La dame de la maison.—Mais non, monsieur, je croyais, moi, qu'il vous appartenait.

Le visiteur (pied et canne levés).—Veux-tu bien te sauver, affreuse bête !

UN HOMME PAISIBLE

Il y a un homme à Montréal qui jouit d'une ère de paix dont il n'avait plus d'idées depuis son mariage. Sa femme a appliqué sa langue sur un fer à repasser pour voir s'il était chaud et il l'était.

IL L'AVAIT TROUVÉ

Une institutrice donnait à ses élèves une leçon élémentaire de physiologie et le sujet traité était les dents. Elle leur avait expliqué que les premières dents étaient temporaires, que celles qui poussaient ensuite étaient permanentes et qu'enfin venaient les dents de sagesse. Les molaires, les canines, les incisives avaient été passées en revue quand l'institutrice demanda :

—Maintenant, mes enfants, quelles sont les dents qui viennent les dernières ?

Un intelligent gamin se leva aussitôt et dit :

— Je le sais, moi, madame.

L'institutrice. — Quelles sont elles donc ?

Le gamin. — Les fausses dents, madame.

PAUVRE HOMME

Flic.—Pauvre Jones, le voici devenu à jamais silencieux.

Flov.—Quoi... je... quand est-ce... est-il mort ?

Flic.—Non, il est marié.

IL Y ÉTAIT

Premier river.—M'as-tu vu à la première de Gaga-Revue ?

Second river.—Non !

Premier river.—Étonnant : j'y étais !

Second river.—Moi pas !

PENSÉE

Mieux vaut avoir l'amour d'un cœur tendre qu'une main ornée avec des diamants.

QUI DONC ?

La petite Louise (observant pour la première fois le bébé né le jour de la St-Valentin).—Mon papa, je suppose que tu es en peine pour savoir qui te l'as envoyé, hein ?

LA RÉCIPROQUE EST-ELLE VRAIE ?



Elle.—Fai envie de le prendre avec moi à la maison; on dit qu'un chat noir est une mascotte.

Le chat errant.—Prenez-moi, mademoiselle. Je ne sais si les chats noirs sont des mascottes pour les vieilles filles, mais je puis affirmer que les vieilles filles sont des mascottes pour les chats noirs.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - VENDREDI, 30 JUIN

TRIO DE PROVERBES

Tête sage, bouche fermée.

x

Les moqueurs sont souvent moqués.

x

Plus fait douceur que violence.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Voici une recette d'encastique pour le carrelage. On fait fondre sur le feu 25 onces de cire et 8 onces $\frac{1}{2}$ de savon dans 3 gallons d'eau ; on retire du feu quand tout est bien dissous, puis on ajoute 3 onces $\frac{1}{2}$ de carbonate de potasse. Il ne reste plus qu'à laisser refroidir et à bien mélanger. On applique cette encastique au pinceau ou à la brosse ; la quantité indiquée suffit pour une surface de 350 pieds carrés environ.

BL. DE S.

Confidences d'une Parisienne fortement désillusionnée.

—Ma chère, voilà dix ans, lorsque je me suis mariée, j'étais du matin au soir aux genoux de mon mari. Mon adoration était sans bornes. Je l'aurais mangé.

—Et maintenant ?

—Je regrette de ne l'avoir pas fait.

LE FAIT EST LÀ

Il n'y a rien tel que le *Baumé Rhumal* pour guérir votre mal de gorge. 75

Mme AMBROISE LAFRAMBOISE

La Vie lui était un Fardeau ! Elle Souffrait de Faiblesse Féminine et de Plusieurs Autres Maladies. Elle ne Pouvait Faire Aucun Ouvrage sans se Reposer Plusieurs Fois

Les femmes de nos jours ne sont pas si fortes et ne jouissent pas d'une aussi bonne santé que leurs grand-mères. Elles endurent en silence un fardeau qui devient plus pesant de jour en jour, qui ôte la sève de leur vitalité, met une ombre sur leur bonheur, les rend tristes et découragées, avec le malheur d'une mauvaise santé.

Mme Laframboise est une respectable dame demeurant à Montréal. Depuis très longtemps elle souffrait comme des milliers de femmes ont souffert et souffrent encore tous les jours ; toutes les joies de sa vie étaient entravées par l'existence de la maladie — et cependant elle a été guérie. Aujourd'hui elle est bien, et elle veut que toutes les femmes malades profitent de son expérience ; de devenir bien, de jouir de la santé et d'être aussi heureuse qu'elle est. Voici ce qu'elle dit : "Sans les Pilules Rouges du Dr Coderre, je ne sais trop ce que je serais devenue. Les souffrances que j'endurais étaient insupportables. La cause de ma maladie était la faiblesse féminine. Je souffrais aussi beaucoup de pauvreté du sang. J'éprouvais une lassitude générale, continuellement mal à la tête. Douleurs dans l'estomac, pas d'appétit et mauvaise digestion qui était la source de fortes douleurs dans l'estomac. Je me fis soigner par un médecin, mais il m'aurait bien franchement qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Sur ces entrefaites, une de mes cousines vint me voir et me voyant si faible, si malade et si découragée, elle me conseilla de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi son conseil et, aujourd'hui, ma santé ne laisse rien à désirer. Moi qui ne pouvais rien faire sans être obligée de me reposer plusieurs fois, maintenant je m'occupe de tout mon ouvrage sans éprouver de fatigue. Je mange et digère bien, enfin je suis heureuse et ne puis trop recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les pauvres femmes souffrantes et désespérées, car je puis les assurer qu'elles seront guéries." Mme Ambroise Laframboise, 30 rue Ste-Marguerite, Montréal.

Ceci est un témoignage choisi entre des centaines que nous recevons tous les jours. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles parlent dans le même langage.

Dans toutes les villes et villages des Etats-Unis et du Canada, les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri les femmes qui souffraient d'irrégularités, périodes douloureuses, douleurs dans le bas-ventre, dans les hanches, mal de reins, mal de tête, palpitations du cœur, de douleurs entre les épaules, tiraillements d'estomac, étourdissements, perte de mémoire, mal de tête et maladies particulières au retour de l'âge ; tous les jours elles continuent à rendre les



Mme AMBROISE LAFRAMBOISE.

femmes faibles fortes, à donner des forces aux organes affaiblis, à enrichir le sang, en donnant du ton au système, embellissant le teint, en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Elles sont d'une grande efficacité avant ou après la naissance d'un bébé.

Si vous souffrez depuis longtemps, votre maladie est grave et plus difficile à guérir ; certainement dans ce cas une boîte de Pilules Rouges n'est pas assez pour vous guérir ; prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir, ayez confiance et soyez certaine qu'elles vous guériront vous comme les autres. Pour assurer et hâter votre guérison sans retarder, consultez nos médecins spécialistes pour les maladies des femmes, vous pouvez les consulter absolument pour rien, les conseils qu'ils vous donneront, si vous les suivez, aideront beaucoup à votre guérison. Ecrivez leur une description complète de votre maladie, ne leur cachez rien, vous n'avez rien à craindre, toutes vos lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal" sont ouvertes par eux et tenues confidentielles par eux. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc d'application, nous les envoyons pour rien à toutes les femmes qui nous en font la demande.

N'attendez pas que la maladie s'aggrave, commencez aujourd'hui à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et consultez nos médecins spécialistes en même temps, si vous suivez leurs conseils, votre guérison est assurée. Les femmes qui le préfèrent peuvent consulter nos médecins spécialistes en allant à leur bureau de consultations, au No 274 rue St-Denis, Montréal, tous les jours, de 10:30 heures a. m. à 5 heures p. m. Consultations, avis et examens absolument gratuits.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25. La boîte, en même l'esque l'on vous dit que ce sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, attention, ce sont des imitations, refusez-les. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours dans une petite boîte de bois, contenant cinquante Pilules Rouges, jamais autrement. Si vous tenez à votre argent et à être guérie de suite, exigez de votre marchand les Pilules Rouges du Dr Coderre, ne faites pas d'expérience avec les imitations, qui, vous le savez, ne vous guériront pas, et qui sont souvent dangereuses ; si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 50c en timbres pour une boîte, ou \$2.50 en mandat poste ou par lettre enregistrée pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de demande à payer. Adressez : **Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.**

On parle d'un richissime américain. — Il possède, dit-on, un hôtel somptueux à New-York, dans la Cinquième avenue. — Moi, opine Calino, si j'avais une pareille fortune, c'est dans la Première que je voudrais demeurer !

LE CIRQUE FOREPAUGH

Pendant longtemps, le cirque Barnum et Bailey a été la seule institution du genre que nous ayons vue en Amérique. Depuis, le cirque Barnum a traversé l'Atlantique et s'est établi à bas. Cette année, les forces combinées de Forepaugh et des Frères Sells ont succédé au fameux cirque de Barnum. Dans ses représentations à New-York, la nouvelle organisation a rempli l'imposante édifice du Madison Square Garden de ses puissantes attractions. Le cirque est plus considérable, meilleur et plus étonnant que tout ce que l'on a jamais vu, disent ceux qui l'ont vu une fois. Ce cirque incomparable viendra ici au grand complet et les gens de Montréal auront occasion de voir une

attraction unique sur le continent. Le cirque sera à Montréal lundi et mardi, les 19 et 20 juin prochain. Ce cirque possède une ménagerie superbe, des févriers de la force de ceux de Buffalo Bill, des équilibristes et des contorsionnistes qui sont des prodiges.

L'INSTITUTEUR. — Que fit Colomb après avoir mis le pied sur le sol de l'Amérique ?

L'ÉLÈVE. — Il y mit l'autre, madame.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

C'est Votre Faute

si vous souffrez de la chaleur près de votre poêle à charbon !!!

Pourquoi ne pas vous procurer un de nos poeles 'Insurance' ?

C'est le seul poêle à Gazoline qui ait été déclaré parfait par les experts qui l'ont examiné. Il est facile à opérer, économique et très élégant.

Offre :

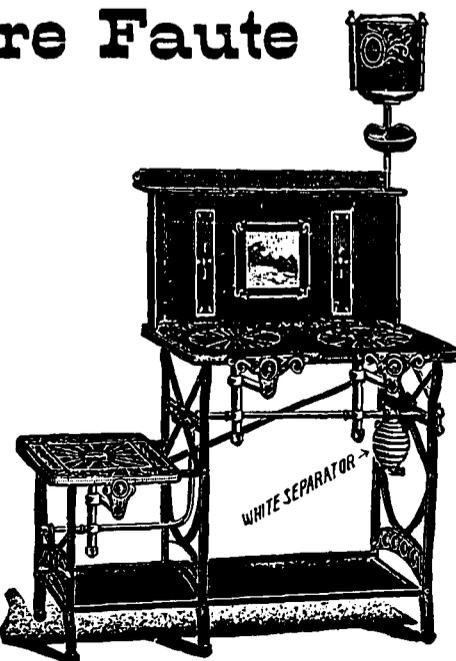
Nous offrons gratuitement un magnifique poêle "Insurance" de \$35, à toute personne qui pourra vous rapporter un accident arrivé à ceux qui se servent du poêle à Gazoline "Insurance".

AMESSE & CIE

Seuls Agents pour le Canada.

1818 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Tel. Bell, Est 1535



MALADIES DE LA PEAU

Riile, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Kamenu**. Ce remède infatigable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Kamenu**. Entre autres, un cas de Riile de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Un vrai Triomphe



Sur l'ANEMIE et les MALADIES PARTICULIERES AUX FEMMES par l'emploi des

TABLETTES ROYALES DU DR ROLLENS

La seule préparation salubre pour les liquides intestinaux malgré sa concentration ; ne fatiguant pas l'estomac et dont la composition vivifie le sang dans les poumons, tonifie et reconstruit le système.

LES TABLETTES ROYALES ROLLENS

... Guérissent l'Anémie ...

ce fléau des manufactures, où tant de jeunes filles voient s'épuiser leurs forces et se consumer leur beauté et leur jeunesse. Elles empêchent l'évolution de cette terrible maladie qui conduit infailliblement à la consommation et à une mort certaine.

Leur efficacité est attestée par les célébrités médicales et elles trouvent leur emploi dans les plus grands hôpitaux de l'univers... Les maladies particulières aux femmes et aux jeunes filles, étant presque toujours liées à un état d'anémie, sont guéries rapidement par les Tablettes Royales employées concurremment à un traitement local approprié, tel que mentionné dans les directions générales qui enveloppent la boîte... En vente dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 50c par boîte de 50 Tablettes, et 3 boîtes pour \$1.25... Pour toutes informations, s'adresser à LA CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques. B. P. 974, Montreal.

ELDORADO

Café-Concert Français
222, 224, 226 RUE CADIEUX
Spectacle sans égal à Montréal

SEMAINE DU 12 JUIN
CALINO AMOUREUX

Les Deux Timides

Opérette en un acte
CONSTANTINO, le célèbre danseur
ALB. LALONDE, le fameux équilibriste

CHAQUE JOUR / Matinée... à 2 1/2 heures
Soirée... à 8 heures

Entrée : 10 cents

Place aux Loges, 25c ; Loge entière, \$1.00
Salle magnifiquement aérée.
Consommations de premier choix.
Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON,
F. X. BILODEAU.
Régisseur : S. DURANTE.

MIEUX VAUT PRÉVENIR

On évitera la consommation en prenant du
Baume Rhumal. 73

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D^r CODERRE

PILULES
DE
Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
Biliaires,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS
Enlevés instantanément par le
Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Onguons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiroplastiste pratique et Dermatologiste de la figure
A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL
437 et 443 rue Craig
Vis-à-vis Champ de Mars. Tel Bell Main 3129



Nous avons de très jolis

Souliers

comme la vignette ci-dessus avec des hausses en drap uni et de fantaisie. Ils sont populaires et du dernier gout...

PRIX : \$1.50 EN MONTANT

RONAYNE BROS.

2027 RUE NOTRE-DAME
COIN CARIE CHABOLLEZ

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Avis Important

Il y a encore un grand nombre de familles qui sont sous l'impression que LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNERAIRES ne fait que les enterrements de ses abonnés. Elles font erreur. La Société Coopérative de Frais Funéraires, au contraire, fait plus d'enterrements privés que d'enterrements d'abonnés ; son roulement de première classe, son stock considérable et varié, et ses employés nombreux lui permettent de donner un service prompt et satisfaisant. Les prix sont à la portée de toutes les bourses.

Bureau Central :

1756 rue Ste-Catherine

TELEPHONES :

Bell Est 1235

Marchands 563

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente par tout, 50c la bouteille.
Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien,
JOLIETTE, P. Q.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50 ; le 2e, \$25 ; le 3e, \$15 ; le 4e, \$10.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

65c — Corsets P. D., très légers — 65c
Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix :

CORSETS COURTS, 4 Agrafes, Cachon et Blanc ; Taille : 18 à 26 ; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc, Taille : 18 à 26. 66 cts

Tous les Corsets de 35 cts et plus le BOUT des AIGLES est livré ; ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets :

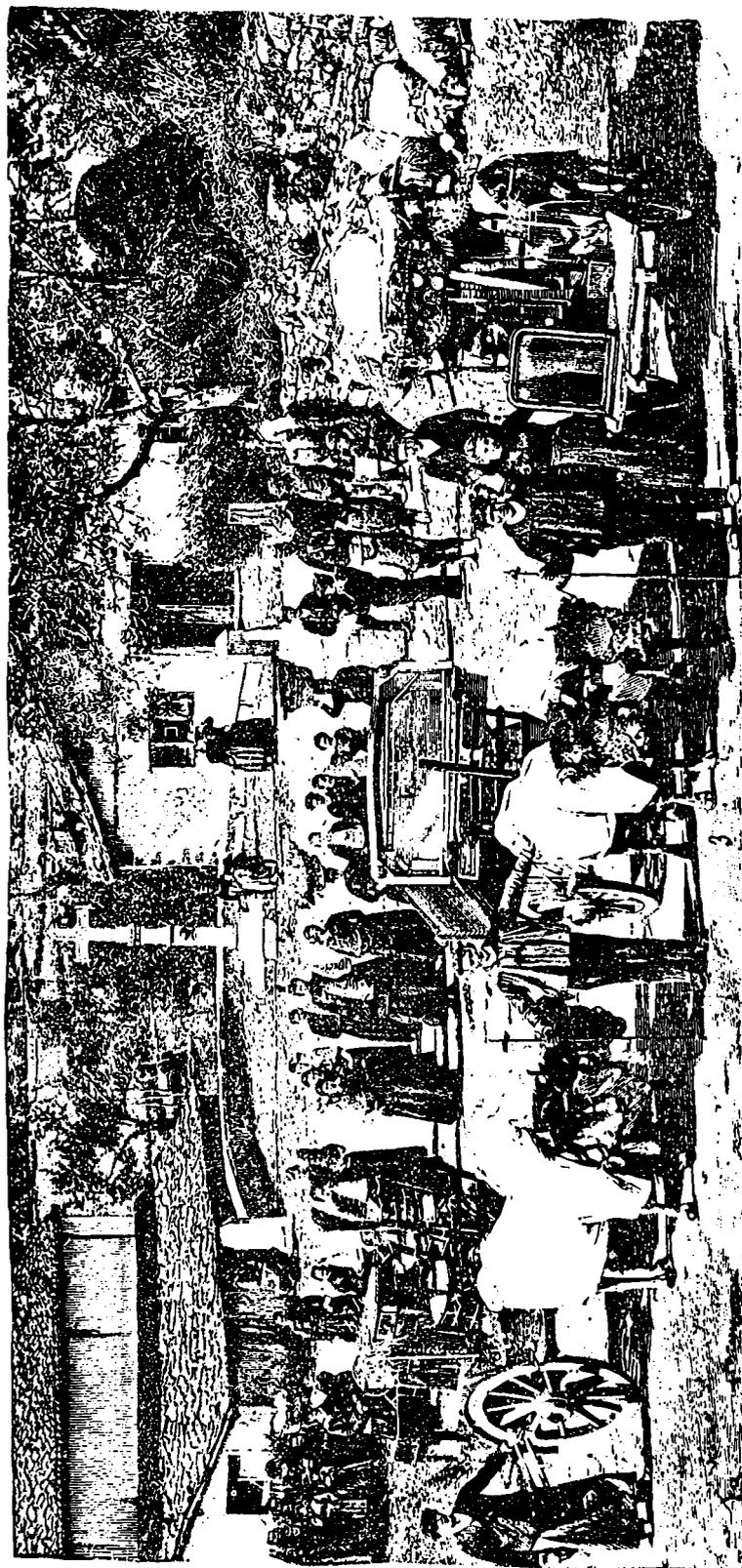
"P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

Ben Marché. Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix : 10c., 15c., 25c. et plus la paire. Spécial : Crème et Blanc. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants
Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre

27 Evantails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 185



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

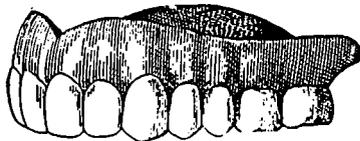
Ont trouvé la solution juste : Mmes L. A. Boisseau, H. Carlin, P. Dubord, J. Dusseau, P. H. Pepin, Phaneuf, D. Pilote, Mmes A. Aubertin, M. A. Dussault, A. Fréchette, E. Grégoire, R. H. A. Hébert, A. Lecours, M. L. Morel, I. Olligny, O. Prieur, M. St-Laurent, A. Vallée, MM W. Brunelle, J. Cardinal, J. W. Carrière, J. H. Choquet, E. Christin, A. Courtmarche, L. Croteau, R. Desautels, L. Deschamps, A. Dumas, A. Fauteux, A. J. Gadoua, R. Gagnon, D. N. LeFebvre, J. F. Liverneux, A. Morel, P. Poirier, J. O. Provost, P. O. Richard, D. Robichaud, J. A. Vaillant, M. A. Vanier, M. O. Warnault, Montréal; Mlle E. Côté, Danville, Q.; Mlle G. Harvey, Fraserville, Q.; Mlle M. L. Grenon, Henryville, Q.; Mlle M. Michaud, E. Savard, M. E. A. LeCompte, Hull, Q.; Mlle B. Graisia, Iberville, Q.; E. J. Savignac, Joliette, Q.; A. Nadeau, Lac Mégantic, Q.; J. Fortin, Lévis, Q.; Mlle M. L. Leclair, A. Contant, Magog, Q.; Mlle M. Chonard, Matane, Q.; Mlle M. J. Burns, Oka, Q.; Mlle V. Gagnon, E. Boulay, F. Martin, Ottawa, Ont.; Mlle B. Latreunière, P. Vallée, MM L. Amyot, W. Deschamps, Z. Larivière, Québec; L. Sigouin, Sault-au-Récollet, Q.; E. Heard, Somerset, Q.; Mme J. Beaupré, Mlle I. Savarin, J. A. B. Morin, J. A. P. Morin, St. Hyacinthe, Q.; A. Huard, A. Létourneau, N. Robin-on, St. Roch de Québec; G. Paquette, St. Roch de Richelieu, Q.; Mme P. Cloutier, St. Sauveur de Québec; Mme Veuve Lapierre, A. Cloutier, J. E. Landry, Trois Rivières, Q.; Mlle L. Hébert, Varennes, Q.; A. Bellevue, Victoriaville, Q.; Mlle A. Ouellet, H. Desautels, Adams, Mass.; Mme O. Quirian, Augusta, Me.; C. Guimond, Berlin, N. B.; A. Martin, Biddeford, Me.; Mlle M. A. Cloutier,

I. Desrosiers, Brunswick, Me.; Mlle S. Y. Gagnier, A. Ouellette, E. Villemare, MM J. Bisailon, F. Labrie, W. H. Létourneau, A. E. Renaud, Fall River, Mass.; Mlle Z. Anbin, G. Maigret, MM A. Baril, F. Menard, Holyoke, Mass.; Mme E. Thibault, O. Cloutier, A. Perreault, Lawrence, Mass.; Mlle A. Paquette, M. St-Hilaire, MM D. Michaud, A. Itobitaille, Lewiston, Me.; Mme J. Grégoire, Mlle B. Cormier, A. Dionne, M. Dion, R. Dubois, H. Leage, G. Picard, J. Rochette, MM A. D. Smarais, O. Hamel, A. Simard, Lowell, Mass.; Mme G. Desmarais, Marlborough, Mass.; Mlle A. St-Germain, Nashua, N. H.; Mme T. Genest, Mlle Z. Spirit, New Bedford, Mass.; F. Gaverie, Nouvelle-Orléans, La.; S. Caron, North Groseverdale Conn.; P. D. Olt, Pawtucket, R. I.; P. J. Loisele, Turner, Falls, Mass.; Mlle H. Lallier, West Manchester; Mme E. Dutilleul, Place Inconnu.

Le tirage a fait sortir les noms de : Mlle A. Fréchette, 112 Drolet, A. J. Gadoua, 100 Visitation, P. O. Richard, 19 Craig, Montréal; L. Sigouin, Sault au Récollet; M. F. Ménard, 515 B. idge, Holyoke, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

Bains de Luxe . .

dans de la belle eau pure comme le cristal et qui est constamment chauffée

DOUCHE ET NAGE 25c
ENFANTS 15c

Costumes et essuie-mains de bain gratuits.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant.

DEBARASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.

EN EMPLOYANT LE

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des habits qu'ils portent. HENRI DE NAVARRE.

EFFET INSTANTANÉ

Une toux obstinée cède immédiatement devant le *Bacon Rhumal*.

Tournez vos regards vers

Viauville

MAISONNEUVE

Vous jugerez que c'est la place de l'avenir. Nous nous mettons à la portée de tous les citoyens en général, car

Les PRIX sont accessibles à toutes les bourses.

Les TERMES de PAIEMENTS, 8 années à 4 pour cent d'intérêt.

Les CANAUX vont se faire immédiatement.

Le SITE est des plus favorables aux résidences privées.

Les CHARS des rues Ontario et Wellington, Ste-Catherine, Notre-Dame, se rendent, sans changement, au terrain mêmes.

Le FLEUVE est à proximité de ces terrains, et offre aux résidents une nappes d'eau calme et navigable pour les embarcations les plus frêles.

Le PARC est en partie construit. Une promenade pavée en bois longe le fleuve, des bancs confortables invitent le spectateur à s'asseoir dans ces lieux délicieux.

Le PANORAMA qui se déroule à votre vue est sans cesse changeant — on ne peut s'en fatiguer — car la vue passe du fleuve aux montagnes — du parc aux campagnes parsemées de villages, sur la rive opposée.

La NAVIGATION déploie sous vos yeux les navires et embarcations de tous genres.

JAMAIS la NATURE n'a pu donner un terrain d'avantages palpables joignant au confort de la ville les beautés de la campagne — la limpidité des ondes — les bienfaits des eaux minérales qui ne s'obtiennent généralement qu'à force d'argent.

La SOURCE D'EAU MINERALE fera le milieu de ce parc enchanteur et sera à l'usage gratuit des résidents et du public voyageur.

L'EAU et L'ELECTRICITE sont tous les deux à l'avant, comme en ville.

L'EGLISE et le PRESBYTERE sont en voie de construction et seront terminés cet automne.

ENFIN c'est une chance sans égale de devenir propriétaire dans un local privilégié sous tous les rapports.

Bureaux ouverts, sur les terrains, tous les jours, de 9 a.m. à 9 p.m., le dimanche compris.

Ed. BEAUDRY, Représentant.

T.L. BELL EST 774.

Et chez VIAU FRÈRES, 1291 rue Notre Dame, la semaine, de 9 a.m. à 6 p.m.

J. B. DEGUISE, Gérant.

VISITEZ VIAUVILLE.

Tel. Bell Main 139.

Troubles Féminins



Lorsqu'une femme m'écrit pour me dire qu'elle souffre de troubles féminins, je sais exactement ce qu'elle veut dire. Cela veut dire des jours et des nuits de souffrances terribles. Cela veut dire des maux de tête et de dos, et ces affreuses sensations d'abattement qu'une femme seule peut comprendre. On en vient quelquefois à ne plus avoir d'attache à la vie, la mort serait préférable. Pourtant si ces femmes voulaient seulement m'écrire, je pourrais guérir chacune d'elles. Une femme comprend mieux que toute autre les maladies de la femme. Mon traitement guérit quand celui des médecins manque de produire le plus léger soulagement.

Je réponds personnellement à toutes les lettres qu'on m'adresse. Je puis vous donner des conseils qui vous sauveront des années de souffrance et d'invalidité.

Ecrivez aujourd'hui pour **MON LIVRE** "La Santé de la Femme," envoyé gratuitement à toutes celles qui en font la demande.

C'est simplement étonnant de voir le succès obtenu avec mon traitement. Je reçois de toutes les parties du pays des témoignages de gratitude de femmes reconnaissantes qui ont retrouvé la santé et le bonheur avec mon traitement. *Lisez ce que Madame Harry Sigouin dit.* Elle m'a écrit le 13 Janvier. Je lui donnai des conseils, et le 15 Février elle me faisait demander mon traitement; aujourd'hui, le 1er Avril, elle m'écrit pour me dire qu'elle est parfaitement guérie.

MA AME JULIA RICHARD, BONA VISTA, Colorado, 1er Avril 1899.

Chère amie, Je ne sais comment je pourrai jamais assez vous remercier. Votre remède est réellement extraordinaire. Je me sens mieux aujourd'hui que je n'ai jamais été; je mange n'importe quoi et fait tout mon ouvrage sans ressentir la moindre fatigue. Je dis à toutes les femmes que je rencontre que vous m'avez guérie, et leur conseille de vous écrire pour se procurer votre livre et vos conseils. Vous remerciant un million de fois, je demeure

Votre amie, MME HARRY SIGOUIN.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint - Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

"Une nation n'est vraiment civilisée que lorsqu'elle a un repas où l'on cause."
THOMAS DE QUINCEY.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les soules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : l'ne boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montréal
Aux Etats Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien
Manchester, N. H.

Il y a MEUBLES ET MEUBLES

Des meubles bien faits sont solides, les joints sont ajustés; ceux-là sont durables et nous les avons. Les autres ont un air décaissé; après quelques mois d'usage, il ne se tiennent plus, ce sont déjà des vieux meubles; ceux-là, nous n'en avons pas. Donc, pour de bons MEUBLES, venez nous voir.

Ouvert le soir jusqu'à 10 hrs.

Notre Magasin qui est en construction sur la rue Montcalm sera le seul destiné au crédit sous la gérance de M. F. Guibord; d'ici à ce qu'il soit terminé, veuillez vous adresser à ce monsieur, 1551 Ste-Catherine.

F. Lapointe

Le Marchand de Meubles reconnu pour vendre aux prix les plus bas.

CREDIT :
187-189 rue Montcalm

COMPTANT :
1447-1449 et 1551
Rue Ste-Catherine

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 187



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: ROUES A PANIERS ET ROBE JAPONAISE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 21 juin, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

VIN St Lebon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour
le Canada.



PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES!
Elixir, Poudre et Pâte

DES
RR.PP. **BÉNÉDICTINS**
del' **Abbaye de Soulac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.



EXIGER LA SIGNATURE
DU PRIEUR
M. Maguelonne
P. O. 10

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montréal.